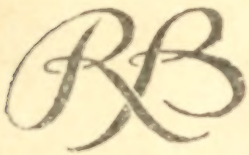
3 1761 05318386 9

BJORNSTJERNE BJORNSON

Au=dessus
es forces humaines

drame en six actes, en deux parties

Traductions autorisées et approuvées par l'auteur



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1901

Ex
BOURSON
LIBRIS
DUM SPIRO SPERO

Au=dessus des forces humaines

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON

Au-dessus des forces humaines

drame en six actes, en deux parties

Ire PARTIE : deux actes. Traduit par le Comte Prozor
IIe PARTIE : quatre actes. Traduit par M. Lugné-Poë
avec l'autorisation et l'approbation de l'auteur.

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1901

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Paris le 1er février 1901.

Cette édition des deux parties réunies de mon drame « Au-dessus des forces humaines » *est la seule édition française que j'approuve entièrement.*

Je suis heureux qu'elle paraisse sous la firme des Éditions de la revue blanche *dont la direction s'est toujours montrée si hospitalière aux lettres de tous les pays, si soucieuse des droits des écrivains étrangers.*

Björnstjerne Björnson.

Ire PARTIE

Représentée pour la première fois au théâtre de l'Œuvre
(salle des *Bouffes-du-Nord*), le 18 février 1894 ;
reprise par l'Œuvre, le 14 janvier 1895 (salle du *Nouveau-Théâtre*) ;
puis le 21 février 1901 (salle du *Nouveau-Théâtre*).

Remarque pour les acteurs de la 1re partie

Lorsque la pièce fut montée à Christiania sous la direction même du poète, voici quelles furent les indications les plus générales.

Sang, un homme fait aux manières ouvertes et à la démarche brusque d'un homme d'action. Il est d'un bout à l'autre l'être au cœur simple et fidèle comme le sont les gens de la mer. Une personnalité exempte de sentimentalité et de pathos.

Clara Sang est nerveuse et surexcitée dans ses mouvements dans le lit, souvent elle s'efforce de déplacer ses oreillers avec l'aide de sa sœur.

Mais du moment où l'action se tend entre le père et ses enfants elle repose entièrement silencieuse. Seuls les yeux suivent tous les mouvements. Dans ses regards on doit deviner l'anxiété ou le pressentiment de ce qui va se passer.

Elle et Rachel ont grandi l'une près de l'autre, et de cela elles ont pris comme l'habitude de tenir la main dans la main. — S'il parle, elle le regarde, si elle parle il ne la quitte pas des yeux. — D'ailleurs ils voient par leurs parents la marque du lien intime, de la confiance émue de ces quatre êtres les uns pour les autres, résultat de la vie commune si intense là-haut dans la solitude. Elle est maladif et sensible, sans cependant aucune pleurnicherie.

La vieille veuve du pasteur est une vénérable gloire, dont la vieillesse commande le respect.

Pour la scène des pasteurs : Aucun d'eux ne doit avoir un caractère trop particulier. Ils entrent lentement et se comportent avec simplicité et naturel. Leur envie et leur scepticisme, dans cette maison où ils entrent pour la première fois leur permet une entrée d'un comique silencieux. Il doit s'écouler un temps avant qu'ils n'osent commencer à parler.

DISTRIBUTION

	1894	1897	1901
Le Pasteur Adolphe Sang.....	M. Lugné-Poe.	Lugné-Poe.	Lugné-Poe.
Clara, sa femme	Mlle Marcelle Bailly.	Marcelle Bailly.	Marcelle Bailly
Elie / Rachel \ leurs enfants.....	M. Grange. / Mlle Berthe Bady.	Dessonnes. / Suzanne Desprès.	Edmond Bauer. / C. Deraisy.
Mrs Hanna Roberts (sœur de Clara).	Mme Yellow.	Yellow.	Renée Desclos.
Krœger, suppléant de Sang	M. Dauvilliers.	E. Rochefort.	Saillard.
Le Pasteur Bratt.....	M. Rameau.	Rameau.	Rameau.
La veuve du Pasteur.....	Mme Grignier.	Barny.	Suzanne Desprès
Agathe Florewagen.....	Mlle Hedvige More.	Hedvige More.	Hedvige More.
L'inspecteur ecclésiastique (l'évêque)	M. Ravet.	Carpentier.	Charlier.
Blank / Brey \ pasteurs de campagne.....	M. Jablin. / M. Chevalier.	Jehan Adès. / Nolot.	Gavarry. / M. Rolland.
Jensen / Falk \ pasteurs de la ville	M. Froment. / M. Depas.	Avernès. / G. Flandre.	Gordes. / Barrias.

Pasteurs, croyants etc.

(L'Action se déroule dans la maison du pasteur Sang, au bord d'un fjord dans la Norvège septentrionale).

Pour la mise en scène des deux parties, s'adresser à M. Lugné-Poë, fondateur de l'*Œuvre*, 22, rue Turgot.

ACTE PREMIER

Une chambre confortablement meublée. Mauvais tableaux. — A droite, deux fenêtres. — A gauche, une porte. — Au premier plan, vers la droite, un lit. La chaminée est à l'extrême droite. Près du lit, une petite table chargée de fioles et de bols. Une commode, des chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CLARA, assise dans un fauteuil, près de la table aux médicaments, lisant. — HANNA, un vase de fleurs à la main, debout.

HANNA.

Comme c'est beau, ce feuillage dans le soleil ! Comme ces feuilles de bouleau sont fines et délicates.

CLARA.

Tiens-tu pas une volume de nerfs ?

HANNA.

J'ai beau regarder, je ne vois pas de merisiers.

CLARA.

Tu ne peux pas en voir d'ici, mais il y en a, et la brise du matin nous apporte leur parfum.

HANNA.

Je ne sens rien.

CLARA.

Oh ! après une pluie comme celle-ci, je sens la moindre odeur du dehors.

HANNA.

Et tu sens vraiment une odeur de merisier?

CLARA.

Oh ! si distinctement ! En tous cas, ferme la fenêtre d'en bas.

HANNA.

Si tu veux.

Elle ferme la fenêtre.

CLARA.

Qui t'a parlé d'éboulement ?

HANNA.

Le vieux batelier qui nous a amenés. Il pleuvait, il pleuvait ! « C'est dangereux, » a-t-il dit, « quand il pleut si longtemps sur les montagnes, cela finit par désagréger les rochers là-haut. »

CLARA.

Je n'ai pensé qu'à cela toute la nuit. Il y a eu tant d'éboulements ici !... Une fois... bien avant notre temps... un éboulement a détruit l'église.

HANNA.

L'église ?

CLARA.

Pas là où elle se trouve aujourd'hui ! Elle s'élevait alors bien plus près de la montagne.

HANNA.

C'est à cause de cela qu'on l'a transportée ici, jusqu'au mur du jardin ?

CLARA.

Oui. En été, quand on enlève les fenêtres de l'église, je puis entendre de mon lit le chant d'Adolphe devant l'autel. Il faut naturellement que les deux portes soient ouvertes, celle-ci et celle du salon... et la fenêtre aussi. C'est si beau son chant ! Quand les deux portes sont ouvertes, je puis voir l'église d'où je suis. Regarde ! C'est pour cela que le lit est à cette place.

HANNA, s'approchant d'elle.

Chère Clara ! Pourquoi faut-il que je te retrouve ainsi ?

CLARA.

Hanna !

HANNA.

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

CLARA.

D'abord, parce que l'Amérique est si loin... et puis... Enfin !... je te dirai cela une autre fois.

HANNA.

Je n'ai pas bien compris ce que tu m'as dit hier quand je t'ai parlé du médecin.

CLARA.

Je n'ai pas voulu répondre parce que Adolphe était là. Nous n'avons pas de médecin.

HANNA.

Pas de médecin ?

CLARA.

Il venait tout le temps ce médecin... Il demeure très loin d'ici... Et cela ne menait à rien... Alors, après tout, un mois sans sommeil.

HANNA.

Tout un mois sans sommeil? Est-ce possible?...

CLARA.

Bientôt un mois et demi, Hanna! A quoi servait le médecin, n'est-ce pas? Mon mari lui a demandé ce que j'avais. Il a donné un nom à mon mal... un nom si laid. Adolphe n'a pas voulu me le dire. Depuis, nous ne l'avons pas envoyé chercher.

HANNA.

Tu ne devrais pas tant parler.

CLARA.

Il se passe des jours entiers sans que je dise un mot; d'autres fois, je parle tout le temps... sans pouvoir m'arrêter. Je dois parler...

Adolphe va bientôt rentrer de sa promenade du matin. Il m'apportera des fleurs.

HANNA.

Ne puis-je aller t'en cueillir, puisque tu les aimes tant?

CLARA.

Non. Il y en a que je ne puis supporter. Lui les connaît.

Écoute, Hanna. Tu ne m'as pas encore parlé de ta rencontre avec les enfants, sur le bateau. Je suis si impatiente de connaître les détails.

HANNA.

Je n'ai pu t'en donner hier au milieu de ce va-et-vient.

CLARA.

Vous étiez tous si fatigués. Pense donc. Les enfants dorment encore... de sept heures à sept heures. Oh ! cette jeunesse !...

HANNA.

Ils en avaient grand besoin. Quant à moi, je ne puis dormir d'un trait plus de quelques heures, et pourtant je ne suis pas fatiguée.

CLARA.

Tous ceux qui viennent ici à l'époque du soleil de minuit sont dans le même cas. On

est comme étourdi... Mais parlons des enfants, ils sont gentils, n'est-ce pas?

HANNA.

Ils sont si innocents. Mais ils ne te ressemblent pas, ni à Sang non plus, à vrai dire. Il n'y a que les yeux, à ce que j'ai remarqué depuis.

CLARA.

Oh! parle, parle!

HANNA.

S'ils vous avaient ressemblé à l'un ou à l'autre, je les aurais reconnus. La dernière fois que je vous ai vus, vous étiez jeunes, vous-mêmes, tu sais bien. Cependant, quand ils sont montés à bord, leur visage m'a frappée... Puis, je les ai encore revus quoiqu'ils voyageassent en seconde classe...

CLARA

Ils n'avaient pas de quoi aller en première, les pauvres enfants!...

HANNA.

... Et toujours sans les reconnaître... Enfin, un matin, j'étais debout sur la passerelle et les voyais d'en haut marchant très vite pour se réchauffer. Chaque fois qu'ils tournaient le dos et s'éloignaient, je ne pouvais oublier leurs yeux. Ces yeux, je les connaissais. Des mouettes vinrent à passer criant et volant si près que Rachel, effrayée, fit un geste de la main comme pour se garer. Et ce geste de la main, c'était tout à fait le tien. Alors, je reconnus aussi leurs yeux, c'étaient ceux de Sang.

CLARA.

Tu descendis aussitôt?

HANNA.

Bien sûr! « Vous vous appelez Sang? » leur demandai-je. Je n'attendis pas leur réponse, j'étais désormais sûre. Je suis tante Hanna d'Amérique, leur dis-je. Oh! nous avons été bien émus tous les trois.

Les deux sœurs pleurent.

CLARA.

Rachel t'avait écrit pour te prier de venir, n'est-ce pas?

HANNA.

Et je lui en serai toujours reconnaissante. Comme elle était gentille! Je les fis aussitôt passer en première classe et l'enveloppai d'un grand châle. Elle était gelée. Quant à lui, je lui donnai un plaid.

CLARA.

Chère Hanna!

HANNA.

Oh! mais écoute la suite! Nous entrâmes dans le fiord. Un vent froid s'engouffra derrière nous, étendant sur l'eau une grande ombre noire... Au-dessus de nous s'élevait un rocher énorme gris et nu. Une nuée de mouettes s'envola, en criant, au-dessus de nos têtes. L'air était glacial. Sur la côte, on apercevait quelques misérables cabanes... Nous marchâmes des heures sans en découvrir d'autres.

Rien que des montagnes et des récifs. Voilà le Norland! pensai-je. C'est là qu'ont été élevés ces pauvres êtres grelottants. Jamais je n'oublierai ce moment. C'était effrayant!

CLARA.

Pourquoi? Qu'y a-t-il là d'effrayant?

HANNA.

Clara! Te souviens-tu de ce que tu étais jadis, toi que je vois là, dans ce lit de douleur? Comme tu étais fine et pimpante!

CLARA.

Je ne sais comment faire pour t'expliquer tout cela. Oh! mon Dieu!

HANNA.

Pourquoi ne m'as-tu pas appelée? J'ai la vie si facile là-bas et j'aurais pu si bien t'aider, tu ne te serais pas surmenée.

Pourquoi ne m'as-tu pas tout écrit? Tu m'avais caché la vérité. Je ne l'ai apprise que par Rachel.

CLARA.

Oui, oui. C'est vrai, il le fallait.

HANNA.

Pourquoi?

CLARA.

Si j'avais écrit la vérité et si vous étiez tous accourus...

Je ne veux pas qu'on m'aide. On ne peut pas m'aider.

HANNA.

Mais alors, tu as menti?

CLARA.

Naturellement. J'ai menti tout le temps... et à tout le monde. Comment aurais-je pu faire autrement?

HANNA.

Tout ce qui se passe ici est incompréhensible. Tout!

CLARA.

Écoute, Hanna. Tu as parlé de « surmenage »... As-tu jamais vu un être surmené demander secours? En as-tu vu résister?

HANNA.

Mais, tout au commencement, tu aurais pu...

CLARA.

Tu ne sais pas de quoi tu parles.

HANNA.

Explique-le-moi... si tu peux.

CLARA.

Non, pas maintenant. Plus tard, peut-être.

HANNA.

Dans le temps. (C'est même étrange que vous vous soyez aimés...) Tu n'étais pas croyante comme Sang... Est-ce de là qu'est venu tout le mal?

CLARA.

Non! Oh! C'est une longue histoire! Mais ce n'est pas ça. Nous sommes si différents de nature, c'est vrai... Et pourtant ce n'est pas ça non plus. Si Sang avait été comme les autres hommes, s'il avait crié, tempêté... Oh! alors, tout aurait marché, peut-être...! Mais, longtemps avant de me connaître il avait voué au travail toute sa force... Et il a de la force, tu peux me croire. Elle était devenue amour, sacrifice et beauté, pure beauté! Sais-tu que jusqu'à ce jour il n'y a pas une seule parole dure d'échangée entre nous? Pas une scène. Et voici bientôt vingt ans que nous sommes mariés. Jamais une ombre sur son front. C'est un rayonnement, un dimanche perpétuel!

HANNA.

Dieu, que tu l'aimes!

CLARA.

C'est peu de dire que je l'aime. Je n'existe pas sans lui. Et tu parles de résister?... Quelquefois, il est vrai, quand cela allait trop loin,

quand c'était au-dessus des forces de nous tous...

HANNA.

Que veux-tu dire ?

CLARA.

Je te l'expliquerai plus tard. Mais qui donc peut résister à ce qui n'est que pure bonté, pur dévouement aux autres, pure joie ? Qui peut résister à cette foi d'enfant et à ce pouvoir surnaturel qui entraîne tout le monde ?

HANNA.

Surnaturel, dis-tu ?

CLARA.

Comment ? Tu ne sais rien ? Les enfants ne t'ont pas raconté...

HANNA.

Quoi donc ?

CLARA.

... que Sang, en priant du fond de son âme, obtient tout ce qu'il demande ?

HANNA.

Veux-tu dire qu'il fait des miracles ?

CLARA.

Oui !

HANNA.

Sang ?

CLARA.

Les enfants ne te l'ont pas dit

HANNA.

Non !

CLARA.

C'est singulier !

HANNA.

Nous n'avons pas parlé de ces choses.

CLARA.

Mais alors... ils ne l'ont pas ... Oh ! ils croyaient que tu le savais ! C'est que Sang, vois-tu... C'est le « prêtre aux miracles »... Tout le pays le connaît ! Ils ont cru que tu le savais. Ils sont si modestes, les enfants.

HANNA.

Comment ? Il fait des miracles ? des miracles ?

CLARA.

N'as-tu pas eu, en le voyant, l'impression de quelque chose de surnaturel ?

HANNA.

Je n'y aurais pas songé... mais maintenant que tu le dis... je trouve, en effet, qu'il produit une impression de... comment dirai-je ?... une impression de spiritualité... une impression bien étrange... on dirait qu'il n'est pas de ce monde.

CLARA.

Non, n'est-ce pas ?

HANNA.

Oui, c'est vrai !

CLARA.

Sais-tu que très souvent je suis prise d'une contraction qui me fait plier les genoux jusque sur la poitrine... Mes bras.... non, je n'ose pas te les montrer, cela pourrait me reprendre... Je reste ainsi des journées entières, quand il n'est pas là, sans pouvoir allonger mes membres... C'est horrible, tu comprends! Une fois qu'il était dans les montagnes... Oh! ces courses dans les montagnes!... Je suis restée dans cet état huit jours entiers, huit! Mais il n'avait pas plutôt franchi le seuil de cette chambre, je ne l'eus pas plutôt aperçu que la raideur commença à céder... Il vint passer la main sur moi... et, au bout d'un instant, j'étais couchée tout de mon long comme maintenant. Et c'est ainsi chaque fois, oui, chaque fois! sitôt qu'il entre dans ma chambre, mon mal cède.

HANNA.

C'est étrange.

CLARA.

Et que diras-tu des malades ?... Je parle de ceux qui croient... Oh ! c'est arrivé non pas *une fois*, mais cent... des malades qui se sentent guéris dès qu'il entre et se met à prier.

HANNA.

Guéris ?

CLARA.

Entièrement guéris ! Et d'autres à qui il se contente d'écrire, ne pouvant aller les trouver à cause de ces terribles distances ! Il leur annonce qu'il priera pour eux tel jour, à telle heure, et les engage à prier avec lui... Et à partir de l'heure indiquée leur mal prend un autre aspect, c'est vrai ! Je puis t'en citer une foule d'exemples.

HANNA.

Étrange ! Et tu ne me l'as jamais écrit !

CLARA.

Je vous connais, vous autres ! Crois-tu que j'eusse voulu l'exposer à vos doutes ?

Il y a ici une veuve de prêtre... Oh ! il faut que tu la voies ! Elle demeure à côté de chez nous. On ne peut rien voir de plus vénérable. Il y avait quinze ans qu'elle était paralysée, quand Sang est venu dans cette paroisse. Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis. *Maintenant elle va tous les dimanches à l'église !* Et elle a près de cent ans !

HANNA.

C'est lui qui l'a guérie ?

CLARA.

Rien qu'en priant pour elle et en la faisant prier ! C'est qu'il sait prier, lui ! Et Agathe Florvaghen donc ! C'est encore plus étrange. Tout le monde la croyait morte. Il prend une de ses mains dans la sienne, lui passe l'autre sur le cœur qu'il réchauffe et se met à respirer. Maintenant elle demeure avec la vieille veuve... tout à côté d'ici. Je pourrais t'en citer d'autres encore jusqu'à demain. Oh ! pour

des milliers de malades. Sang est un saint, ils viennent jusqu'ici l'assaillir au point que nous n'avons plus un seul instant de repos.

HANNA.

Il me sera donc donné de voir tout cela pendant mon séjour ici ?... tout ce que tu racontes?

CLARA.

Tu le verras, aussi vrai que tu me vois dans ce lit où je ne puis que me soulever sur mes coudes.

HANNA.

Mais comment se fait-il, Clara, qu'il ne fasse pas de miracle pour toi ? Pourquoi ne t'a-t-il pas guérie depuis longtemps ?

CLARA.

... Oh ! il y a une raison à cela...

HANNA.

Tu peux bien me la dire.

CLARA.

Non... ou plutôt si, mais plus tard... Rouvre une fenêtre, je t'en prie. Il commence à faire si étouffant. Plus d'air. Je t'en prie...

HANNA.

Volontiers...

Elle ouvre la fenêtre d'en haut.

CLARA.

Il devrait bientôt rentrer. Il reste bien longtemps aujourd'hui. Si je pouvais seulement sentir ces fleurs! Il en sera venu beaucoup après la pluie. Il est bientôt sept heures.

HANNA, regardant sa montre.

Oui.

CLARA.

Depuis que je suis couchée, je sais toujours l'heure qu'il est... Je finirai pourtant par sentir de l'air frais, n'est-ce pas? Le vent est tombé, bien sûr? Tu ne me réponds pas?

HANNA.

Non. Je n'entends pas ce que tu dis. Je suis encore toute saisie.

CLARA.

Oui, c'est peut-être la chose la plus extraordinaire de notre époque.

HANNA.

Mais que dit le peuple, que disent les paysans?

CLARA.

Je crois que cela ferait vingt fois, cent fois plus d'effet ailleurs. Ici cela semble tout naturel.

HANNA.

Que dis-tu? Mais un miracle est un miracle.

CLARA.

Pour nous, oui. Mais il y a dans cette nature

quelque chose d'étrange qui réveille ce que nous avons d'étrange en nous. Tout y est démesuré. Il fait nuit presque tout l'hiver. Presque tout l'été il fait clair, et le soleil reste jour et nuit à l'horizon. L'as-tu déjà vu la nuit ? Sais-tu qu'à travers le brouillard, il paraît trois fois, souvent quatre fois plus grand qu'ailleurs ? Et comme il colore le ciel, les montagnes et la mer ! C'est une variété de tons allant du rouge le plus intense jusqu'au rose le plus tendre, le plus délicat. Et sur le ciel d'hiver, les jeux de l'aurore boréale ! quoique moins vifs, ils font de si fantastiques dessins. Il y a là une telle inquiétude, ce sont des métamorphoses incessantes ! Et que d'autres prodiges ! Ces immenses nuées d'oiseaux, ces bancs de poissons, « longs comme de Paris à Strasbourg, » a dit quelqu'un. Tu vois ces rochers à pic sortant de la mer ? Ils ne ressemblent pas à d'autres rochers. Et tout l'Atlantique vient se briser contre eux.

L'imagination populaire s'est façonnée d'après cela. Elle non plus ne connaît pas de mesures. Des pays entassés les uns sur les autres, des montagnes de glace polaire roulées par dessus : voilà leurs mythes, leurs

légendes. Tu souris. Écoute plutôt les contes d'ici. Et parle à ce peuple : tu verras tout de suite que le pasteur Adolphe Sang est un homme selon son cœur. Sa foi leur convient. Venu ici avec une grande fortune, il a presque tout distribué. Il le fallait, c'était le vrai christianisme ! Et maintenant, quand il fait des lieues pour aller prier sur de pauvres malades, c'est comme si leur être s'ouvrait et recevait directement la lumière d'en haut ! Quelquefois on le voit sur mer par un temps effroyable, dans un tout petit bateau, seul ou accompagné d'un de ses enfants, ou des deux, car il les prenait avec lui dès l'âge de six ans. Souvent il fait un miracle, puis repart pour un autre hameau de pêcheurs... et les miracles recommencent ! On dirait qu'il s'y attend. Si je ne l'avais retenu, nous n'aurions pas de quoi vivre aujourd'hui. Il serait mort d'ailleurs, et peut-être aussi les enfants ! Quant à moi, inutile d'en parler, *je suis finie*.

HANNA.

Alors, tu n'as tout de même pas tenté de résister ?...

CLARA.

On le croirait !... et cependant, si ! Je n'agis pas par la persuasion... ce serait inutile ! Non, ce qu'il me faut, c'est inventer chaque fois quelque nouveau moyen de le retenir sans qu'il s'aperçoive de rien !... Oh ! c'est un vrai désespoir !

HANNA.

Inventer, dis-tu?

CLARA.

Il lui manque un sens... le sens de la réalité... il ne voit que ce qu'il veut voir ! Ainsi, il n'aperçoit jamais le mal dans l'homme, ou plutôt, si, il l'aperçoit, mais n'y prend point garde : « Je parle à ce qu'il y a de bon en eux », dit-il. Et quand il leur parle, ils sont tous bons, en effet, tous, sans exception ! Qui donc ne le serait pas devant son regard d'enfant ? Mais cela finira mal, car il nous ruine pour ces gens-là !

De cette façon, vois-tu, il plane toujours au-dessus des choses de ce monde. Il prendrait notre dernier sou, si on le laissait faire...

notre pain de demain : « Dieu nous le rendra, puisque c'est lui qui l'ordonne ! » dit-il.

Quand le plus habile marin n'ose affronter la tempête, il veut s'embarquer dans un petit bateau avec un des enfants ! Il lui est arrivé de traverser les montagnes par un épais brouillard et de marcher ainsi, sans boire ni manger, trois jours et trois nuits ; on chercha après lui et on dut le transporter chez des paysans, et la semaine d'après il voulait recommencer la même route, toujours par le brouillard, parce qu'un malade l'attendait.

HANNA.

Mais a-t-il la force de supporter une telle vie ?

CLARA.

Il supporte tout ! Il s'endort comme un enfant fatigué et dort, et dort et dort ! Puis il se réveille, mange et reprend la même existence. Il vit en dehors des conditions ordinaires, car il est sans péché.

HANNA.

Comme tu l'aimes !

CLARA.

Oui, c'est tout ce qui me reste de moi-même. Cette lutte pour les enfants m'a détruite !

HANNA.

Pour les enfants ?

CLARA.

Tout cela, comprends-tu, leur faisait du mal. Il n'y avait autour d'eux rien de ferme, de régulier. Cela les déroutait ! Liberté complète de suivre leur inspiration, si le but semblait bon. Jamais de réflexion ! Toujours l'inspiration ! Ils étaient grands et c'est à peine s'ils savaient lire et écrire.

Comme j'ai lutté pour les envoyer loin d'ici. Et, plus tard, pour les tenir éloignés pendant cinq ans et les faire instruire !... Ah ! cela m'a coûté mes dernières forces. Maintenant c'est fini !

HANNA.

Chère, chère sœur !

CLARA.

Que veux-tu dire ?... Tu ne songes pas à me plaindre au moins ? Moi qui ai traversé la vie aux côtés du meilleur des hommes, de la plus pure volonté qui soit au monde !

C'est vrai, on vit moins longtemps ainsi !... On ne peut tout avoir à la fois !

Mais changer ?... Oh ! non, chère.

HANNA.

Ainsi, il vous aura tous surmenés et détruits ?

CLARA.

Oui. C'est-à-dire, non, pas *tous* ! Je ne l'ai pas laissé faire, sans cela, il se serait détruit lui-même. Ce qu'il fait est au-dessus des forces humaines.

HANNA.

Au-dessus des forces humaines. Comment ? Ne fait-il pas tous les jours des miracles ? N'échappe-t-il pas à tous les dangers ?

CLARA.

Ne crois-tu pas que, s'il fait des miracles, ce soit aux dépens de ses autres facultés ?

HANNA.

Tu m'effraies, que veux-tu dire ?

CLARA.

Je veux dire que tous les prophètes devaient être ainsi faits. Ceux des juifs comme ceux des païens ! Ils pouvaient plus que nous, dans un certain sens, parce qu'il leur manquait beaucoup dans tous les autres. Oui, c'est là mon idée.

HANNA.

Mais tu n'as donc pas *la foi* ?

CLARA.

La foi ? qu'entends-tu par là ? Nous sommes, toi et moi, d'une vieille race nerveuse de douleurs : j'ose dire d'une race intelligente !... J'admirais Sang. Il ne ressemblait pas aux autres hommes ; il était meilleur qu'eux tous. Je l'admirais jusqu'à l'aimer. Mais ce n'était pas la foi qui m'a attachée à lui. La foi, c'est

quelque chose qui lui appartient en propre... jusqu'à quel point je la partage ?... Eh ! je n'en sais rien...

HANNA.

Tu n'en sais rien !

CLARA.

Je suis trop à bout pour y penser. Je n'ai jamais eu le temps d'éclaircir les grands problèmes... Jamais ! le mal m'est venu trop soudain.

Je ne distingue plus le bien du mal : dans les grands aspects cela s'entend encore, mais dans les sens intimes profonds tout m'échappe... Pour la foi, c'est la même chose, je ne peux plus la dominer.

HANNA.

Le sait-il ?

CLARA.

Il sait tout ; crois-tu donc que je lui cache la moindre des choses.

HANNA.

Mais ne s'est-il pas efforcé de te faire partager sa foi ?

CLARA.

Jamais ! Il ne le fait ni avec moi ni avec d'autres. « La foi nous vient de Dieu, » dit-il. Notre affaire est d'être vrais en tout, et nous finirons par être croyants... dans ce monde ou dans l'autre ! Il est ainsi absolu.

HANNA.

Mais il travaille donc pour le prosélytisme de sa foi.

CLARA.

A sa manière, mais jamais par la violence. Il est aussi bon pour les uns que pour les autres. Il traite tout le monde avec les mêmes égards. Il n'y en a pas d'autre comme lui.

HANNA.

Tu le vois toujours comme aux premiers jours, et bien que tes yeux soient devenus vieux.

CLARA.

Et bien que mes yeux soient devenus vieux.

HANNA.

Mais ta croyance à ses miracles... Au fond, tu n'y crois pas.

CLARA.

Que dis-tu là ? J'y crois plus qu'à tout au monde !

HANNA.

Cependant...

CLARA.

Je sais bien... je me contredis... ne sommes-nous pas tous faits de contradictions... D'ailleurs, finissons-en, je t'en prie !... Je n'en puis plus... Tout ce que je sais, c'est que, s'il voulait aujourd'hui prendre le pain des enfants pour le donner à de méchantes gens ou se tuer lui-même à force d'imprudences... telle que tu me vois, incapable de bouger, je me lèverais pour lui barrer le chemin... Oh ! j'en suis sûre... moi aussi je ferais des miracles, car je l'aime, lui et ses enfants !

Long silence.

HANNA.

Puis-je faire quelque chose pour toi ?

CLARA.

Frotte-moi les tempes avec l'eau de Cologne et donne-moi le flacon à sentir... Celui que tu m'as donné hier. Un peu plus vite ! Tu ne peux pas déboucher le flacon ? Voilà un tire-bouchon. Là ! là ! Et ouvre la fenêtre d'en bas ! Oui, celle d'en bas !

HANNA.

Oui... oui.

CLARA.

Merci ! .. S'il ne faisait pas si humide, après cette terrible pluie, je voudrais sortir. Oh ! du jasmin !

HANNA.

Du jasmin ! Il n'y a pas de jasmin ici !

CLARA.

Du jasmin ! du jasmin ! Oh ! c'est lui, je

l'entends... le voici !... Merci, mon Dieu ! Je me sens calme aussitôt !... Calme ! Oh ! quelle bénédiction ! Le voici !

Sang entre.

SCÈNE II

LES MÊMES, SANG.

SANG.

Bonjour, encore une fois ! Bonjour, chère Hanna ! Dire que tu es là... non, vraiment ! Dire que tu es là ! Un matin comme celui-ci plein de chants et de parfums. Vous n'en avez pas en Amérique, il n'y en a nulle part !

CLARA.

Et mes fleurs ?

SANG.

Sais-tu ce qui m'est arrivé, Clara ?

CLARA.

Tu les as données ?

SANG.

Non ! ha ! ha ! ha ! non, vraiment tu n'y es pas ! que tu es méchante ! Cette pluie continuelle, cette horrible pluie, combien de fois ne l'avons-nous pas maudite ! On craignait des éboulements, des effondrements... toute une sorte de désastres !... Et la pluie n'a accompli qu'une œuvre grande et bénie ! Quand je suis sorti ce matin, attiré par ce beau soleil... Oh ! quelle floraison j'ai trouvé là-haut ! Je n'en ai jamais trouvé de pareille les autres années. Je suis entré, vois-tu, dans un véritable royaume de parfums et de couleurs, et, tout à coup, j'ai eu le sentiment de mal faire en foulant aux pieds cette herbe fraîche et luxuriante qui me donnait tant de joie. Alors, je me suis écarté et j'ai trouvé un sentier que j'ai suivi en regardant tous ces yeux humides, tu ne sais par quelle foule serrée il y avait là. Comme chaque être dans cette foule cherchait à se faire une place ! Que d'appétits ! que de désirs ! jusqu'aux plus petits qui essayaient de tendre le cou vers le soleil ! Comme ils étaient épanouis et voraces !... Ah ! les petits vauriens ! Il y en avait de si avancés déjà que je les crois, en

vérité, capables d'envoyer avant ce soir leur pollen à la recherche d'une fiancée !... J'ai déjà rencontré quelques bourdons. Ils ne savaient où donner de la tête entre tous ces torrents de parfums. Car il y avait là des milliers d'êtres distillant à qui mieux mieux des odeurs et des effluves séducteurs. Des milliers de milliers ! Oui, voilà ce qui se passe. N'y a-t-il pas de l'individualité dans cette variété infinie ? Oh ! si ! Voilà pourquoi il m'a été impossible de cueillir une seule fleur !

Mais aujourd'hui, j'ai quelque chose d'autre pour toi !

CLARA, qui, pendant qu'il parlait, a fait des signes à sa sœur.

Vraiment, qu'est-ce donc, cher ?

SANG.

Au milieu de cet épanouissement, il y a un calice qui n'est pas encore ouvert. Il faut qu'il s'ouvre.

CLARA.

Que veux-tu dire ?

SANG.

Ah ! tu me crois incapable de dissimulation !... Eh bien, si ! Je sais dissimuler au besoin.

CLARA.

J'ai remarqué depuis longtemps qu'il se passe quelque chose.

SANG.

En vérité ? J'ai été pourtant bien discret. Cette fois-ci, vois-tu, si ta maladie ne m'a pas épouvanté comme les autres, c'est que j'avais mes raisons.

CLARA.

Oh ! mais dis ce que c'est.

HANNA.

Oui, parle donc ! Tu vois comme elle est agitée !

SANG.

M'y voici ! Moi qui ai fait du bien à tant de

malades, pourquoi ne puis-je rien pour elle, cette récalcitrante ? C'est que nous ne pouvons prier ensemble comme je le voudrais. Et je n'ai aucun pouvoir sur les malades qui ne joignent pas leurs prières aux miennes, s'ils sont en état de le faire. Alors, j'ai fait venir nos enfants et, hier soir, en les accompagnant dans leurs chambres, je leur ai dit pourquoi ils devaient se retirer de si bonne heure. Je voulais qu'ils dormissent tout leur saoul pour venir m'aider ce matin à sept heures à prier près du lit de leur mère !

CLARA.

Oh ! mon aimé.

SANG.

Nous formerons autour de toi une chaîne de prières. L'un à tes pieds, l'autre à ton chevet, et moi devant toi. Et nous ne nous arrêterons que quand tu seras endormie, pas avant ! pas avant ! Et puis, nous, nous recommencerons jusqu'à ce que tu te lèves et marches au milieu de nous ! Oui, nous ferons cela !

CLARA.

Mon ami !

HANNA.

Qu'ont dit les enfants ?

SANG.

Oh ! tu aurais dû les voir ! Ils ont été tout saisis ! Je t'assure qu'ils sont devenus pâles comme un linge et ils se sont regardés !

— Alors, j'ai compris qu'il fallait les laisser seuls. Je vois que cela t'émeut ! Tu fermes les yeux. Toi aussi, peut-être, tu veux rester seule ? Oui, nous aurons un hôte, un grand hôte ! Il faut se préparer. Quelle heure est-il ?

HANNA.

Sept heures passées !

SANG.

Non, c'est impossible, ils seraient descendus ! on aura oublié de régler ta montre d'après l'heure d'ici.

HANNA.

Je te demande pardon, je l'ai fait !

SANG.

Alors, tu l'auras mal réglée, mon amie. Peux-tu croire que de grands enfants, qui doivent prier près du lit de leur mère, oublient l'heure en dormant ?

HANNA.

Je monterai voir ce qu'ils font.

SANG.

Non, non, non, il faut les laisser seuls pendant ces derniers instants. Je connais cela.

HANNA.

Ils ne m'entendront pas. Je veux seulement voir ce qu'ils font. (Elle sort.)

SANG.

Oh ! doucement ! doucement !

SCÈNE III

SANG, CLARA.

SANG.

Cette excellente Hanna ! Comme elle prend part à tout cela !

CLARA.

Mon ami !

SANG.

Il y a tant de soucis dans ta voix ! Oh ! espère ! espère ! Je n'ai jamais eu, je t'assure, autant de confiance en moi-même. Et cette confiance, tu sais de qui elle me vient ? Clara ! ma chère Clara ! (Il s'agenouille devant son lit.) Avant que nous nous unissions dans cette grande prière, permets-moi de te dire merci ! J'ai remercié Dieu aujourd'hui, Dieu qui t'a donnée à moi. Au milieu de toutes ces splendeurs printanières, je lui ai adressé mes actions de grâces. Il y avait une telle allégresse autour de moi et en moi ! J'ai repensé à notre vie

commune. Sais-tu bien une chose ? L'insuffisance de ta foi ne fait qu'augmenter mon amour pour toi, car, grâce à elle, tu es toujours présente à ma pensée. Le dévouement que tu m'as voué est un dévouement de tout l'être, de toute la volonté. Il n'a d'autre cause que lui-même.

Et puis, je suis fier de ce que tu sois restée si vraie en vivant près de moi. Quand je pense que tu m'as donné ta vie, sans partager ma foi !

CLARA.

Adolphe !

SANG.

Chut ! c'est à moi de parler. Oh ! c'est grand, ce que tu as fait !

Nous autres, nous avons donné notre foi, mais toi tu as donné ta vie. Quelle confiance tu dois avoir en moi ! Que je t'aime !... Oui, l'ardeur de ma foi t'a souvent inquiétée. Souvent tu as tremblé pour moi ou pour l'avenir de nos enfants. Peut-être était-ce irréfléchi de ta part, mais ce n'est pas ta faute ! Je le sais bien, tu ne pouvais tendre ta pensée... tu étais à bout de forces !

CLARA.

Oh ! oui, à bout de forces !

SANG.

C'est moi qui suis le coupable, je n'ai pas su te ménager.

CLARA.

Adolphe !

SANG.

Oui, oui, je le sais, tu t'es sacrifiée morceau par morceau. Et cela, non pas par foi, non, rien que par amour ! Que je t'aime ! J'ai voulu te le dire aujourd'hui. Si Hanna n'était pas sortie, je l'aurais priée de nous laisser seuls un instant...

Merci, c'est aujourd'hui ton grand jour. Les enfants ne peuvent tarder à venir !...

Ah ! laisse-moi t'embrasser comme le tout premier jour !

Hanna rentre.

SCÈNE IV

SANG, CLARA, HANNA.

SANG.

Eh bien ?

HANNA.

Il est sept heures passées.

CLARA.

Je le savais.

SANG.

Sept heures passées ! Et les enfants?

HANNA.

Ils dormaient.

CLARA.

Je le savais.

HANNA.

Élie était habillé. Il s'était jeté sur son lit

comme pour se reposer un instant, mais le sommeil l'a pris. Rachel dormait, les mains jointes sur sa couverture; elle n'entendait rien.

SANG.

J'ai trop exigé des enfants, je ne m'en corrigerai jamais.

HANNA.

Il y avait quarante-huit heures qu'ils n'avaient presque pas dormi. Depuis notre rencontre.

SANG.

Mais quelle était donc l'intention de Dieu en m'envoyant une telle force justement aujourd'hui ?... En me rendant si sûr de moi-même?... J'essaierai de le savoir!... (Se dirigeant vers la porte.) Excusez-moi un instant, mes amis!... Pourquoi justement aujourd'hui?

Il sort.

SCÈNE V

CLARA, HANNA, ÉLIE.

CLARA.

Tu les as réveillés.

HANNA.

Naturellement... Sais-tu ce que je suppose

CLARA.

Je crois bien! — Oh! je tremble déjà!

HANNA.

Que faire?

CLARA.

Rien. J'essaierai d'amortir le choc. Oh! hier, quand ils sont rentrés, j'ai vu quelque chose dans leurs yeux!... Maintenant je comprends ce que c'était.

HANNA.

Ils n'ont plus la foi de leur père.

CLARA.

Ils n'ont plus la foi de leur père. Comme ils ont dû lutter et souffrir, les pauvres enfants! Eux qui l'aiment et le vénèrent par-dessus tout!

HANNA.

C'est pour cela qu'ils étaient silencieux hier.

CLARA.

C'est pour cela qu'ils étaient émus de la moindre chose! Oh! c'est pour cela que Rachel t'a écrit de venir. Elle voulait avoir quelqu'un... Seule, elle n'osait pas.

HANNA.

Oui, tu as raison. Quelle lutte ont-ils dû soutenir!

CLARA.

Les pauvres enfants! Les pauvres enfants!

HANNA.

Voici Élie!

CLARA.

Élie?

ÉLIE se jette à genoux devant le lit de sa mère et se couvre le visage de ses mains.

Oh! mère!

CLARA.

Oui, oui! Je sais tout!

ÉLIE.

Tu sais tout? C'est ce qui pouvait arriver de pire.

CLARA.

Oui, tu as raison.

ÉLIE.

Quand il nous a dit hier soir que ce matin à sept heures...

CLARA.

Tais-toi. Je ne supporterai pas cela.

HANNA.

Ta mère ne supporterait pas cela.

ÉLIE.

Non, non!... Je savais bien que cela devait arriver. D'une façon ou d'une autre, cela devait finir ainsi.

HANNA.

Supporteras-tu cette explication ?

CLARA.

Il faut que je sache tout. — Dis-moi?

HANNA.

Quoi?

CLARA.

Élie... tu es là ?

ÉLIE.

Me voici, mère.

CLARA.

Rachel ?

ÉLIE.

Que veux-tu dire, mère ?

CLARA.

Où est Rachel ?

ÉLIE.

Elle se lève. Rachel a veillé avec moi jusqu'à minuit. Elle n'en pouvait plus.

CLARA.

Comment, enfants ! — Oh ! comment est-ce arrivé ?

ÉLIE.

Comment nous avons perdu la foi de notre père ?

CLARA.

Oui, enfants ! comment vous avez perdu la foi de votre père ?

SCÈNE VI

Les Mêmes, SANG.

SANG.

Vous avez perdu votre foi ?... mon fils, tu as perdu ta foi ?

HANNA.

Regarde Clara ! Clara !

SANG se précipite vers elle et lui impose les mains.

Cela s'arrête. Cela ne viendra pas, Dieu soit loué !

CLARA.

Cela... passe... Mais tiens-moi, Adolphe.

SANG.

Je te tiendrai.

CLARA.

Et ne me laisse pas pleurer ! Oh !

SANG.

Non ! Non ! Pas pleurer ! (Il se penche sur elle et l'embrasse.) Sois forte ! Clara ! Bien ! Il ne faut pas te chagriner. Il faut te souvenir de leur chagrin à eux. Au milieu de leur douleur et de leur angoisse, ils ont voulu nous épargner. Ne les épargnerons-nous pas à notre tour ?

CLARA.

Si.

SANG.

Et c'est pour cela que tu as eu cette crise. Il fallait quelque chose qui nous fît réfléchir. Autrement nous nous serions peut-être montrés durs envers eux. Moi, surtout, j'aurais pu n'écouter que mon zèle. Où est Rachel ?

HANNA.

Elle va descendre. Elle a veillé jusqu'à minuit avec Élie.

SANG.

Oh ! ces enfants ! ces enfants ! Comment

avez-vous pu ?... Non, non, je ne veux pas le savoir ! Tu as toujours été honnête, dès lors tu devais...

ÉLIE.

Oui, je devais tout dire... Mais cela a été terrible.

SANG.

La foi t'était venue trop facilement grâce à moi. Je ne suis qu'un homme de sentiment... Peut-être est-ce là une crise nécessaire ? Peut-être est-ce le chemin de la vraie foi, celle qui ne se perd jamais plus quand on l'a conquise.

ÉLIE.

Je me sens comme un criminel... et pourtant je n'ai rien à me reprocher.

SANG.

Crois-tu que j'en doute un seul instant, mon fils ? Ne t'y trompe pas en me voyant incapable de maîtriser mon émotion. J'avais bâti tant d'espérances avec votre foi ! Alors,

il me faut du temps pour... Non, non, non ! Pardonne-moi, Élie ! Ce n'est vraiment pas ta faute ! (Rachel entre, mais elle recule aussitôt de quelques pas vers le fond. — Il l'aperçoit.) Rachel ! oh ! Rachel ! Dès ta plus tendre enfance tu m'as enseigné la foi mieux que tous les livres.

Elle vaincue ! Comment est-ce possible ? Non, il faut que je le sache ! Pour qu'on ait pu te prendre à moi...

RACHEL.

Me prendre à toi, père ! Ne dis pas cela !

SANG.

Pardonne-moi ! oh ! je ne voulais pas te blesser. — Viens à moi. (Elle se jette dans ses bras.) Je vous promets, mes enfants, qu'à l'avenir je n'en parlerai plus. — Mais il me faut savoir d'abord, cela ne peut vous surprendre, comment cela s'est passé.

ÉLIE.

Nous en parlerions des jours entiers, père, que je n'aurais pas fini.

SANG.

Non, non, ce n'est pas mon affaire. Je ne vaux rien pour discuter la foi. Je ne m'y entends pas.

ELLE.

Mais tu dois m'écouter au moins.

SANG.

Si cela peut te soulager, parle!

Mais ne pourras-tu me dire cela en deux mots, mon enfant?

ELLE.

Si, je te le dirai en deux mots: Rachel et moi, nous n'avions trouvé nulle part les chrétiens dont tu nous avais parlé.

SANG.

Mais, mes enfants...

ELLE.

Tu nous avais envoyés vers les meilleurs.

Et, pourtant, nous n'avons pas tardé à nous en apercevoir... Rachel l'a dit la première : « Il n'y a qu'un vrai chrétien, et c'est père ! »

SANG.

Oh ! mes enfants !

ÉLIE.

Tous les autres accommodent le christianisme aux conditions régnantes. Ce ne sont pas de vrais chrétiens.

SANG.

Vous me paraissez bien sévères. — Mais cette différence ne vous regarde pas, mes enfants. Pensez cela, mais ne jugez pas. Qu'appelles-tu chrétien, mon fils ?

ÉLIE.

Celui à qui Jésus a révélé le secret de la perfection et qui y tient par-dessus tout.

SANG.

Que cette définition me plaît ! Tu as quel-

que chose du sens délicat de ta mère! Oh! mon plus beau rêve était de te voir un jour... Non, non, non! — Je vous ai promis, mes enfants, et je tiendrai ma promesse. Tu disais?... Oui, tu parlais de perfection.

Mais, mon fils, chacun a le droit d'essayer d'être chrétien. Et, pour peu qu'on y tende de tout son cœur, de toutes ses forces, on sera aidé et l'on aura la foi.

ÉLIE.

Père, il n'y a que toi... toi seul... Quant aux autres, de deux choses l'une: ou ils rejettent une partie du tableau pour qu'il ne leur pèse pas trop lourdement... ou ils sont sincères, se surmènent et se tuent. Oui, c'est le mot!

RACHEL.

Oui, père chéri, c'est le mot. Alors, nous nous sommes dit que, si aujourd'hui encore, après des siècles d'essai, cet idéal dépasse les forces humaines... c'est qu'il ne vient pas de celui qui connaît nos âmes et sait ce qu'elles peuvent supporter.

SANG.

Tu as dit cela, toi ?

ÉLIE.

Oui, père, et le doute de Rachel ne nous a plus quittés. Nous avons étudié, remonté le cours de l'histoire pour arriver jusqu'à la source de cet idéal...

RACHEL.

Sais-tu, père, qu'il est plus ancien que notre foi ? Le sais-tu ?

SANG.

Je le sais, mes enfants.

ÉLIE.

Bien avant la naissance du christianisme, des âmes exaltées...

SANG.

Oui, oui, en Orient, en Grèce, partout, dans les temps de trouble et de désespérance, les

âmes exaltées ont voulu fuir ce monde... chercher une autre terre... une terre de rénovation, fuir, fuir! Oui, mes enfants, je le sais.

Et voilà ce qui vous arrête! Mais, pour être un rêve d'Orient, extrêmement vieux, la terre de rénovation, le règne millénaire seraient-ils donc d'irréalisables chimères?... Oui, ils se sont fait attendre, mais qu'est-ce que cela prouve?

Bien contre la doctrine, mais beaucoup contre les maîtres... Oui, beaucoup contre les maîtres!

Voyez plutôt ce qui m'est arrivé à moi-même. Je voyais le christianisme ramper timidement sur le ventre. Chaque pli de terrain paraissait l'arrêter et je me demandais pourquoi? Y a-t-il là une force si puissante qu'en se dressant elle ferait sortir le monde de ses gonds? Ou ne sont-ce pas plutôt les hommes qui n'osent pas?

Et s'il en était un qui osait? D'autres l'imiteraient à coup sûr. Alors je sentis le devoir d'être cet homme, d'essayer. Je sentis que chaque croyant devait en faire autant. Car croire, c'est savoir que rien n'est impossible à la foi. Cette foi, il faut qu'on la montre et c'est ce que j'ai fait.

En disant cela, je ne me glorifie pas. Au contraire, je m'accuse, car moi à qui une telle grâce a été accordée, j'ai fini par tomber dans le doute, loin de Dieu.

Oui, j'ai douté. Il me paraissait impossible de la sauver, elle, à moi tout seul. J'ai appelé d'autres à mon secours.

Et ce secours, Dieu me l'a ôté. Il a permis que, vous aussi, vous vous heurtiez à l'impossible et veniez me le raconter; c'est ainsi que son heure est préparée. Maintenant, il nous montrera à tous ce qui est possible.

Oh ! j'étais là, écoutant sans comprendre. Maintenant, je comprends, je vais faire cela, *seul*. J'ai reçu l'ordre, je puis agir.

De là, ce mouvement de la grâce que j'ai ressenti aujourd'hui. Tout cela s'enchaîne.

Entends-tu, Clara ? Ce n'est plus moi qui parle. C'est la grande certitude, et tu sais de qui elle vient. (Il s'agenouille devant elle.)

Clara, mon adorable amie, ne serais-tu pas aussi chère à Dieu qu'une autre dont la foi est entière? Comme si Dieu n'était pas le père de tous ?

L'amour de Dieu n'est pas un privilège des croyants. Le privilège des croyants, c'est de

sentir son amour et d'y trouver leur joie et de faire, en son nom, l'impossible, possible.

Oh ! toi, la patience, toi, la fidèle ! Maintenant, je m'éloigne de toi, pour tenter cette œuvre. (Il se redresse.)

Oui, pour tenter cela ! Je vais à l'église, enfants. Je veux être seul. Je n'en ressortirai pas avant d'avoir obtenu des mains de Dieu le sommeil de votre mère, et après le sommeil la santé, afin qu'elle se lève et marche parmi nous.

Ne soyez pas effrayés ! Je sens qu'il le veut ! Il ne me l'accordera pas tout de suite, car, cette fois-ci, j'ai douté : mais je persisterai et j'attendrai la présence du seigneur très sévère et très bon. Adieu ! (Il s'agenouille devant le lit et se penche sur Glenn et la serre dans ses bras.)

Adieu ! (Il s'arrache à elle. Elle demeure immobile. Il se lève.)

Merci, mes enfants ! Vous m'aurez aidé tout de même ! Et plus qu'on n'eût pu le croire !

Je sonnerai moi-même ma prière. Vous saurez donc, au premier coup de cloche, que je commence à prier pour votre mère. Que la paix soit avec vous !

(Il sort d'un mouvement spontané, va ouvrir la porte devant lui. Sang sort.)

HANNA.

Oh ! c'est, c'est... (Elle fond en larmes.)

ÉLIE.

Je veux... je veux le voir entrer à l'église.

Il sort.

RACHEL, avec élan.

Mère ! — Oh ! mère !

HANNA.

Ne lui parle pas ! Elle te regarde, mais ne lui parle pas !

RACHEL.

J'ai peur !

HANNA.

Je vois d'ici ton père. Il s'approche de l'église. Viens voir.

RACHEL.

Non, non ! Je n'y tiendrai pas ! J'ai si peur ! Mère ! Elle me regarde, mais ne me répond pas. Mère !

HANNA.

Tais-toi, Rachel !

On entend la cloche.

RACHEL tombe à genoux. Au bout d'un instant, elle dit avec un cri étouffé.

Dieu, Hanna !

HANNA.

Qu'y a-t-il ?

RACHEL.

Mère s'est endormie !

HANNA.

Elle dort ?

RACHEL.

Elle dort !

HANNA.

N'y aimant ? ..

RACHEL.

Il faut que j'aille trouver Élie... Il faut que je dise à Élie !...

Elle sort.

HANNA.

Elle dort comme un enfant. Oh ! Dieu !

Elle tombe à genoux.

On entend comme un roulement de tonnerre continu et de plus en plus profond. Il grandit et devient effrayant. Cris au-dehors. Hannas tremble. Le bruit grandit toujours.

RACHEL, du dehors.

Le fiaell s'éboule ! (On l'entend crier, puis elle se précipite dans la chambre.) Le fiaell s'éboule sur l'église! sur nous ! Droit sur l'église ! sur nous ! sur père ! sur nous ! Ça roule, ça fume, il fait noir !...

Elle s'incline et détourne la tête.

ÉLIE, du dehors.

Père, père ! oh !

HANNA, penchée sur le lit de sa sœur.

Cela vient sur nous ! Cela vient sur nous !

Le bruit atteint sa plus grande intensité. Puis peu à peu, il décroit et s'éteint. On entend de nouveau la cloche de l'église.

HANNA, se redressant d'un bond.

La cloche ! il vit !

RACHEL.

Il vit !

ÉLIE, du dehors.

Père vit ! (Plus près.) L'église est debout ! (Il

entre. L'église est debout ! Père vit, l'éboulement a dévié ! C'est venu tout près, puis cela a tourné à gauche. Il vit, il faut sonner la cloche ! Oh ! Dieu !

Il se précipite vers la fille se relève et se penche sur elle

RACHEL.

Élie, Mère !. .

HANNA.

Elle dort !

ÉLIE, se relevant vivement.

Elle dort ?

RACHEL.

Oui, elle dort.

On entend de nouveau la cloche

HANNA.

Elle dort toujours tranquillement.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Une petite pièce aux murs en charpente. — Au fond, une porte grande ouverte donnant sur un long balcon couvert, au-delà duquel on aperçoit un paysage encaissé par un fiaell aride. — A droite, une porte. — A gauche, une grande fenêtre. — Au-dessus de la porte donnant sur le balcon, un crucifix doré est suspendu dans une gaine de bois vitré. — Au premier plan, à gauche, un sofa. — Devant le sofa, une table chargée de quelques livres. — Le long des murs, des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLIE, RACHEL.

Élie entre, venant du balcon. Son allure est inquiète et pressée. — Il est sans chapeau, vêtu d'une chemise de flanelle et d'un pantalon de toile, et chaussé de savates. — Il s'arrête, s'approche de la fenêtre et écoute. — On entend distinctement, au loin, un hymne chanté par une voix d'homme. — Élie paraît très ému. — Rachel entre doucement par la porte de droite, qu'elle referme derrière elle. — Son frère lui fait signe de s'arrêter et d'écouter.

RACHEL, également émue, dit à voix basse.

Laisse-moi ouvrir la porte de la chambre de mère.

ÉLIE, bas.

Mère se serait-elle réveillée ?

RACHEL.

Non, mais tout de même elle entendra père. (Elle disparaît par la droite, puis rentre doucement, et laisse la porte ouverte derrière elle. — (Doucement.) Elle a souri.

ÉLIE, bas.

Oh ! Rachel !

RACHEL, émue.

Élie... Ne dis rien... Je ne puis le supporter...

ÉLIE.

Regarde par la fenêtre, Rachel ! Peut-on voir quelque chose de plus beau ? Autour de l'église, des centaines d'hommes immobiles et silencieux, — et là, dans le sanctuaire, lui seul, priant et chantant, sans se douter de leur présence. Les fenêtres sont ouvertes, mais trop hautes pour qu'il puisse les voir.

Et tout ce monde tremble d'être entendu, de troubler sa prière !... Regarde ! Il parlait d'une chaîne de prières. Tous ces gens autour de l'église... Voilà la chaîne !

RACHEL.

Oui. (Ils tendent l'oreille pour mieux entendre, mais en ce moment le chant cesse.) Il chante souvent, aujourd'hui.

ÉLIE.

Ferme les portes ! J'ai tant de choses à te dire... Deux fois, je suis venu te chercher ici.

RACHEL sort doucement par la porte de droite, rentre, et ferme la porte derrière elle. D'une voix plus haute :

Il est encore venu du monde cet après-midi.

ÉLIE.

Il en vient sans cesse, — de plusieurs lieues à la ronde ! Tu ne peux les voir tous. Il y en a beaucoup dans les bois qui écoutent les prédicateurs libres. A cette distance, ils ne peuvent troubler père. — Cela fait un va-et-vient entre l'église et le bois. — Oh ! mais, regarde là-bas, sur la grève !...

RACHEL.

Oh ! Qu'est-ce qui se passe ? La grève est noire de monde ! Qu'est-ce que c'est ?

ÉLIE.

C'est le bateau de la mission qui a jeté l'ancre ici.

RACHEL.

Le bateau de la mission ?

ÉLIE.

Ne sais-tu pas que toutes les paroisses de l'Est ont loué un vapeur pour se rendre à la ville et prendre part à la réunion des pasteurs qui doit avoir lieu ? Les voici qui amarrent dans le fjord.

RACHEL.

Ici !

ÉLIE.

Oui, ici.

RACHEL.

Que viennent-ils faire ?

ÉLIE.

Ils viennent voir le miracle. Quand nos deux délégués, le pasteur Krœyer et un autre, sont allés prendre le bateau là-bas, devant la côte...

RACHEL.

Oui ?

ÉLIE.

... Et leur ont dit ce qui s'est passé ici hier et que père était encore à l'église, plongé dans la prière...

RACHEL.

Je comprends !

ÉLIE.

... Personne n'a voulu continuer. Tous tenaient à descendre ici. — L'Inspecteur et

les prêtres ont eu beau leur rappeler l'heure de la réunion, ils n'ont pas voulu en démordre. Les autres ont dû céder et... les voici !

RACHEL.

Les pasteurs aussi ?

ÉLIE.

Les pasteurs et l'Inspecteur [1] ... naturellement !

RACHEL.

Ils ne viendront pas ici, au moins ! Il faudrait t'habiller un peu.

ÉLIE.

Cela m'est impossible.

RACHEL.

Impossible ?...

ÉLIE.

Les habits me brûlent. Et puis j'ai une envie... une envie de fendre les airs. Je ne

1. Le titre d'*Inspecteur ecclésiastique* correspond chez nous à celui d'*Évêque*.

puis te décrire ce que je ressens. Mais il me semble, par instants, que je pourrais m'élever dans les airs.

RACHEL.

Voyons, Élie !...

ÉLIE.

Le voici, le voici qui marche !

RACHEL.

Qui ?... Cet homme ?

ÉLIE.

C'est bien lui ?... Oui, c'est lui !... On l'a apporté ici ce matin malade, oh ! si malade ! Et le voici qui marche ! Tiens ! le vois-tu ?... C'était aujourd'hui, pendant que père chantait son premier hymne. Personne ne s'y attendait, et nous nous mîmes tous à pleurer. Alors le malade se leva de son propre mouvement. Nous ne l'avions pas encore remarqué qu'il marchait déjà au milieu de nous. Mère aussi va se lever, Rachel ! Il me semble la voir déjà !...

RACHEL.

Oui, elle se lèvera d'un moment à l'autre. Je m'y attends... Ah !.. mais j'en tremble d'avance !... Tu me regardes, Élie ?

ÉLIE

Oui, car il me semble, quand tu parles, que tes paroles sont rythmées. Et quand les autres parlent, c'est la même chose.

RACHEL.

Élie !

ÉLIE

Puis, par moments — maintenant, par exemple, — je n'entends que des sons, sans aucun sens, car, en même temps, j'entends quelque chose... quelque chose d'autre que ce qui se dit...

RACHEL

Quelque chose d'autre ?

ÉLIE.

Le plus souvent, j'entends père m'appeler... m'appeler par mon nom, comme hier matin. (Avec émotion.) Il a eu une idée en me baptisant de ce nom. Cela sonne comme une plainte et comme une accusation... et c'est sa voix qui m'accuse.

Quelquefois cela me poursuit sans répit ! Et, alors, j'éprouve le besoin de me précipiter au-devant de quelque grand danger. Je suis sûr que j'en réchapperais. Non ! n'aie pas peur !... il n'y a pas de danger ici.

RACHEL.

Viens, Élie; asseyons-nous près de notre mère. Il y a de la paix autour d'elle.

ÉLIE.

Je ne peux pas... Rachel, réponds-moi devant Dieu ! Va jusqu'au fond le plus intime de ton doute, et réponds-moi : ce que nous avons vu ici, sont-ce bien des miracles ?

RACHEL.

Oh ! Dieu ! Elie ! Pourquoi toujours cette question ?

ELIE.

Mais n'est-ce pas affreux que nous, ses enfants, soyons peut-être les derniers et les seuls à douter ? Je donnerais ma vie pour une certitude.

RACHEL.

Assez, Elie, assez, je t'en prie !

ELIE.

Dis-moi seulement ce que tu crois !... Cet éboulement ?... C'est trop grand pour être un hasard, n'est-ce pas ? Et le sommeil de mère ? A peine eut-il sonné... le sommeil ! Malgré l'éboulement... elle dort !

N'est-ce pas un miracle, cela ? Et tout le reste aussi ?... Pourquoi n'en serait-ce pas un... et un grand miracle ?

RACHEL.

Oui, Élie, je crois presque que c'en est un...

ÉLIE.

Tu crois ?

RACHEL.

Mais je n'en ai pas moins peur pour cela.

ÉLIE.

Peur ? Si c'est un miracle ? Mais, en ce cas, tu ne crois pas au miracle.

RACHEL.

Si.

ÉLIE.

S'il guérit les hommes, ce n'est pas seulement en vertu d'une force magnétique ? ou de la puissance supérieure de son être ? N'est-ce pas ? Il y a plus que cela ! Est-ce un miracle ? En es-tu sûre ?

RACHEL.

Je ne puis y penser en ce moment. C'est pour montrer la paix que je me suis réfugiée chez mère. Il y a tant de franchise répandue autour de mère. L'atmosphère en est pleine. L'esprit s'apaise et ne se pose plus de ces questions. Maintenant, Élie, il s'agit d'autre chose.

ÉLIE.

D'autre chose ?

RACHEL.

Et après ?... Qu'adviendra-t-il après ?... Quand mère se sera livrée ? Car ce ne sera pas tout... En fin de compte...

ÉLIE.

En fin de compte ?...

RACHEL.

Il y va de sa vie ! (Elle fond en larmes.)

ÉLIE.

Rachel ! ... Oh ! Dieu !

RACHEL.

Mère n'aura plus la force de résister. Et il voudra continuer, lui. Maintenant plus que jamais.

ÉLIE.

Continuer... quoi ?

RACHEL.

La même chose... de quelque nom que tu l'appelles.

ÉLIE.

Mais si c'est un miracle ! Rachel, pourquoi en avoir peur ?

RACHEL.

Ah ! mais je pense aux suites... Qu'adviendra-t-il de père, de mère, de nous tous ? Tu ne me comprends pas ?

ÉLIE.

Non.

RACHEL.

Eh ! que m'importe ce que c'est ! Tout ce que je sais, c'est que cela nous tuera tous à la fin !

ÉLIE.

Le miracle !

RACHEL.

Oui, oui. Ce n'est pas une bénédiction, c'est une épouvante ! Élie ! ...

Élie s'enfonce au fond de la chambre.

ÉLIE.

Qu'y a-t-il ?

RACHEL.

Il y a un homme devant la fenêtre, qui regarde... Un homme étrange !... Qu'il est pâle !...

ÉLIE.

Là ! en habit boutonné.

RACHEL.

Oui... (Avec un cri étouffé.) Le voici dans la chambre! (Elle recule comme devant un spectre, et s'enfuit chez sa mère.)

ÉLIE.

Dans la chambre? Ici?

Au même instant, à peine Rachel a-t-elle disparu, que Bratt, venant du côté gauche du balcon, franchit le seuil, s'arrête et regarde autour de lui.

SCÈNE II

ÉLIE, BRATT.

ÉLIE, apercevant Bratt

Mais le voici!

BRATT.

Vous permettez?

ÉLIE.

Qui êtes-vous?

BRATT.

Qu'importe?

ÉLIE.

Je vous vois ici depuis hier.

BRATT.

Oui, je suis venu par la montagne.

ÉLIE.

Par la montagne?

BRATT.

De là-haut j'ai vu l'éboulement.

ÉLIE.

Vraiment?

BRATT.

Puis, j'ai entendu la cloche sonner. Et aujourd'hui, pendant que votre père chantait, j'ai vu la malade se lever. Maintenant, dites-moi : est-ce là que dort votre mère?

ÉLIE.

Oui. Mais pas dans la première chambre; dans l'autre.

BRATT.

Mais, si elle se lève... elle viendra ici, n'est-ce pas? Pour le rejoindre à l'église... il faut qu'elle passe par ici, n'est-ce pas?

ÉLIE.

Eh bien?

BRATT.

Eh bien ! je vous le demande... je vous en prie... Puis-je venir ici? Attendre ici?... Voir?... Je l'ai si longtemps, si ardemment désiré! Ah! c'est plus fort que moi! Tant que je pourrai résister, je n'entrerai pas. Je ne veux pas rester ici, prendre la place, gêner... Mais si le besoin d'entrer, d'attendre, de voir, devient trop grand... cela me sera-t-il permis?

ÉLIE.

Oui.

BRATT.

Merci! Je ne vous dirai que cela. Ce jour décidera de ma vie.

Il remonte, le traverse, entre à droite et disparaît.

SCÈNE III

ELIE, puis KROEYER.

ÉLIE.

Ce jour décidera de ma vie. Kroeyer entre venant de la gauche du balcon. Kroeyer, as-tu vu cet homme?... Celui qui s'éloigne là, à droite?

KROEYER.

Oui. Qui est-ce?

ÉLIE.

Tu ne le connais pas?

KROEYER.

Non.

ÉLIE.

C'est certainement un homme étrange... « Ce jour décidera de moi. » Oui, c'est bien vrai! Oh! mon Dieu! voilà le mot que j'ai cherché.

KRŒYER.

Je savais bien, Élie, que ce jour serait un grand jour pour toi.

Et qui donc peut résister à ce qui se passe ici?

Rien que ces centaines d'hommes en prière autour de l'église et là, dans son enceinte, cet homme, seul, ignorant de ce qui se passe. Je ne puis me figurer rien de plus beau.

ÉLIE.

N'est-ce pas?... Oh! je veux rejeter loin de moi l'angoisse et le doute!... « Ce jour décidera » — quelles paroles!

J'ai lutté et souffert sans avancer d'un pas. Or, voilà que cela m'est accordé. Et je me sens aussitôt plus calme. — Oh! parlons-en!

LE DOCTEUR

Nous ne pouvons en ce moment... Je suis chargé de te demander quelque chose.

LE FOU

Vraiment ? De la part de qui ?

LE DOCTEUR

Je suis revenu [illegible] avec les gens de la mission.

LE FOU

Je te [illegible].

LE DOCTEUR

L'inspecteur ecclésiastique et les prêtres demandent la permission d'occuper cette chambre pendant une heure.

LE FOU

Pourquoi ?

LE DOCTEUR

Ils veulent se concerter sur l'attitude à

prendre vis-à-vis de ce qui se passe ici. Et je ne sais pas d'autre endroit où nous puissions être seuls. Que cela ne t'étonne pas. Nous autres, prédicateurs, gens du métier, nous devons tâcher d'y voir plus clair que tout le monde, comprends-tu ?

ÉLIE.

Mais cela fera une vilaine dissonance ?

KROEYER.

Qui finira en harmonie. Comment résister au miracle ?

ÉLIE.

Tu as raison !... Oui, mais ici, dans cette chambre ? Les introduire entre père et mère ?... Et si père recommence à chanter ? Nous ne pourrions plus ouvrir la porte de la chambre de mère.

KROEYER.

Que crois-tu que ton père ou ta mère leur auraient répondu ?

LUI

Ils arrivent dit-on sans monde. Tu as raison. Qu'ils viennent ! Mais épargne-moi cela !

ELLE

Cependant, Dieu mien, la mère, les deux petites sont heureuses ?

LUI

Oui.

ELLE

Il ne me reste donc qu'à fermer cette fenêtre ici à refermer cette porte derrière eux !

LUI

Oui, qu'ils s'endorment ! Je n'ai cherché de la sympathie chez les gens qui attendent dehors. Ils ont heureusement attendu ce qui va se passer aujourd'hui. Leur attente ne sera plus longue. J'espère.

KRŒYER.

Nous prierons, Élie, pour qu'il en soit ainsi, n'est-ce pas ?

ÉLIE.

Oui, maintenant, j'essaierai.

Ils sortent par le balcon et prennent à gauche.

SCÈNE IV

KRŒYER, BLANK, L'INSPECTEUR ECCLÉSIASTIQUE, BREY, FALK, JENSEN, LES PRÊTRES, puis ÉLIE, LA VEUVE DU PRÊTRE, AGATHE, BRATT.

KRŒYER rentre, venant de gauche (1).

Veuillez entrer. (Il va fermer la fenêtre. — Pendant ce temps, entrent l'Inspecteur et les prêtres. — Krœyer va refermer la porte après eux.)

BLANK, voix traînante, léger bégaiement.

Vous qui connaissez les êtres, trouveriez-

(1) Pour cette scène jusqu'à l'entrée du pasteur Bratt, nous donnons ici la traduction littérale. — A la scène certaines modifications ont été apportées, indiquées elles-mêmes par l'auteur.

sans moyen de nous procurer un peu de nourriture ?

L'ESPAGNOL.

Nous pouvons en tirer bien quelque chose ! Mais nous avons eu un mal de mer effroyable !

[illegible]

Nous avons tant lutté aux pompes !

L'ESPAGNOL.

Enfin, nous étions arrivés en eau calme, et l'on allait joyeusement nous faire la cuisine.

ERIC.

Quand le miracle est venu nous surprendre.

FALK.

Dieu de Dieu que j'ai faim !

LINDORM.

J'ai peur que personne, ici, n'ait songé au dîner. Mais je vais voir.

Il sort.

JENSEN.

J'ai de vraies hallucinations de manger. J'ai lu quelque chose la-dessus. Mais on lit tant de choses auxquelles on ne croit pas... Il me semble voir des perdreaux.

FALK.

Des perdreaux?

JENSEN.

J'en sens même le fumet... Des perdreaux rôtis.

BLANK.

Des perdreaux?

PLUSIEURS VOIX.

Nous aurons des perdreaux?

KRŒYER rentre, et dit en ouvrant la porte.

Hélas! j'ai parcouru la cuisine et la salle à manger. Personne, et tout est vide!

DRUY.

Quoi ! Pas une âme ?

FALK.

Dieu de Dieu que j'ai faim !

L'INSPECTEUR.

Voyons, mes amis, ne faisons pas une trop drôle figure !

Il faut nous résigner et reprendre courage... Veuillez vous asseoir

(Il désigne le siège resté vacant aux fenêtres.)

En quelques mots et sans bruit, — car nous savons qu'il y a une malade dans la maison, — entendons-nous sur l'attitude à observer vis-à-vis de ce qui se passe ici.

J'ai toujours été d'avis qu'en présence d'un mouvement de cette espèce le prêtre doit, en règle générale, garder la neutralité. Ni pour, ni contre, jusqu'à ce que le mouvement se soit suffisamment calmé pour qu'on puisse juger en liberté.

Aussi aussè-je désiré de tout mon cœur ne pas aborder ici. Mais nous n'avons pas pu y échapper.

LES PRÊTRES, murmurant entre eux.

Nous n'avons pas pu y échapper. Non ! nous n'avons pas pu y échapper.

L'INSPECTEUR.

C'est ici, pour ainsi dire, le siège présumé du miracle. C'est ici qu'ils ont tous voulu descendre. Et je ne leur en fais pas un reproche !... Mais, puisque nous sommes là et que nous faisons la traversée à bord du même bateau, on voudra connaître notre opinion. L'assemblée aussi voudra la connaître. Quelle est notre opinion ?

KRŒYER.

Permettez-moi d'exprimer mon humble avis. Ou nous croyons au miracle et agissons en conséquence, ou nous n'y croyons pas, et agissons aussi en conséquence.

L'INSPECTEUR.

Hem !... il y a encore une tangente, mon jeune ami.

LES PRÊTRES, mécontents entre eux.

Oui, il y a une tangente, sans aucun doute, il y en a une.

LE CONSEILLER.

Plus on vieillit, plus on gagne en expérience, plus on a de difficulté à se former une conviction, surtout en ce qui concerne le surnaturel. C'est à peine, d'ailleurs, si, dans le cas présent, le temps et les circonstances permettraient une enquête. Et supposez que nous aboutissions à des avis différents? Quel effet pendant ce temps de doute, une querelle de prêtres sur la question des miracles? Y a-t-il un ici, y a-t-il pas de miracles à l'heure qu'il est sur le point dogme du Nordland?... Je vois que Blank demande la parole?... Parlez, mon cher!

BLANK.

Si j'ai bien compris Votre Grandeur, la première affaire n'est pas de décider s'il y a miracle ou non. Il n'y a que Dieu, notre Père, qui puisse le savoir.

L'INSPECTEUR.

Il n'y a que lui. Merci, vieux, tu as dit le mot !

BLANK.

A mon avis, les miracles, comme toutes choses, sont soumis à la loi. Seulement, cette loi, nous ne la voyons pas. Je partage là-dessus l'opinion du professeur Petersen.

FALK.

Exprimée dans ce fameux livre qui continue à ne pas paraître.

BLANK.

Mais qui paraîtra dans quelques années. Mais, s'il en est ainsi, quelle importance peut bien avoir un miracle, pris à part, que nous puissions, ou non, le voir avec notre courte vue ?... Si la communauté croit le voir, nous nous joindrons à elle pour chanter les louanges du Seigneur.

L'INSPECTEUR.

Ou avez-vous donc que nous reconnaissons le miracle ?

BLANK.

Nous n'avons pas à le reconnaître ni à ne pas le reconnaître. Nous nous joignons à la paroisse pour chanter les louanges du Seigneur, et voilà tout !

L'INSPECTEUR.

Mes amis, mon cher ami Blank, nous ne sommes plus d'accord, nous ne nous en tirerons pas avec des chants.

LES PRÊTRES, *commençant leurs cris*.

Nous ne nous en tirerons pas avec des chants. Non, nous ne nous en tirerons pas avec des chants.

L'INSPECTEUR.

La parole est à M. Brey.

BREY.

Je ne comprends vraiment pas ce qui nous empêche de reconnaître immédiatement le miracle. Qu'y a-t-il là de si rare ? Je vois des miracles sans cesse. Nous y sommes si accoutumés, dans ma paroisse, que l'étrange serait de ne pas en voir.

FALK.

Brey n'aurait-il pas la bonté de nous décrire quelques-uns des miracles qui arrivent dans sa paroisse ?

L'INSPECTEUR.

Non, cela nous égarerait. Vous vous êtes levé. Demandez-vous la parole ?

JENSEN.

Oui. Tout dépend, dans l'espèce, du fait que nous avons devant nous... Y a-t-il là un miracle, — peut-être plusieurs, — ou pas de miracle du tout ?

ERGEYER.

C'est bien cela.

JESSEN.

Chaque miracle doit être examiné. Mais, pour cela, il faut d'abord une expertise technique, puis une expertise médicale; peut-être faudrait-il même un bon jurisconsulte pour établir la valeur des témoignages.

Alors, mais alors seulement, le prêtre pourra entreprendre avec confiance son expertise spirituelle. Quand je dis *spirituelle*, je ne parle pas de ce que débitent ici les prédicateurs libres et autres personnages soi-disant inspirés exaltés.

Je parle, comme toujours, d'une vérité régulière, compacte et sèche, d'autant plus élevée qu'elle est plus régulière, plus compacte et plus sèche.

EVE.

Écoutez !

JESSEN.

Pourtant on trouverait ici, alors, quelques

par exemple, il n'arrive jamais de miracles, jamais !...

Ils n'arrivent pas, en effet, à l'appel de la foule, pour répondre à l'attention fiévreuse de centaines, peut-être de milliers d'hommes échauffés par la curiosité...

Oui, par la curiosité !...

Non, les miracles sont produits régulièrement, calmement, sèchement, par des gens autorisés, calmes et secs.

FALK.

Voilà des paroles selon mon cœur !

KROEYER.

Si Falk le permet, je ferai toutefois une remarque. Depuis que je suis prêtre ici, j'ai observé que les gens les plus secs sont souvent les premières victimes de la superstition.

BLANK.

J'ai fait exactement la même observation !

KROEYER.

Pleins de méfiance, ils commencent par nier ce qui saute aux yeux de tous. Mais voici

que, tout à coup, une terreur inexplicable vient, en quelque sorte, les surprendre par derrière. Puis ils se laissent vaincre par des scrupules dont nous ne démêlons pas la cause. Je ne suis pas souvent que le besoin du surnaturel était à tel point héréditaire chez l'homme que, si nous lui résistons d'une façon...

BLANE.

Il se manifeste d'une autre... c'est exactement ce que je pensais.

PAUL.

Oui. Mais que ce soit sécheresse ou succulence, je voudrais savoir, en tout cas, s'il nous faut franchement renoncer désormais à tout ce que nous avons gagné d'ordre et de clarté dans le giron de l'Église pour nous remettre à ravasser comme des hiboux en loyales...

MARY.

Est-ce à moi que vous faites allusion ?

(Avec émotion.) Mes prières...

L'INSPECTEUR.

Ch...ch...chut ! N'oublions pas la malade !

FALK.

Le besoin du miracle est une excroissance sur l'arbre de la foi, ce qu'est *le* prêche libre à la révélation, — un désordre, une maladie, un fait d'atavisme, une excrétion ! (Les prêtres rient en sourdine, ce qui les fait tousser.)

L'INSPECTEUR.

Ch...ch...chut !

FALK.

Un miracle qui n'est pas reconnu par les prêtres et consacré par le synode ecclésiastique présidé par S. M. le Roi me fait l'effet d'un vagabond, d'un rôdeur, d'un larron. (L'Inspecteur rit tout doucement. Les prêtres en font autant, les yeux fixés sur l'Inspecteur.) Il est permis d'être naïf : je l'ai été moi-même. Mais quand on exerce le ministère dans une grande ville, qu'à une heure on pleure sur une tombe avec les affligés, — qu'à trois, on se réjouit avec un

gne, rentrée de nuit, — qu'à quatre heures, on s'est permis de lever le marchand — pour aller dîner au palais à cinq, — on finit par connaître la faiblesse humaine. — Et l'on aime mieux — ne fût-ce que moins nus ridicules qu'un *snobinet*.

Quand le monde sera meilleur, toute institution s'effondre dans une explosion de sentiments.

Aussi l'Église catholique a-t-elle exigé de tous du monde lui-même une institution. Mais cela lui a fait perdre l'estime de tous les gens raisonnables et la vue réduite aux simples et aux ahuris.

Je ne trouvais — un jour — dans une société où il n'y avait que une douzaine de dames et moi. — Une de ces dames fut prise d'une attaque de nerfs. Aussitôt une autre en fut atteinte, puis une troisième, six en tout. — Que je fait? J'ai pris une carafe, et arrosé d'abord ces six dames, l'une après l'autre, — puis quelques autres encore, — car ces choses-là se gagnent.

— Merci!

L'INSPECTEUR, revenant à lui le premier.

Ch... ch... ch... chut ! (Il éclate de rire une seconde fois. — Les autres l'imitent. — Il s'arrête.)
Chchchchchut !

FALK.

C'est là, je crois, le parti le plus sain. De l'eau froide !

On rit de nouveau, et l'on tousse dans les mouchoirs de poche. Quelques-uns le remercient avec effusion.

KROEYER.

Nous connaissons tous Falk et le savons brave homme, malgré ses singulières façons. Je suis sûr que, s'il voyait, par exemple, notre vieille veuve de prêtre — (elle a près de cent ans), il serait le dernier à lui jeter de l'eau froide au visage. Et cependant elle est là, au milieu de nous, comme un miracle vivant, et répand autour d'elle la contagion de sa foi. Il en est de même d'Agathe Florvagen, une jeune fille qui soigne la vieille veuve. J'ai vu moi-même, et bien d'autres avec moi, le miracle qui l'a réveillée. A en croire nos yeux et nos mains, elle était

morte et déjà froide. Il pria sur elle, la prit entre ses bras et la fit asseoir. Vous devez croire au témoignage d'un honnête homme. (Mouvement d'étonnement.) Elles sont là, devant la fenêtre.

PLUSIEURS VOIX.

Elles sont là ?

ANOTHER.

Peut-être viennent-elles ici. Elles se dirigent vers la maison, à pas lents, il est vrai. La vieille tout seul ! Elle veut voir celle que l'éboulement n'a pas réveillée.

Eh bien ! regardez cette vieille. Parlez-lui ! Parlez à la jeune fille qui la suit ! Vous obtiendrez des réponses nettes et véridiques, comme l'expression de leurs traits et inspirant tout autant de confiance. — Cela vous mènera plus loin que toutes vos controverses.

Ce n'est pas une critique que je fais. — Je pensais comme vous avant de venir dans cette paroisse. Personne n'a senti aussi douloureusement que moi la détaite que l'Église est obligée d'avouer ici et la platitude des doctrines, le sophisme des interprétations

derrière lesquelles nous nous retranchons. — Nous sommes pauvres, sans prodiges, sans courage pour en implorer et voulons paraître dédaigneux, ou faire semblant d'en avoir à notre secours, d'en être riches!...

Je vous connais tous, et je sais que, si vous osiez... oui, si vous étiez absolument certains de voir ici un de ces grands miracles dont l'Écriture dit que : « tous ceux qui les virent eurent la foi », s'il en était ainsi, malgré toutes les faiblesses que vous pouvez avoir, vous deviendriez comme des enfants, vous vous livreriez entièrement, vous consacreriez tous les jours qui vous restent à le proclamer!

(Mouvement, surtout parmi les vieux prêtres.)

J'ose le déclarer en votre nom, mes frères, moi qui ai franchi ce cercle spirituel qui exclut toute hésitation, car il faut être d'un côté ou de l'autre : quand on a fait le pas, tous les plats sophismes s'évanouissent et l'on ose enfin confesser la vérité. — Qu'est-ce qui reste du christianisme, si l'Église est dépouillée du miracle?

ÉLIE, entrant.

Excusez-moi! Voici une personne qui dé-

[illegible] C'est la [illegible] du [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Agathe!... [illegible] C'est [illegible] Mais il faut l'y [illegible]

[illegible]

[illegible] Elle était blanche... resplendissante de blancheur... [illegible] Elle était comme un enfant... Maintenant [illegible] Quelle lumière... ah! quelle lumière!... Merci, Agathe, de m'avoir [illegible]

[illegible]

Mais était-ce [illegible] seule?

LA VEUVE.

Toute seule... Personne que moi... Elle était toute blanche.

Elle disparaît avec Agathe.

ÉLIE, venant de droite.

J'ai refermé les deux portes, et maintenant je fermerai celle-ci.

Il s'en va. Les prêtres restent immobiles.

KROEYER.

Vous ne lui avez pas parlé ?

L'INSPECTEUR.

Non.

KROEYER.

Il y a un rayon sur tous les visages. Savez-vous pourquoi ?... Lorsque le miracle a lui, les visages en gardent le reflet... Parlons-en ! (Les prêtres se remettent et se rassoient.)

JENSEN.

Puis-je faire une question ? — Ne considé-

ne sens pas la conversion comme admirable.»

CHAPITRE

Ce que nous appelons le miracle de la conversion peut être étudié psychologiquement dans tous ses détails. Ce n'est donc pas un miracle. — C'est un phénomène qui a ses analogues dans les autres grandes religions. La conversion religieuse ne diffère pas, au moins de la conversion simplement morale, bien qu'elle s'accomplisse plus doucement. Mais que deviendrait le christianisme, cette religion basée sur le miracle, si, dans le cours des temps, il perdait sa force miraculeuse. Il deviendrait un code de morale.

CHAPITRE

Ce qui distingue le christianisme, ce n'est pas le miracle, mais la foi en la résurrection.

CHAPITRE

Une foi commune à toutes les grandes religions?... à tous les hommes doués de sentiments religieux!...

FALK.

... mais pas de sentiments semblables à ceux d'un enfant pour un père.

KROEYER.

C'est vrai.

FALK.

... parconséquent, pas de folie de dévouement.

KROEYER.

Non, ce n'est plus vrai!... La folie du martyre est-elle née avec le christianisme?... Le bonheur ineffable de vivre et de mourir pour ce qu'on aime, est-ce le christianisme qui nous l'a révélé?... Il était sur la terre avant le christianisme. Aujourd'hui encore, et à côté du christianisme, nous le voyons sous toutes les formes.

L'INSPECTEUR.

Qu'entendez-vous par *christianisme?*

[illegible]

Pour moi, le christianisme est infiniment plus qu'un code de morale. Nous en trouvons [illegible] plus riches et de plus subtiles, ailleurs que dans le Nouveau Testament. Pour moi il est infiniment plus que la bonté de [illegible] ou bon, — et je me trompe, [illegible]

Le christianisme est une vie en Dieu, au-dessus du monde et de toutes les prescriptions ... [illegible] par le christianisme ; — on n'est plus [illegible] un événement pour une âme, même un monde nouveau, un monde — où il n'est pas [illegible] Il y a encore tant de choses à dire, mais je ne puis plus...

[illegible]

Quand vous êtes venu à lui, j'ai vu que vous étiez affamé et malade : il en est de même pour tous ceux qui suivent le pasteur Sang.

[illegible]

[illegible]

L'INSPECTEUR.

Bratt ! C'est toi ?

LES AUTRES.

Le pasteur Bratt.

L'INSPECTEUR.

Tu n'es pas venu avec nous? Comment es-tu ici ?

BRATT.

Je suis venu par la montagne.

L'INSPECTEUR.

Par la montagne !... Tu ne vas pas à la mission ?

BRATT.

Non. Je voulais venir ici.

L'INSPECTEUR.

Je te comprends.

Car ce n'est pas le premier endroit miraculeux où je viens... Je suis revenu déçu de tous les lieux de pèlerinage de l'Europe. Ici, il est vrai, la foi est plus grande et plus simple. — Cet homme est grand. — Ce que j'ai vu ici m'a saisi avec une puissance surnaturelle. Mais, l'instant d'après, le doute est revenu. C'est ma malédiction, voyez-vous!... Je me la suis attirée en promettant, durant mes sept années de sacerdoce, un miracle aux croyants, — en le leur promettant parce que c'est écrit et sans y croire moi-même, — car jamais je n'avais vu de miracle accordé à la foi!

Sept années durant, j'ai annoncé une chose sans y croire... Oh! j'ai prié avec ardeur, pendant ces sept années! J'ai passé bien des jours cruels, bien des nuits sans sommeil, à demander : « Où est donc la puissance miraculeuse promise à tes croyants?... »

(Il fond en larmes.

L'INSPECTEUR.

Oh! tu dis ce que tu as sur le cœur, toi! Tu l'as toujours fait.

ERRATA.

Dans ces termes [illegible] aurait le pouvoir du monde. — Non, il l'a dit. — Ils feront même des choses plus grandes que tout ce que fait le Fils de l'homme. — Ce sont de fortes paroles, et des paroles qui engagent. Où est-elle donc, cette force miraculeuse?...

Quand après de tels mots Jésus n'aurait pas encore tenu sa parole? — Ce n'est pourtant pas que la foi soit morte. Il est vrai que, dans telle secte de femmes, elle est plus grande. Les délicatesses sont plus précieuses. Il faut les pleurs et ce qu'elles valent, autrement elles ne persistent. — Il faut un témoignage [illegible].

La religion n'est plus l'unique idéal des hommes.

Si elle devait l'être, il faudrait le tout prouver. Ils ne peuvent vivre pour ce qu'ils aiment : patrie, famille, convictions, rien ne suffit. Voilà ce qu'il y a de plus élevé : ce qui est proportionné au sujet dans les limites du naturel; mais vers le bien quelque chose d'encore plus haut, quelque chose d'*au delà de toutes les limites*. Alors, montre-leur le miracle!

FALK, se levant.

Il y a quelque part une parole de colère à l'adresse d'une race qui ne croit pas aux témoignages.

BRATT.

Et savez-vous ce qu'elle répond, la race : « Nous ne demandons qu'à voir ce que Dieu a promis aux croyants. — Ou n'y a-t-il plus de croyants parmi vous? Que nous voulez-vous en ce cas?... » Voilà ce que répond la race!

Eh bien! non, ce n'est pas la foi qui nous manque : c'est le miracle. Les germes de la foi sont, au contraire, plus vivaces que jamais. Et la preuve, c'est que, à défaut de vrai, la foi des hommes va au faux. N'est-ce pas vrai? J'en appelle à vous, pasteurs de la ville, qui connaissez l'homme civilisé.

PLUSIEURS VOIX, doucement.

Si, si, c'est vrai, c'est vrai!

BRATT.

Ah! s'il arrivait un miracle parmi vous, un

de [illegible] grandes que tous ceux qui les valent est le but commun où ils accourraient tous par millions ! — Ce n'est pas la bonne [illegible] — Mais, ceux qui [illegible] et qu'ont [illegible] — ceux qu'on maltraite, ceux qu'on [illegible] ceux qui souffrent et demandent justice ;

» Ils apprennent que le royaume de Dieu est descendu sur la terre — comme ils se précipiteraient tous avec des larmes de joie ! — Et, lors même que le chemin serait fermé de dangers, comme ils préféreraient mourir sur cette route que de vivre sur une autre, emportant de leurs villes, de leurs habitations, de leurs lits, comme de ce tabernacle usé qu'on brûle ou bien on enterre, [illegible] !

Mais ils ne seraient pas les seuls ! — Quelconque chercherait sur la terre les suivrait. En tête, les esprits les plus assouplis de sentir, les clairvoyants sereins et profonds, les hautes intelligences !... Leur ardeur serait la plus belle, leur foi la plus solide. Ce qui leur manque, ce n'est pas le besoin du vrai, ce n'est pas la faculté de croire — c'est le miracle !...

Tous demandent la certitude et la paix

alors qu'il s'agit des plus grands problèmes de ce monde. Même les gens légers, ceux qui ont rejeté ce souci comme inutile et infructueux, tous ont, au fond, un besoin inassouvi de quelque chose de plus que ce qu'ils savent... c'est-à-dire un besoin de foi...

Mais il leur faut un gage!... un gage de la vérité de la Révélation!... un gage, attestant que ce qui semble vrai aux uns est réellement vrai pour tous, que nous sommes plus que des Mahométans, des Juifs, des Bouddhistes, que votre vérité est universelle!...

Voilà ce que je demande, voilà ce qui nous fut promis!... Ce gage, cette preuve, on me l'a promise!...

Oh, Dieu! mon Dieu! j'en suis à ma dernière tentative!

L'INSPECTEUR.

Bratt!... Bratt!...

BRATT.

Oui, ma dernière tentative, car la lutte dépasse mes forces! Je dis adieu au sacerdoce, adieu à l'église, adieu à la foi! si, si, si...!

Il éclate en sanglots.

BRATT.

Et peut-être aurions-nous dû nous dire le contraire, le miracle étant l'essence même de la loi. En tout cas, vis-à-vis de cet homme qui a tout sacrifié aux autres, nous n'aurions pas dû nous armer de doute professionnel. Sa charité et sa foi auraient dû nous rendre plus humbles. Je m'en accuse en ce moment, moi qui ai fait comme les autres et, du fond de mon cœur, je lui en demande pardon.

TOUS LES PRÊTRES, sans exception.

Moi aussi !... moi aussi !...

BRATT.

Il est le meilleur homme que nous connaissions, il n'y a pas de croyance plus ferme que la sienne... et si c'était ici le siège du miracle ?

Mouvement.

JENSEN, à voix basse.

Voyez cette croix au-dessus de la porte ? Est-ce un effet de crépuscule, ou bien ?

pays fréquenté, sous le grand soleil d'Orient ; — quelle révélation s'il allait renaître, avec toute sa splendeur, dans ce coin reculé, dans ce pauvre pays voisin des glaces éternelles...!

FALK se lève, pâle comme un mort, et dit à voix basse :

Oui, oui !

D'AUTRES.

Oui, oui !

BRATT.

Et je me dis : Oui, cela doit être !... Il faut que le miracle s'opère !

Tous se sont levés.

L'INSPECTEUR, doucement.

Oh ! s'il m'était donné, à moi, pauvre vieillard, de le voir avant de mourir !

BLANK.

Oui, si nous pouvions être tous entraînés par la foi. Le vieux Blank tombe à genoux ; les autres l'imitent.

Non que nous en soyons dignes, mais parce que nous en avons besoin.

droite, court à la fenêtre, l'ouvre et appelle de toutes ses forces.) Élie ! Elle se jette en arrière. Kroyer tend les bras et l'empêche de tomber. Elle éclate en sanglots, mais se redresse aussitôt avec une expression d'épouvante et indique du doigt la chambre de sa mère.) Là !... Là !... Elle n'est plus seule !... Regardez donc... Regardez !... Tous se sont levés. A ce moment Élie apparaît sur le balcon. Rachel se dégage aussitôt et court au-devant de lui. Mère !... Mère !...

ÉLIE.

Elle s'est levée.

RACHEL.

Oui ! Oui !

ÉLIE.

Elle marche !

RACHEL.

Oui, mais elle n'est pas seule !

ÉLIE.

Il faut que tout le monde le sache !

RACHEL.

Ne va pas chez père !

Alleluia!... Alleluia!
Alleluia!... Alleluia!

TOUS LES PRÊTRES chantent en sourdine.

Alleluia !... Alleluia !...
Alleluia !... Alleluia !...

Les cloches sonnent. Tout le peuple chante avec Sang. On dirait des millions de voix, tant l'allégresse est puissante. Le chant grandit de plus en plus. Ceux qui étaient dans les bois accourent se joindre aux autres. — Un moment l'exaltation est telle, que les *alleluia* semblent devoir enlever la maison. — Sang apparaît dans la porte, le visage éclairé par les rayons du crépuscule. Tous se lèvent et reculent. Il tend les bras à Clara qui est arrivée jusqu'au milieu de la chambre. — Elle lui tend les siens. — Il s'avance, il l'étreint et la tient embrassée. — Le chant retentit autour d'eux. — La chambre se remplit de monde, ainsi que le balcon. — Foule compacte. Quelques-uns montent sur le rebord de la fenêtre. — Peu à peu, Clara s'affaise dans les bras de Sang. — Le chant cesse, seule la cloche continue à sonner. — Clara fait un effort pour se ressaisir et se redresser, et y réussit à moitié. — Elle parvient à lever la tête et à fixer les yeux sur le visage de Sang.

CLARA.

Tu étais lumineux... en entrant... mon bien-aimé ! (Sa tête retombe, ses bras cèdent, tout son corps s'affaisse.)

SANG met la main sur le cœur de Clara qu'il soutient, se penche sur elle étonné, puis lève les yeux au ciel, et dit d'un ton enfantin :

Mais ce n'était pas cela ? (Il plie un genou et y

DEUXIÈME PARTIE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS
AU THÉATRE DE L'ŒUVRE LE 26 JANVIER 1897
ET REPRISE LE 28 FÉVRIER 1901

ACTE PREMIER

Un profond ravin qui tourne sur la droite. Tout à fait au fond on voit scintiller la mer. — Des deux côtés du ravin sont de petites maisons placées çà et là. — Quelques-unes de ces maisons consistent seulement en cahutes de bateliers, d'autres ne sont que la partie arrière d'embarcations. On voit des maisons de deux étages dont les escaliers vont du premier au deuxième et sont ménagés au dehors. D'autres maisons sont construites sur les murs de roc, mais de façon que le deuxième étage repose sur une autre route, laquelle a sa propre issue sur cette route. — Une place est libre dans le milieu, ornée d'un puits de source, très ancien, des maisons entourent la place. — Tout à fait à droite, une maison en ruines avec des vitres brisées, la porte est à moitié par terre. Un écriteau avec l'inscription : « A l'Enfer » est suspendu à une perche cachée et est presque déchiré. — D'en haut, retentit le grondement affaibli, mais continuel d'un pont de fer qui traverse le ravin. Au loin, et plus près résonne le sifflet aigu d'une locomotive et de temps à autre éclate le fracas d'un train traversant le pont de fer. Puis la trépidation du roulement des wagons et des freins sabots.

SCÈNE PREMIÈRE

OTTO HERRE.

Modeste mulot ! Te voici devant ton trou ! plongé dans de profondes pensées !

LE MULOT, murmurant.

Il a déjà pris quelque chose aujourd'hui...

OTTO HERRE, lyrique.

Tes fenêtres sont brisées ! L'enseigne pend mélancolique... comme un verre de marc qui se vide goutte à goutte ! L'escalier a été emporté par l'ouragan lancé sur l'Océan de ton sort ! Et toi, tu te cramponnes à l'épave de ton existence. Le Mulot paraît sourire silencieusement.

Et la porte ! Cette porte qui vit entrer tant de mendiants et sortir tant de rois ! Elle s'agrippe encore comme un ivrogne qu'on flanque à la rue ! Tel est le sort d'un lieu désigné et frappé par la main vengeresse de la vertu.

LE MULOT.

Même au violon on apprend les potins.

OTTO HERRE.

Il n'y a donc plus aucune autorité supérieure ici ? Sont-ils tous insoumis aux lois les gens de « l'Enfer » d'ici ? Ne t'es-tu pas plaint ?

LE MULOT.

Durant la grève ils étaient tous comme possédés ! Si je m'étais plaint, ils m'auraient mis en pièces ; il s'en est fallu de peu. Ils m'avaient déjà jeté à terre lorsque Bratt est survenu.

OTTO HERRE.

Et tout cela parce que Marie, la brave et bonne Marie, est devenue folle ?

LE MULOT, se soulevant.

Qu'y pouvais-je faire ?

OTTO HERRE.

Marie qui tua ses deux enfants ! Ne les ai-je pas vus ici, pieds nus, sautant autour de moi, avec leurs cheveux bouclés ? Ah ! ce que c'est que la vie !

LE MAÎTRE

Et elle les tua elle-même ? Oui, elle-même ?

LE JEUNE HOMME

Oui, elle-même. Elle égorgea les enfants, puis elle monta sur l'autre Médée, la grande Médée.

LE MAÎTRE

Qui s'appelait ?

LE JEUNE HOMME

Madère, le malheur ! dis la vérité devant la tombe ouverte ! Hélas ! devant trois tombes ouvertes ! *Elle avait rebâti l'eau-de-vie chez toi.* Elle se prit pour avoir le courage de son affreuse action.

LE MAÎTRE

Et vous, pourquoi tuâtes-vous votre femme ? Pour quelque infidélité supportée avec courage, ou votre femme pour vos enfants ?

(*Sanglots.*) Quoi ?

LE MULOT.

Pouvais-je deviner à quoi elle se préparait!... Je suis aussi pur, aussi innocent que la chemise d'un enfant.

OTTO HERRE.

Ne pleure pas, Mulot! Cela ne sied, ni à ton sexe, ni à ta position.

Je t'assure que, si j'avais été libre... je veux dire... si j'avais été ici, ça ne serait pas arrivé!

Mais les hommes ne sont-ils pas revenus à eux, lorsqu'ils ont vu rouler l'eau-de-vie? Laisser couler l'eau-de-vie!

LE MULOT.

Elle coulait comme un ruisseau d'eau claire, mon ami.

OTTO HERRE.

Et ils ne se sont pas couchés sur le ventre? Ils ne l'ont pas bue? Ils n'en ont pas puisé dans le creux de leurs mains? Ils ne se sont pas précipités avec des tasses et des cuves?

LE MAIRE.

Le poisson va droit jusqu'aux jambes. — Cela doit atteindre, — disait-il.

GUILLAUME.

Brett est puissant, mais il y a toutefois des limites. Étrange engeance! Semblable aux tremblements de terre! Est-ce que Brett entre-t-il en bon droit, maintenant?

LE MAIRE.

Ah! le bon Dieu n'a jamais mis dans votre limier une puissance égale à celle de ce poisson.

GUILLAUME.

Il n'accompagnait pas le convoi de Marie. Je l'aurais volontiers salué! Nous avons été commandés de chasses.

LE MAIRE.

Nous il reste au bureau.

OTTO HERRE.

Au bureau ? Il n'est donc plus pasteur ?

LE MULOT.

Non, au bureau de la grève. Il a donné l'impulsion à toute la grève et il encaisse l'argent.

Else, surnommée Polochon (ou peau de cochon), apparaît. — Cheveux roux.

LE MULOT.

Tiens ! voici Polochon.

OTTO HERRE.

Bonjour à toi, café chaud du matin ! Tu exhales un parfum qui trouble mes sens. Que cherches-tu ici ?

ELSE (1).

Qu'est-ce que cela peut te fiche, mon gros (2) ? Te voilà donc sorti ?...

OTTO HERRE.

J'ai rencontré le convoi, mais je n'y ai pas

(1) En dialecte de Bergen.
(2) Ou « grande purée ! »

en la tête de « bien vus ». Tout l'Enfer suivait, exemple toi, l'atmosphère des affaires ce matin ? Hein !

* * *

Allez ! Allez, cochon ! Pourquoi que toi tu n'allais pas surprendre ta Marie et ses enfants ? Elle était ta femme pour toi, n'est-ce pas ? Elle était pas à tout le monde !

* * *

Un homme Marié ! Pourquoi je ne l'ai pas surprise à sa dernière demeure ? Je vais te le dire tout franchement. Si j'y avais été, j'aurais parlé... J'aurais fait disparaître de leur imagination le soleil, la lune et les étoiles de leurs illusions ! Je n'aurais pas pu me taire. J'aurais dit : « Ce n'est point toi qui repose là, brave et travailleuse Marie, ce n'est pas toi qui as été les rejoindre ! Ce n'est pas toi qui fus frappée d'une main criminelle. Non, ce sont eux, là-haut, les cannibales, qui t'ont tuée ! Ce sont eux, des gangsters d'hommes de la grande ville qui t'ont dévorée, toi et tes enfants. Oui, la grève lui est montée à la tête :

c'est cela qui l'a rendue folle : elle devait à son âme nerveuse cette conscience qui manque à ses meurtriers. Elle n'eut pas le courage d'accepter l'existence, de laisser ses deux filles affamées et abaissées. Elle pensa que la vie était une bête de proie, elle voulut les sauver, les sauver tant que...

Ils pleurent.

ELSE ou Polochon, se maîtrisant.

Dieu! que c'est édifiant de t'entendre parler comme ça! Tu parles si bien que...

OTTO HERRE.

Tu es une brave fille, Polochon. Tu as le cœur bien placé.

ELSE.

Ça ne finira que lorsqu'ils nous auront tous mangés.

UNE VOIX RUDE D'HOMME, d'en haut, à gauche.

Si nous ne les boulottons pas!

OTTO HERBA

Quel est cet esprit de la montagne? Quelque prophète qui chante l'avenir? Un cri d'avertissement des luttes au château?

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE

Je suis venue pour te dire de prendre garde.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Grand Dieu! qu'y a-t-il de nouveau! Ne peuvent-ils pas me laisser en paix?. .

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE

J'ai rencontré en haut la police qui m'a demandé si c'est vrai que tu as une grosse bouteille d'eau-de-vie dans la poche.

LE MAÎTRE

Non, non, ce n'est pas vrai!

(Il palpe sa manteau et tâte son dos.

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE

Et si c'est vrai que tu en vends chez toi dans les coins.

LE MULOT, se levant tout hors de lui.

Mais, vous voyez! Ils veulent me ruiner.

OTTO HERRE, devant lui, veut le faire tourner.

Est-ce vrai? En as-tu, en as-tu vraiment?

LE MULOT, le repoussant.

Non, laisse-moi! laisse-moi! Je te dis, hi, hi! Je suis si chatouilleux, hi, hi!

OTTO HERRE.

C'est là derrière!... Quand tu bouges, cela décrit un grand cercle... Polochon.

LE MULOT.

Ce n'est pas vrai.

ELSE.

Je vais la prendre, moi.

LE MULOT.

Ne me touche pas! Je crie.

ELSE.

T'aimes mieux que ce soit la police qui la prenne ce Mulot par-dessus le marché?

UNE VOIX DE FEMME DU PEUPLE, en haut, à droite.

Que que vous faites au Mulot? Il piaule?

LE MULOT.

Ah... non, non, ah non!

On entend [illegible] la gueule du Mulot

LE MULOT.

C'est une commission, — entends-tu, c'est une commande! ça ne m'appartient plus.

OTTO BEHRE, [illegible]

Que cela t'appartienne ou pas,
Je ne m'en tourmente pas.

ELSE.

Du diable! laisse-m'en un peu.

OTTO HERRE, qui a bu de nouveau.

L'excellent breuvage
Qui glisse en ce passage.

ELSE.

Donne-m'en, donne-moi la bouteille !

HOTTO HERRE.

Tiens encore une gorgée
Pour ton âme altérée.

LE MULOT.

Mais c'est le vol le plus infect !

ELSE.

De ma vie je n'ai bu quelque chose d'aussi bon !

OTTO HERRE.

Et, voyez-vous, ceux de là-haut, ils voulaient nous l'interdire ce nectar divin.

LE MULOT.

Vous buvez le gain de plusieurs journées !

OTTO HERBE.

Bois avec nous, mon pauvre rat !

LUI.

Sais-tu à quoi j'ai souvent pensé ces derniers temps ! [illegible]

Pourquoi n'attendrions-nous pas une nuit d'orage pour mettre le feu à toute la grande ville ! Oh ! y mettre le feu !

OTTO HERBE.

Bah ! Tout le paquet se sauverait dans les champs.

Non ! Mystérieusement. Il y a dans la ville les anciennes galeries de mines, qui jadis conduisaient au loin le fleuve. — Ici, où nous sommes maintenant .. c'est le lit du fleuve... Car tout l'Enfer que nous habitons a été construit dans le lit de l'ancien fleuve. Ces vieilles galeries peuvent être retrouvées. On les remplira de poudre et de dynamite... un fil électrique là dedans ah ! ah ! ah ! Alors quelle sale et puante exhibition d'entrailles.

ELSE.

Chouette ! Nom de D... !

Elle arrache la bouteille du Mulot, et en prend une longue gorgée.

LE MULOT.

Oui, mais nous sauterons aussi dans les airs ?

ELSE, donnant la bouteille à Herre.

Nous sauterons.

OTTO HERRE boit, puis les regarde de haut en bas, tout en rendant la bouteille au Mulot.

Quel plus beau sort peut-on souhaiter ?... Quand, moi, Otto Berg Herre, je me suis représenté parfois une heureuse fin, voilà comme je me la suis dépeinte. Oh ! entrer en communauté avec des milliers d'êtres par la porte auréale de l'immortalité ! A mon commandement, semblables aux esclaves obéissant à l'ordre de leur Seigneur oriental, ils dépouilleront tous leurs vêtements et suivront ardemment le cortège.

Après une existence pleine de grandes aspi-

rations, mais lourde de fardeaux et de détresses, après avoir été complètement méconnu, atteindre enfin le but de ses désirs !... au moment de mourir, dans un mortel éclair, monter sur un trône pareil ! Penser que le monde entier fixa votre nom inscrit en lettres de feu ! S'asseoir dans une *Sedia curulis* construite avec les échines courbées des millionnaires !... aha !... aha...! les pieds sur le tabouret de leurs sacs d'or! Les malédictions et l'admiration des hommes vous emportant autour de soi, grondant comme un orchestre. Quel océan de triomphe !... ahaha !

LA VOIX DE FEMME, *de haut à l'entrée, d'en haut, à droite.*

Ils reviennent maintenant.

LE MULOT, *avec crainte.*

Qui ?

LISE, *en même temps.*

Qui ?

OTTO HERBE, *en même temps.*

Qui vient ?

LA VOIX DE FEMME.

Le convoi ! Oui, il est encore là-haut.

ELSE.

Ah ! il y a le temps...

LE MULOT, bas.

Mais ces couloirs souterrains, — oui, j'en ai beaucoup entendu parler, — ils doivent être inaccessibles ?

OTTO HERRE.

Ah ! vous voilà bien... vous voilà bien !

LE MULOT.

Quelques-uns sont pleins d'eau et d'autres de débris.

ELSE.

C'est vrai, je l'ai entendu dire.

OTTO HERRE.

Voilà bien la race des esclaves ! Un léger

obstacle, un peu d'eau, quelques coins ensablés, c'est assez pour donner des ailes à leurs idées de vengeance, pour faire fuir leurs nobles aspirations vers la liberté !... »

LA VOIX DE FEMME.

Le pasteur est avec eux !

OTTO HERBE, plutôt ennuyé.

Le pasteur ! Le pasteur Bratt ?

LA VOIX.

Non, l'autre, le vrai Pasteur.

LE MULOT.

Falk...

OTTO HERBE.

Ah ! celui-là ! C'est un charlatan. Je le lui dirai chaque fois que je pourrai, en face. Lui, je le connais, depuis l'époque où nous étions étudiants.

ELSE.

Alors, je vais partir.

OTTO HERRE, bas.

Je viens.

LE MULOT.

Dis donc ?.. Dirais-tu cela au Pasteur ?

OTTO HERRE.

Quoi ?

LE MULOT.

Ce que tu as dit tout à l'heure... comme tu l'as appelé.

OTTO HERRE.

Charlatan? — Oui, veux-tu que je lui dise...

LE MULOT.

Veux-tu, — veux-tu réellement lui dire ? Je te donnerai vingt sous! Par Dieu, tu les auras !

OTTO HERBEL.

Attends... donne-moi une avance !

LE MULOT.

Non !

OTTO HERBEL.

Débourse !

LE MULOT.

Mais si tu ne le lui dis pas ?

OTTO HERBEL.

J'irai droit à lui, et le lui dirai. Ma parole d'honneur ! Donne-moi une avance !...

LE MULOT.

Tu en auras la moitié... là...

Le cortège funèbre commence à descendre. On entend un tintin qui traverse le pont.

FALK, en vêtements civils, arrive le dernier, et un peu après les autres. Herre va à sa rencontre et se tourne de son côté.

Mais oui, — n'est-ce pas Otto Herre, notre « *magister bibendi* » ?

OTTO HERRE.

Oui, votre Seigneurie! C'est-à-dire!... ce qui en reste!

FALK, à part.

Grand Dieu!

Il cherche dans sa poche.

OTTO HERRE.

Et pourtant... si on considère l'objet à la lumière... peut-être est-ce la meilleure partie; mais les temps n'ont pas été cléments, votre Seigneurie!

FALK.

Oui, je le vois. — (Bas.) Venez me voir quand vous ne savez où trouver assistance! Aujourd'hui j'ai... oui, j'ai vraiment donné le peu que j'avais. Voici seulement cinquante centimes.

OTTO HERRE.

Merci, votre Seigneurie, mille fois merci! J'ai toujours dit aux gens d'ici que vous aviez tous les dons du cœur.

Il s'éloigne.

ET MULOT, qui s'est traîné derrière une maison placée plus haut, reparaît au moment où Herre veut continuer à monter.

Mais... mais?

OTTO HERRE.

Tu ne m'avais donné que la moitié!

Il s'éloigne par le haut.

SCÈNE II

FALK, à Hans Beau.

Voulez-vous m'en croire, cet homme-là dans son état normal est vraiment digne de secours. Si j'avais eu des malheurs comme lui, j'aurais aussi fini par boire.

HANS BEAU.

Oui, oui, c'est vrai, nous l'avons souvent remarqué.

FALK.

Il est comme une rose de Jéricho, dessé-

chée par le vent, qui, déposée dans l'eau renaît et sourit au soleil du jour.

Oui, mes chers amis, là-haut je songeais, en parlant devant les tombes, que j'avais quelque chose sur le cœur qu'il serait plus convenable de dire ici. (Il monte sur l'escalier et ils s'assemblent autour de lui.)

Les mots par lesquels j'ai commencé là-haut et par lesquels aussi j'ai fini, étaient : Ne jugez pas Marie. Celui-là seul peut le faire qui connaît le fond de nos cœurs. Paix, paix à son âme altérée! Que la paix s'étende sur son nom.

Le plus grand malheur de cette grève est qu'elle jette tant de gens dans le désespoir. Ce sont les faibles, dit-on, qui sont atteints! Non ceux-là qui sont les plus délicats, qui se sentent la plus lourde responsabilité, les meilleurs enfin, sont aussi accablés, car ce sont toujours les bons qui souffrent le plus. Ils acceptent les plus grands sacrifices et ce sont eux qui expient la faute des autres. (On voit que les ouvriers sont d'accord là-dessus.) Je ne veux accuser personne, mais beaucoup d'entre vous savent déjà combien il est dur d'entendre les enfants venir dire à leurs mères : « Du pain, ah! donne-moi donc du pain! »

Mouvement.

FALK, bas.

Pour ma part, chaque jour, je donne mon obole.

VOIX DANS LA FOULE, basse.

Oui, tu as bon cœur.

PLUSIEURS, de même.

Oui, c'est vrai !

FALK.

Sinon, oserais-je venir ici et vous parler? Mais mon conseil doit porter plus loin. Une grève pareille, aussi importante — la plus importante que nous ayons encore eue, — ne peut pas se prolonger. Des dons importants, inattendus, ont afflué, mais nous sommes trop nombreux pour être rassasiés, il y en a déjà beaucoup qui connaissent les souffrances de la faim, et ils les connaîtront encore davantage. Rien de plus contagieux que le désespoir, pensez-y. Bientôt viendra le moment — et plutôt que beaucoup d'entre vous ne se l'imaginent — où l'on ne pourra plus mettre de frein à la

fureur des exaspérés. Je vois des indices, j'entends gronder les exhortations de ceux qui rêvent d'attentats... qui veulent recourir à la violence...

L'AVEUGLE ANDERS.

Oui, des attentats... de la violence.

FALK.

Que dis-tu, vieux ?

HANS BRAA.

Anders ? Oh ! celui-là, il répète toujours la même chose !...

FALK.

Laisse-le parler.

L'AVEUGLE ANDERS.

C'est... ce qui est arrivé à la plus malheureuse de mes filles...

FALK.

Je le sais. Puisque nous sommes allés ensemble.

L'AVEUGLE ANDERS

Non, ce n'est pas de Téa que je parle. J'avais une plus jeune fille. Elle est venue en ville, dans une riche maison. Et là, elle a été violée.

LAUB

Oui, oui, je me souviens, mais nous ne parlions pas de ça, Anders.

L'AVEUGLE ANDERS.

Vous parliez « attentats et violences », et ça c'était de la violence. Elle en fut si honteuse qu'elle en est morte. C'est donc un meurtre. Dieu nous console et nous aide !

LAUB.

Nous le savons, mon cher Anders. Ce malheureux [illegible]. Pour revenir à notre sujet, le désespoir est un dangereux compagnon : il s'est déjà rencontré parmi vous. Vous devez faire en sorte de ne pas encourir plus de responsabilité que vous ne le désirez vous-mêmes.

HANS BRAA.

Ceux de là-haut, dans la grande ville, sont responsables.

FALK.

Le passé, Hans Braa, est sans doute plus criminel que le présent, mais ceux qui ont tort, aujourd'hui, doivent, en bonne justice, être recherchés des deux côtés.

HANS BRAA.

Non, ceux de là-haut ont tous les torts.

FALK.

Pas tous !

PLUSIEURS.

Oui, oui, tous.

FALK.

Osez-vous prétendre que vous êtes exempts de faute ?

TOUS

Oui, oui !

FALK.

Vous êtes exaspérés parce que vous souffrez. Je ne dirai plus rien sur ce sujet, mais si vous voulez entrer en conciliation, efforcez-vous de ne pas considérer les autres exclusivement comme des voleurs.

JEAN-MARIE.

Ce ne sont pas des voleurs ?

PLUSIEURS.

Oui, ce sont des voleurs, oui !

FALK.

Des voleurs sur la croix, peut-être ? Les voleurs aussi peuvent se repentir.

DES SIENS.

De vrais oiseaux de proie, voilà ce qu'ils sont !

FALK.

Écoutez-moi. Vous devez laisser aux riches le défi et la menace ! Ils ont la force et se sont habitués à employer la violence pour arriver à leur but. Ne soyez pas assez étourdis pour les imiter. L'indigence possède des qualités que la richesse ne pourra jamais acquérir. La pauvreté, elle aussi, a ses bénédictions...

HANS BRAA.

Les avez-vous goûtées, monsieur le pasteur ?

FALK.

Je connais les riches aussi bien que les pauvres ! et les pauvres ont toujours avantage sur les riches.

HANS OLSEN.

Oui, les haillons et les poux !

FALK.

Tu en as fait l'expérience. (On rit.) Je vais te

dire ce qui, dans mon esprit, place les pauvres au-dessus des riches. Les pauvres se contentent de peu; ils ont bon cœur entre eux, ils se sacrifient d'une manière inexprimable, ils sont patients, indulgents.

UNE AUTRE VOIX D'HOMME (plus haute, sur le bord[illegible] gauche).

Va dire ça aux riches.

[illegible] (sur la droite).

LAVIE.

Je l'ai fait. Aux uns comme aux autres je dis la vérité.

LA VIEILLE VOIX.

Bon! Mais nous en avons assez de toutes ces mômeries de frocard.

LA VOIX DE FEMME DU PEUPLE, de plus haut, entraînant sur la droite.

Tu ferais mieux d'écouter, toi, grande pouillasse! Tu es bien le plus sale démon de l'enfer!

LA RUDE VOIX.

Ta gueule, grognasse !

FALK.

Êtes-vous sûr de vos énergies si le désespoir vous frappe ? Pas plus que vous ne pourriez commander à la mer !...

Aussi, voilà ce que je tiens à vous dire : Il y en a beaucoup parmi vous — ils sont venus chez moi — qui reprendraient volontiers le travail.

PER STUA.

Oui, ils peuvent essayer.

PLUSIEURS, l'un après l'autre.

Est-ce vrai ?

FALK.

C'est vrai !

PRESQUE TOUS.

Oui, qu'ils essayent ! (Profonde émotion. Ils le

pouvoir chez! Qui sont-ils? Nommez-les. [illegible] Nommez-les!

[illegible]

Déjà vous pensez à un attentat! Si vous les connaissiez, vous emploieriez contre eux la force et en arriveriez au meurtre. [illegible]. Comme il s'en trouverait parmi vous qui vendraient leur vie à jamais malheureuse! et celle de leurs enfants, de leurs pauvres enfants!...

L'AVEUGLE D'ANDERS.

Dieu, qu'est-ce?

HANS PRAX.

Ceux de [illegible] en jureraient la responsabilité.

LUCK.

Oui, tâchez de leur persuader!... Ainsi...

PERSEVA.

Qu'ils y pensent!

ASPELHUND.

Un jour viendra où ils y seront bien forcés.

FALK.

Mais vous ne pouvez pas l'attendre. Vous devez prendre les hommes tels qu'ils sont et aussi les circonstances. L'eau ne court pas plus vite que ne le permet la force de son courant. Puisque le Seigneur le réclame, mes yeux voient que vous devez pratiquer la patience ; alors son heure viendra, peut-être au moment où nous nous y attendrons le moins...

LA RUDE VOIX, d'en haut, à gauche.

Va donc au diable et ferme ça !

FALK.

On ne va pas loin lorsqu'on appelle à soi le démon, mes chers amis. Vous devez plutôt vous tourner vers celui qui fait patiemment briller son soleil sur les bons et sur les méchants...

UNE VOIX DE FEMME DU PEUPLE, s'avançant avec effroi.

Notre Brahe qui arrive !

PLUSIEURS.

Est-ce lui ?

HANS BEVA.

Oui, il a promis de venir aujourd'hui.

UNE AUTRE VOIX, avec satisfaction et avec orgueil.

Oui, le voici.

Tycho-Brahe s'avance, il salue avec empressement. Quelques-uns sont sous le fardeau. Hommages empressés et humbles de la part des vieilles femmes du peuple.

TAUS.

Eh bien ! n'y allez-vous pas aussi ?

UNE DES FEMMES DU PEUPLE, timidement.

Non, tu es trop bon.

TAUS.

Trois ! c'est peu, mais c'est une preuve qu'elles sont sincères.

Tycho-Brahe

HANS BRAA.

Hourra! Vive Bratt! Bratt!

Bruyantes acclamations.

On voit Bratt qui fait avec la main un signe pour que l'on s'écarte. Il s'approche de l'escalier, fêté par la foule. Protestations de dévouement.

SCÈNE III

LES MÊMES, BRATT.

BRATT monte sur les marches. Silence.

De là-haut où j'étais placé, j'ai entendu la fin du discours de mon prédécesseur. Il a fini par dire que le Seigneur fait briller patiemment son soleil sur les bons comme sur les méchants.

Moi, je commencerai par vous dire que le soleil ne brille jamais ici, en bas!

Éclats de rire. On répète ces paroles.

BRATT.

J'ai rencontré bien des gens, qui ignorent que nous habitons ici le fond d'un fleuve

profond. Le fleuve, avant de se jeter dans la mer, formait une chute, puis l'eau creusa de plus en plus son lit. C'est ainsi que se forma le ravin dans lequel nous vivons. C'est ainsi que furent découvertes sur les deux rives les richesses de la montagne. Alors l'eau fut détournée, on commença le fouillage des mines, et, grâce à ce travail, la grande ville s'éleva sur la hauteur. Mais, pour remercier l'ouvrier ayant fait naître les trésors enfouis à la lumière du soleil, on le rejeta ici, dans les ténèbres. Là-haut ils devinrent si riches que le besoin y est trop cher pour l'ouvrier. Il faut vivre ici. Cette cave a été donnée pour rien, mais le soleil n'y brille jamais!

[illegible] comme cela

DANS BOAS.

Oui, c'est ainsi que ça s'est passé.

PAUL, avec [illegible]

Prenez garde à ce que vous dites, Bratt!

BRATT, après [illegible] s'arrêt[illegible] Puis reprenant.

C'est allé si loin, que peu à peu, tous ceux

qui vivaient là-haut dans la grande ville, et à qui sont survenus des revers, ont été rejetés en bas.

HANS BRAA.

La digestion des riches, quoi !

BRATT.

Oui, « dans l'Enfer », comme ce lieu a été bientôt surnommé. Ici, il fait sombre et froid. Ici, bien peu travaillent avec espoir, personne avec plaisir. Les enfants même ne s'y plaisent pas, ils préfèrent s'en éloigner pour aller à la mer, ou en haut, à la lumière du jour. Ils veulent du soleil! Mais ils y restent quelques instants, puis y renoncent. Ils apprennent à concevoir que celui qui a été une fois rejeté ici peut bien rarement s'arracher de l'enfer et remonter.

PLUSIEURS.

Oui, c'est vrai !

BRATT.

Et nous sommes ici! Mais ceux qui sont là-

haut et auxquels appartient la vaste plaine ensoleillée, viennent de nous répondre que nous n'y aurons jamais aucune part ! Là-haut sur la côte, la sommeille la vieille forteresse, et là Holger a fait construire son nouveau château. [illegible] Là bas, dans son château, les délégués des fabricants de toute la contrée vont s'assembler. Ils se concerteront sur les moyens de nous tenir sous le joug pour que nous ne puissions jamais plus revoir le ciel !...

[illegible]

Qu'ils essayent !

[illegible]

Qu'ils l'essayent !

BRAUT.

Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, laissez les paisiblement s'assembler là-bas. Ce château a été construit, comme par défi à la misère pressante du pays. C'est de là qu'ils nous répondent ! On m'a même dit que le château illuminait ce soir.

LA RUDE VOIX.

Qu'ils essayent !

TOUS.

Qu'ils essayent ! qu'ils essayent !

Sans exception, avec une rage croissante, comme plus haut.

Mais ne pensez-vous pas, mes chers amis, que cela doit nous être utile ? Aujourd'hui justement, alors que Marie et ses deux enfants viennent d'être portés à leur dernière demeure...

L'AVEUGLE ANDERS, avec un sentiment d'épouvante.

Oh ! Marie !...

BRATT.

... Les voici qui illuminent ! (Agitation de révolte. Ne les empêchez pas de manifester ! Cela nous amènera beaucoup d'amis que nous n'avions pas à ce jour. Oui, car beaucoup auront peur de ce Dieu que l'on dédaigne. Qu'ils illuminent donc ! Eux, qui vous ont pris le soleil ! (Murmures.)

Sachez bien que tout ce qui porte en soi un germe de contagion s'épanouit mieux à l'endroit où le soleil ne luit jamais... Le soleil tue les microbes du corps et ceux de l'âme. Le soleil donne la force et la fécondité, le soleil est la Société, le soleil donne la Foi ! Les riches de là-haut le savent trop bien, ils l'apprennent à l'école, et, malgré cela, ils vous ont fait vivre ici où grouillent la vermine et la contagion, où les enfants pâlissent et les pensées deviennent sombres, où les esprits moisissent comme les vêtements. Ils possèdent des prêtres et des églises, font des prières et chantent des hymnes pieux : ils ont une charité limitée. Mais ils n'ont pas de Dieu ! Mouvement. Eh bien ! faut-il attendre qu'ils aient un Dieu ? Laisser des générations l'une après l'autre s'égarer dans la misère et le péché, comme cela est arrivé ici, il y a trois jours ? Pour qui sonne le glas des cloches, aujourd'hui ? Et vous me demandez encore si on peut attendre ? Une chaumière de travailleurs, çà et là, peut-elle pourvoir aux besoins de milliers d'êtres ? Et qu'est-ce qui empêche que votre sort ne s'améliore ?...

Leur jeunesse ?... Écoutez ce que cette

jeunesse elle-même répond : Nous voulons nous amuser ! Leurs livres ?... Car, la jeunesse et les livres, n'est-ce pas l'avenir ?... Que disent les livres ?... « Amusez-vous ! La lumière et le plaisir de la vie, les couleurs et la joie m'appartiennent ! » Voici ce que dit la jeunesse, voici ce que répondent leurs livres. — Ils ont raison ! Tout ça leur appartient ! Aucune loi ne leur interdit de prendre le soleil et la lumière de vie aux misérreux, car ce sont ceux qui jouissent du soleil qui ont fait la loi !... Il s'agit maintenant de savoir si nous pouvons grimper assez haut pour participer à la rédaction d'une nouvelle loi. (Les acclamations éclatent comme un coup de tonnerre.) Il suffit qu'une génération frappe un grand coup qui élèvera toutes les générations futures à cette bienfaisante lumière du soleil.

TOUT.

Oui ! oui !

BRATT.

Mais chaque génération a toujours rejeté cette mission sur la suivante. C'est à nous d'assumer le sacrifice, jusqu'aux tourments.

jusqu'à la mort. Une morte devant nous servir d'exemple. Sachez-le : la mort a été féconde. Son désespoir a réveillé les esprits. Jamais les secours pour la grève ne se sont ouverts comme hier et aujourd'hui. Beaucoup ont donné de grosses sommes. Une seule personne aujourd'hui a versé trois mille francs.

(Grande joie.)

(AVEUGLE ANDRÉS.)

Ah ! mon Dieu !

(BRAVI.)

Vous devez penser à celle qui s'est sacrifiée à sa douleur, à son angoisse ! aux lamentations que nous devons faire cesser, aux cris de détresse de la race qui périt !

(TOUS.)

Oui, oui !

(Émotion.)

(BRAVI.)

Donc, habituons-nous tous au sacrifice. Pour moi, je me contente maintenant de la moitié de mes revenus. Personne ne connaît

la durée de notre épreuve. J'ai obtenu que beaucoup de mes amis agissent comme moi. Vous dites aussi que vous vous sentez touchés de la grâce du sacrifice?... Je la sens, tandis que je suis devant vous, mes mains sont pleines de feu, un tressaillement inconnu agite tout mon être. Mes nerfs sont plus sensibles, mes désirs s'élèvent, se dissolvent dans la joie du sacrifice.

Habituez-vous aux privations. Quand vous serez maître de vous-mêmes, alors, vous serez les maîtres des autres. Vous serez les vrais directeurs!

Du courage! Chaque jour qui s'écoule nous apporte de nouvelles adhésions de tous côtés. Jamais les ouvriers n'ont été plus près du but. Jamais nous n'avons été si solidement unis. Jamais nous n'avons eu une telle force ni des appuis si puissants!... Ah! s'il était accordé à notre génération,... s'il nous était permis d'arracher à jamais aux œuvres de ténèbres les ouvriers du pays, de les soulever de leurs caves pour les réchauffer au soleil de la vie!... (Émotion générale. — Bas.) Maintenant montez au bureau de la grève. On a ordonné, de payer (Mouvement de joie.) et, quand vous aurez

reçu ses pairs, choisissez le comité qui devra aujourd'hui traiter avec Holger. Vous savez qu'il vous doit une réponse aujourd'hui!...

[illegible]

SCÈNE IV

BRAEL, ÉLIE.

ÉLIE.

Brael!

BRAEL.

Élie! [illegible] Enfin! Où as-tu été? Au moment où nous avions le plus besoin de toi, tu as disparu.

ÉLIE.

Moi aussi, j'accomplissais ma tâche.

BRATT.

Penses-tu que j'en doute ?

ÉLIE, souriant.

Du reste, tu m'as vu.

BRATT.

Sans le savoir ?

ÉLIE.

Oui. Mais... que me voulais-tu ?

BRATT.

Avant tout, j'avais peur qu'une grande partie de l'argent qui nous arrive en abondance, ne vînt de toi. Je voulais t'avertir, Élie.

ÉLIE.

Grand merci ! Sais-tu qui a été le dernier à qui Marie a parlé ?

BRATT.

Toi ?

ÉLIE.

Oui, moi !

BRAEL.

Qu'a-t-elle dit ?... C'était bien du désespoir ?

ÉLIE.

Elle m'a dit : Quelqu'un doit mourir, sinon ils ne prendront pas garde à nous.

BRAEL.

Elle a prononcé ces mots ? Alors, c'est une vraie martyre !... Ne le crois-tu pas ?

ÉLIE.

Je le crois.

BRAEL.

Mais bien des martyrs avaient l'esprit égaré.

ÉLIE.

En effet.

BRATT.

Et l'eau-de-vie ? Elle en avait bu. Tout le monde le dit ?...

ÉLIE.

Pour se donner du cœur ! C'est encore une preuve.

BRATT.

Pourquoi n'a-t-elle pas réclamé de l'aide ?... On l'aurait secourue !

ÉLIE.

Moi aussi, je lui ai offert.

BRATT.

Eh bien ?

ÉLIE.

« J'arracherais le pain de la bouche des autres, » voilà ce qu'elle m'a dit.

BRATT

C'est vrai !... — Oui, c'était le désintéressement absolu que cette femme... Si grande !... Il y a bien des cœurs nobles, ici, parmi ces pauvres gens. Aussi elle s'est sacrifiée, c'est sûr !

ÉLIE

Il n'y a pas à en douter.

BRATT

Je vois que cette mort l'a profondément impressionnée ! Elle fut un grand événement. Tu paraissais malheureux. Tu devrais aller chez Rachel, ta sœur. L'as-tu vue ces derniers temps ?

ÉLIE

Pas depuis plusieurs jours.

Te rappelles-tu ces deux singuliers jeunes gens qui étaient venus chez elle, les enfants de Sommer ?

BRATT

Certainement ! Comment pourrait-on les oublier ?...

ÉLIE.

Eh bien ! ils n'y sont plus.

BRATT.

Qu'est-ce que cela signifie ? Pourtant ta sœur les avait acceptés ?

ÉLIE.

Oui, mais leur oncle les a retirés.

BRATT.

Holger ? Mais les dernières paroles de Sommer avaient été pour que ta sœur les gardât !

ÉLIE.

Ça n'a servi à rien. Maintenant, leur oncle les a retirés. Les parents étant morts, a-t-il dit, je dois à présent leur en tenir lieu. Ils seront mes légataires universels, et élevés suivant mes désirs.

BRATT.

Suivant ses désirs ! Peut-être veut-il aussi qu'ils deviennent les bourreaux de l'ouvrier !...

ÉLIE.

Naturellement ! Ces gens nous ôtent même l'espoir dans l'avenir ! Cette pensée m'obsède jour et nuit, bien plus encore que le suicide de Marie ! *C'est bien pire !* Pense donc ! Nous enlever même l'espoir en l'avenir !

BRATT, [illegible]

Des sentiments pareils, on les met en actions, Élie.

ÉLIE, entendant son regard.

N'en doute pas !

BRATT, [illegible] celui d'Élie

Te souviens-tu du jour où vous m'avez rejoint, ta sœur et toi ?

ÉLIE.

Que c'est étrange !

BRATT.

Que trouves-tu étrange ?

ÉLIE.

Que tu dises cela ! J'y ai pensé toute la journée !

BRATT.

Tu étais radieux ; tu avais hérité de ta tante d'Amérique. Tu étais devenu riche.

ÉLIE.

Et nous sommes venus savoir ce que nous devions faire.

BRATT.

Je vous montrai mon œuvre. Ta sœur ne voulut pas s'y intéresser; c'était trop inconnu pour elle. Elle acheta un terrain là-haut, où elle fit construire l'hôpital. Mais tu...

ÉLIE, lui posant la main sur les siennes.

Je préférai rester auprès de toi.

BRATT.

Et comme tu fus heureux, le jour où tu as acheté la misérable petite maison d'ici !

Il indique à droite l'endroit d'où Élie est venu.

ÉLIE.

Je ne l'ai pas regretté un seul jour. C'est pour moi la seule existence, qui récompense de vivre.

BRATT, s'approchant.

Mais alors, Élie, pourquoi y a-t-il désaccord entre nous ?

ÉLIE.

Que dis-tu ?

BRATT.

J'écoute le son de ta voix, mais j'ai vu, avant que tu aies dit un mot, que quelqu'un t'avait détourné de moi !

ÉLIE, franchement.

Personne ne le peut ! Personne... que la mort !

BRATT.

T'est-il arrivé quelque chose?

ÉLIE.

Oui, il est arrivé quelque chose.

BRATT, inquiet.

Qu'est-ce donc ?

ÉLIE, après une courte réflexion.

Tu m'adresses tant de questions... Puis-je t'en faire une seule?

BRATT.

Cher Élie !... laquelle?

ÉLIE, avec une emphase particulière.

Oui, nous pensons bien tous deux que Dieu est quelque chose, que nous devons trouver en nous-même...

BRATT.

Certainement !

ÉLIE.

... qu'il est l'ordonnateur éternel du monde,

qu'il signifie pour l'humanité : Justice, éternelle Justice ?

BRAET.

Et bonté !

LUC.

Alors, il n'est pas opposé à la guerre ? Il ne s'en tient pas à l'écart ?

BRAET.

Quelle question !...

LUC.

Réponds !

BRAET, après [illegible]

Il y a tant d'espèces de guerres !

LUC.

Je veux dire celle où l'on s'offre soi-même en sacrifice, afin d'anéantir ceux qui veulent le mal.

BRATT.

Tu parles de la guerre pour le règne de la Justice?

ÉLIE.

Oui.

Un homme habillé de brun s'est approché furtivement sans qu'on le remarque, interpose son visage, en ce moment, entre Élie et Bratt en fixant ce dernier.

BRATT.

Fi donc! Qu'est-ce que cela? Pourquoi s'approche-t-il toujours à la dérobée?

L'HOMME HABILLÉ DE BRUN s'accroupit dans un coin, les mains sur les genoux, et rit haut.

Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

Il saute. Puis, sur un signe d'Élie, il disparaît.

BRATT.

On ne peut jamais te parler sans l'avoir là, entre soi?

ÉLIE.

Que puis-je y faire? Il s'est attaché à moi.

C'est son seul bonheur en ce monde. Dois-je le chasser ?

RENÉE.

Non, je ne le le demande pas, — mais ne pourrais-tu le déshabituer de se faufiler ainsi, entre les gens, chaque fois que quelqu'un le parle ?

ÉLIE.

Il croit que c'est drôle. Laisse-le faire. Il souffre beaucoup. Je viens de lui promettre aujourd'hui que nous vivrions et mourrions ensemble.

RENÉE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ÉLIE.

Il a parfois des moments très lucides, et j'ai dû le lui promettre...

RENÉE.

Tu es trop bon, Élie.

ÉLIE.

Non, je ne suis pas trop bon, mais les maux des hommes sont trop grands. Lui aussi est un de ceux dont Holger s'est débarrassé, parce qu'il avait souscrit à notre liste : c'en était trop pour lui, il en fut brisé.

BRATT.

Je le sais.

ÉLIE.

Depuis ce moment, il me suit partout, s'arrêtant où je m'arrête, s'asseyant devant ma porte comme un chien. Alors, je le laisse entrer.

BRATT.

Mais si tu accueilles chacun de cette manière, tu affaiblis ta force d'action pour tous...

ÉLIE.

Pardonne-moi de t'interrompre ! Aujourd'hui, je suis si nerveux ! Je ne puis rester ici, oisif, à t'écouter. J'ai si peu de temps ! A dire

vrai, je ne suis venu que pour te voir. Je voulais te voir vite.

BRATT.

Mais ce dont nous parlions tout à l'heure, Élie?

ÉLIE.

N'en parlons plus!.

BRATT.

N'en plus parler?

ÉLIE.

Plus tard, tu comprendras mieux. Je ne puis supporter la vue de tant de maux! Je ne puis entendre dire que les uns doivent vaincre les autres.

BRATT.

Doivent vaincre les autres. En es-tu là, de croire cela un seul instant?

ÉLIE.

Oui, j'en suis là, oui, il se cache la tête dans les

mains.) Toi, je t'aime pour tout ce que tu as été pour moi. Pour ton accueil ici autrefois.... pour ta stupeur en cette minute.

BRATT.

Oui, Élie, tu...

ÉLIE.

Laisse-moi parler en ce moment. Je t'aime, comme celui qui a toujours le courage de croire et aussi de conformer ses actes à sa foi! Tu agis, afin que tout le pays tressaille. Tu cries dans nos consciences : courage! ce qui pour la jeunesse signifie : en avant! encore plus loin!

BRATT, effrayé.

Mais ce plus loin, Élie, cela s'appelle : à présent!...

ÉLIE.

Ne dis plus un mot! et je ne dirai plus rien!

Il le prend dans ses bras, le presse sur sa poitrine, ensuite lui prend la tête et l'embrasse deux fois, puis, le quittant, retourne vers la hauteur, par où il est venu.

BRATT.

Élie ?... (L'appelant de toutes ses forces, pendant que le rideau tombe.) Élie !... Élie !... écoute !...

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Une salle de bibliothèque à haut plafond, artistiquement arrangée. Un rideau couvre tout l'arrière-plan. A gauche, une fenêtre à ogive allant du plancher au plafond. Aux deux côtés de la fenêtre des rangées de livres, qui vont également du plancher au plafond. A droite, juste en face de la fenêtre, se trouve une porte à ogive. Des deux côtés de la porte des rangées de livres. — A gauche, sur le premier plan, une table sur laquelle se trouvent des plans de bâtiments.

SCÈNE PREMIÈRE

HOLGER, dans un large fauteuil derrière la table, le dos appuyé contre la prochaine bibliothèque plus haut décrite.

Il n'y a donc que les sous-sols à changer?

HALDEN, debout.

Oui, ceci est peu important, mais nous avons encore l'annexe.

HOLGER.

L'annexe ? On n'en fera pas, ai-je oublié de vous le dire ?

HALDEN.

Oui.

HOLGER.

L'annexe était destinée aux enfants de ma sœur, dans l'hypothèse qu'ils eussent désiré rester auprès de Mademoiselle Sang.

HALDEN.

Ils ne resteront plus auprès de Mademoiselle Sang ?

HOLGER.

Non, ils vont vivre chez moi.

Temps.

HALDEN.

Alors, il n'y a plus rien à faire?

HOLGER.

Dès lors, Mademoiselle Sang peut emménager. Quoi ?

HALDEN.

Si j'ai bien compris, elle veut emménager de suite.

HOLGER, le fixant.

Vous ne lui avez pas parlé ?

HALDEN, sans regarder Holger.

Il y a longtemps que je ne lui ai parlé.

On frappe. Halden s'empresse d'aller à la porte.

HOLGER, se levant de suite et s'avançant.

C'est elle, peut-être ?

Halden ouvre.

BRAA, derrière la porte.

Monsieur Holger est-il ici ?

HOLGER, s'asseyant

Oui.

HALDEN.

C'est une députation des ouvriers.

HOLGER.

Je l'entends...

HALDEN.

Pouvons-ils entrer ?

HOLGER.

Qu'ils entrent !

[illegible]

SCÈNE II

HOLGER, [illegible]

Qui est ce vieil aveugle ?

URAN.

C'est Anders Hoel, le père de...

HOLGER.

Travaille-t-il dans quelque fabrique de cette ville ?

BRAA.

Non, pas lui, mais ses enfants.

HOLGER.

Je ne traite qu'avec les ouvriers des fabriques.

BRAA.

C'est le père de Marie que nous avons enterrée aujourd'hui, elle et ses deux enfants. Nous avons pensé qu'il était essentiel qu'il soit avec nous pour...

HOLGER.

Très possible. Menez cet homme dehors !

Personne ne bouge... Personne ne répond.

ANDERS HOEL.

On veut me mettre à la porte ?

BRAA.

Oui, il le dit.

ANDERS HOEL, bas

Y a-t-il quelqu'un qui puisse mieux rendre compte que moi de la détresse d'en bas ?

BRAA.

Mais il ne le veut pas. Tu l'as bien entendu.

ANDERS HOEL.

Il ne me veut pas ? Il sait bien que Marie n'est pas la seule fille que j'ai perdue !

HOLGER.

Soutez l'homme, afin qu'on puisse commencer. Est-ce bientôt fait ? Quoi ?

HALDEN.

Viens, Anders, moi, je t'aiderai.

ANDERS HOEL.

Qui es-tu ? Je crois reconnaître ta voix.

HALDEN.

De ce côté, Anders.

ANDERS HOEL.

Non, je ne sortirai pas ? J'ai été choisi !

PLUSIEURS, en même temps.

Il faut que tu sortes.

BRAA.

Autrement, nous ne pourrons rien arranger, comprends-tu ?

ANDERS HOEL.

Vous ne pourrez rien arranger ? Ah !... Alors oui ! Mais, avant, je veux dire deux mots.

HALDEN.

Ah ! non, Anders !

PLUSIEURS.

Ah non !

ANDERS HOEL.

Vous ne voulez pas ? Je veux cependant parler ; ma plus jeune fille, la pauvre Tea, si elle était ici... elle.

ROLFER. (*ironique*)

Allez-vous-en tous ! Ça vaudra mieux ! Quoi ?

ASTOLFING.

Tu l'as entendu, il parle sec, et c'est nous qui allons en porter la peine.

(*Rumeur de cassolettes*)

ANDRAS ROLF.

Mais nous serons quittes ! car j'ai assez payé pour vous.

HALDEN.

Voyons, sois raisonnable, Anders ! Viens avec moi !

ANDRAS ROLF.

Qui es-tu donc ?

BRAA.

C'est Halden, tu le sais bien !

ANDRAS ROLF.

Ah ! c'est Halden ! Ah oui, ce doit être un

brave homme. Oui, oui, je vais avec Halden.

HALDEN.

C'est bien ! on te paiera une petite consolation.

ANDERS HOEL.

Nous sommes bien ici chez cet Holger.

HALDEN.

Oui.

ANDERS HOEL.

Il y a deux jours que je n'ai rien mangé... mais plutôt que d'avaler un morceau chez lui... qui soit à lui... d'y prendre une goutte de liquide, j'aimerais mieux faire ce qu'ont fait mes filles.

HALDEN.

Je te donnerai du mien.

ANDERS HOEL.

Oui... bon... oui... alors...

HALDEN.

Parlons.

ANSELM HOLT.

Oui, pour en parler... [illegible] Mais il faut que je dise un mot à Holger... Il est assis là, n'est-ce pas ?

HALDEN.

Non, va-t'en maintenant. Va-t'en.

ANSELM HOLT, [illegible]

Elles avaient des sentiments plus nobles que tous tes parents. — Maintenant je veux parler. — Il a dit.

[illegible]

HOLGER.

Eh bien ! que voulez-vous ?

BRAV.

C'est le jour convenu pour nous présenter.

HOLGER.

Ah ! oui, c'est vrai. Je l'avais oublié.

BRAA.

Nous vous avons cherché en ville et l'on nous á dit que vous étiez ici.

Pause.

HOLGER.

Vous savez certainement que j'ai reçu plein pouvoir des patrons. Quoi ?

ASPELUND.

Et nous des ouvriers. Donc, quant à cela tout est en règle.

Pause.

HOLGER.

Avez-vous une proposition ?

BRAA.

Oui.

ASPELUND.

Nous en avons une.

HOLGER.

Et c'est ?

BRAA.

Que nous choisissions réciproquement un arbitre.

Holger ne répond pas.

BRAA.

Nous voudrions que notre proposition devienne une loi, pour l'avenir. Qu'elle serve de loi, comprenez-vous ?

Holger garde le silence.

BRAA.

Nous autres ouvriers, nous y voyons comme un avenir.

HOLGER.

Mais pas nous !

ASPELUND.

Non ! vous ne voulez pas que quelqu'un s'interpose entre nous ?

HOLGER, sans faire attention à la question.

Avez-vous d'autres propositions à faire ?

BRAA.

Nous avons tous pouvoirs, au cas où vous nous en feriez, vous.

HOLGER.

Des propositions ? Non.

BRAA.

Tout doit rester comme autrefois ?

HOLGER.

Non, pas du tout.

ASPELUND, d'une voix basse et peinée.

Y a-t-il un peu de nouveau ?

HOLGER.

Aucune proposition, nous ne faisons aucune proposition. Quoi ?

BRAV.

Ah ! mais alors, qu'est-ce que vous voulez ?

ROUGE.

Poser des conditions.

BRAV.

Et pouvons-nous apprendre quelles sont ces conditions ?

ROUGE.

Votre grève n'est pas encore terminée, c'est donc inutile.

BRAV.

Mais puisque nous aimerions tous à connaître cette condition !

ROUGE.

La condition ? J'ai dit *les*...

ASPELUND, d'une voix tout à fait altérée.

Ah! ce sont *les*... Y aurait-il un inconvénient à nous les dire de suite ? Mieux vaut maintenant que plus tard.

HOLGER.

Il y a cet inconvénient : nous autres, industriels de la ville, sommes parfaitement d'accord, mais nous désirons que tous les fabricants du pays le soient avec nous. — Nous tiendrons ce soir une assemblée générale. Nous voulons aussi d'ailleurs former une assemblée régionale.

BRAA.

C'est ce que nous avons entendu dire. Mais cela n'empêche pas que nous prenions connaissance des conditions, qui en somme ne regardent que nous.

ASPELUND.

Oui, c'est aussi mon avis.

HENRIK SEM.

Et le mien.

HANS OLSEN.

Et le mien.

HOLGER.

Si vous voulez. La première condition est qu'aucun travailleur des fabriques ne fera partie du Syndicat Bratt ou de toute autre association qui ne serait pas à notre convenance.

Les ouvriers s'éloignent tout doucement sans rien dire.

HOLGER.

La deuxième condition est que vous ne lirez désormais ni le journal d'Élie ni les autres journaux qui ne nous conviennent pas.

HANS OLSEN.

Peut-être nous devrons aussi aller à l'église?

BRAA.

Et qu'est-ce que nous aurons si nous acceptons ?

HOLGER.

Ce que vous avez eu jusqu'ici. Quoi ? Je tiens à vous dire encore que ce ne sont pas les seules conditions.

ASPELUND.

Je crois que, si j'étais à votre place, j'essayerais de prendre une autre route... de nous rendre un peu plus heureux.

HOLGER.

Il n'est pas en notre pouvoir de vous rendre heureux.

ASPELUND.

Si, c'est en votre pouvoir. Donnez-nous une part sur les bénéfices et des terrains à bâtir, ici en haut.

HOLGER.

Les gens qui aspirent à la possession du bien d'autrui ne seront jamais heureux.

HANS OLSEN.

Mais ceux qui ont le bien d'autrui et l'empochent sont pourtant parfaitement heureux.

HOLGER, s'essuyant sa main sur la table.

Est-ce que j'empoche le bien d'autrui ? Que seriez-vous si je n'existais pas? Quoi ? Qui a créé tout cela, vous ou moi ?

HANS OLSEN.

Chacun en a créé un peu, et depuis le début des milliers vous y aident maintenant.

HOLGER.

Aider ? Mon cocher aussi m'a aidé. Les forces motrices, les machines, le télégraphe, les navires et les ouvriers, tout cela nous a aidés. Je nomme les ouvriers les derniers, parce qu'ils s'efforcent de tout détruire. L'en-

crier comme les machines, la force motrice comme le télégraphe, sont au moins plus intelligents qu'eux.

ASPELUND.

Vous jouez un jeu serré, permettez-moi de vous le dire.

HOLGER.

On devrait jouer bien plus serré ! Quoi ? Cela permettrait peut-être au génie et au capital de régler les conditions d'existence des ouvriers.

HANS OLSEN.

Oui ! là-bas dans l'enfer ! Ah oui !

BRAA, à Hans Olsen.

Ah non ! nous n'en sortirons pas si on parle ainsi.

ASPELUND.

Si vraiment, il en sort du malheur !

Mais, mon Dieu, venez donc un peu chez nous, et voyez vous-même comme tout ça est conditionné là-bas.

HOLGER.

Pourquoi vous mettez-vous en grève ? Vous gâchez plus de force qu'il n'en faudrait pour vous secourir.

BRAA.

Pourquoi n'avez-vous rien fait pour prévenir notre grève.

ASPELUND.

Ou bien, à présent, faites quelque chose ! et tout sera fini.

HOLGER.

Vous voulez peut-être que je place mon argent dans la caisse de la grève. Quoi ?

Cette fois, vous supporterez toutes les conséquences de votre erreur... Moi, je commande à présent !

BRAA, aux autres.

Il me semble que nous ferions aussi bien de partir, nous n'arrangerons rien ici.

ASPELUND.

C'est vrai, l'aveugle Anders, qui est assis dehors, a arrangé la chose tout aussi bien que nous.

HOLGER.

Je crois que nous n'avons plus rien de nouveau à nous dire. Revenez quand vous en aurez terminé avec toute cette histoire de grève... quoi?

BRAA.

Vous voulez nous écraser. Mais prenez garde, ça pourrait mal tourner.

ASPELUND.

Nous aussi, nous avons notre petit honneur, comme disait Anders.

HANS OHEN.

Que dis-tu là! Nous de l'honneur? Mais non, eux seuls en ont. Ils suborneut nos femmes et les envoient ensuite en Amérique.

HOLGER.

Bien que ceci n'ait rien à faire avec la grève et ne me touche pas, je tiens pourtant à vous répondre. C'est la deuxième fois que vous y revenez, et votre journal en parle continuellement. Toutes les classes de la société ont leur honneur. Et c'est à la vertu des femmes que nous estimons l'honneur. Tant est la vertu, tant vaut l'honneur !

ASPELUND.

Oui, ça se peut.

HOLGER.

Et si vos femmes se laissent cueillir comme de jeunes oiseaux tombés du nid, je vous laisse à juger comment donc est conditionné votre honneur.

PER STUA, qui n'a rien dit jusqu'à présent.

Que le diable m'emporte, si je me laisse dire chose pareille !

Il se penche sur la table. Holger se lève en face de lui et l'écarte de la table; en même temps, Braa et Aspelund se précipitent de chaque côté.

BRAA.

Finissez donc.

Ils se lâchent.

ASPELUND.

Attendez un peu ! Votre tour viendra !

HOLGER.

Maintenant sortez !

HALDEN se précipite dans la pièce.

Qu'y a-t-il ?

ASPELUND.

Rien ; ils se battaient au sujet de leur honneur.

HANS OLSEN, ému

Ces grands personnages ont tant de fils là-bas en Amérique dont ils ne veulent pas être reconnus ! Aucun d'eux ne reviendra donc pour leur apprendre ce que c'est que l'honneur.

HOLGER, qui a remis son vêtement en ordre, s'avançant.

La porte, Halden ! Quoi ?

BRAA, s'approchant de Holger.

Je veux vous dire encore quelque chose.

HOLGER.

Les autres, sortez !

HANS OLSEN.

Dieu me pardonne, nous n'avons pas de raison pour nous attarder ici ! (Il part.)

PER STUA.

Nous reviendrons... Mais d'une autre façon.

BRAA.

Ah ! va-t-en maintenant.

Per Stua sort.

ASPELUND, bas, en sortant.

Oui ! oui ! vous jouez un jeu dangereux.

Il sort.

HOLGER, durement à Braa.

Que voulez-vous ?

BRAA.

Vous le voyez vous-même. Il y a en bas des hommes qu'on ne pourra plus retenir. Il serait prudent d'en prendre note.

HOLGER.

Eh bien ! prenez-en note vous-même ! Quoi ?

BRAA.

Il peut nous survenir, ici, quelque chose de terrible, et nous devons tous prier Dieu de nous en préserver.

HOLGER.

Moi, je ne trouve pas, il ne peut survenir que du mieux.

BRAA.

Et que bien des milliers d'êtres...

HOLGER.

Plus il y en aura, mieux ça vaudra.

BRAA.

Je n'ai jamais rien entendu de pareil.

HOLGER.

Quoi ? Vous êtes montés trop haut. Il faut qu'enfin nous soyons débarrassés de tout ça, pour une génération. Ce sera remisé dans le placard qui vous est réservé. Et, d'ici là, il surgira bien quelque chose.

BRAA.

Bon ! je n'ai plus rien à dire.

Il sort.

HOLGER, à Halden.

Quand je considère ce gaillard, je pense toujours qu'il a du sang de maître dans les veines. J'en dirai autant de Per Stua. Tous ceux qui risquent quelque chose, qui osent tenter de se révolter ont du bon sang dans les veines, de notre sang. Un croisement imprudent, Halden !

HALDEN, le regardant profondément pour la première fois.

Oui, imprudent !

HOLGER.

J'ai une certaine sympathie pour eux, particulièrement pour ce gars qui s'est jeté sur moi. Je voudrais bien savoir quel est son père, ou son grand-père ! Sang de patron celui-là, je dois connaître son nez. Quoi ? Les autres sont des esclaves, nés esclaves, leur sang n'est point mélangé. Vous désirez autre chose, Halden ?

HALDEN.

Mlle Sang attend dehors depuis quelques instants.

HOLGER.

Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ? Quoi ? (Il s'empresse d'aller à la porte, l'ouvre ; comme il ne la voit pas, il sort, mais on entend bientôt sa voix du dehors.) Ne croyez pas que ce soit de ma faute. Quoi ? car, si j'en avais eu seulement le pressentiment !...

RACHEL. Les premiers mots sont prononcés derrière la porte

Halden voulait m'annoncer. Mais je ne voulais, toutefois, pas interrompre votre entretien avec les ouvriers.

Ils se trouvent maintenant dans la chambre.

HOLGER.

Oui, ils m'ont un peu servi du vin aigre qui fermente dans votre journal. (Rachel tressaille. il n'y fait pas attention, la conduit à un siège, et s'assied lui-même auprès d'elle.) J'ai dû les écouter me dire qu'ils étaient les créateurs de ma fortune, et partant de là que j'étais un voleur. Quoi ? C'est grotesque, en vérité ! J'ai créé ici un marché pour le travail, qui occupe des milliers d'ouvriers. (Ajoutez à cela le nombre de gens qui en vivent.) C'est devenu une ville, et un beau jour, avant que ma tâche soit terminée, ils se retournent contre moi et prétendent que tout leur appartient ! Quoi ? Et, comme je ne suis pas disposé à en convenir sur-le-champ, ils se révoltent ouvertement. Je leur pardonne, tout s'arrange ; malheureusement, il survient derrière eux un pasteur insensé leur promettant la justice de Dieu. La justice de Dieu ! Elle consiste en ceci : que tout doit être à l'envers.

Nous ne devons plus, paraît-il, construire comme il nous plaît, parce que nous leur prenons le soleil. D'après eux, leurs demeures devraient être bâties dans « la plaine ensoleillée ». — « La plaine ensoleillée ! » C'est-à-dire le lieu qui est l'orgueil et le plaisir de toute la ville. Pourquoi ne réclament-ils pas en même temps que nous les logions dans nos maisons? Et puisque c'est « la justice de Dieu », pourquoi ne pas les loger tout de suite au ciel? Quoi? — (Il se lève.)

Je vous l'affirme, Mademoiselle Rachel, si on leur livrait tout ce qu'on possède, avant un an tout le commerce des fabriques serait perdu, et les immeubles transformés en hospices de pauvres. Quoi?

Mais pardonnez-moi, chère Mademoiselle. (Il s'assied.) Je vous parle un langage aussi aigre que le leur. C'est sans doute le fond du même breuvage, mais seulement tiré d'un autre tonneau. Mademoiselle, excusez-moi, il y a peu de personnes que je respecte autant que vous, seulement j'ai gardé de cette entrevue un mouvement d'humeur qui m'a emporté; ils m'ont fait faire une réelle provision de bile pendant leur entretien, tout à l'heure.

RACHEL, souriant.

Oh ! J'ai un peu entendu les deux parties !

HOLGER.

Je vous croyais déjà emménagée, Mademoiselle Rachel. Je suis venu ici pour vous remettre les titres de propriété. Ils ont été hier publiés au Tribunal. (Il prend sur la table une serie de documents.) Maintenant, le parc et la maison vous appartiennent légalement ; c'est pour moi un honneur et un plaisir que de vous remettre ces actes.

Tous deux se lèvent.

RACHEL.

Voilà la vraie bienfaisance ! Je serais très au-dessous de ma tâche si la vie de mon hôpital n'était assurée dès maintenant. Je vous remercie de tout mon cœur, Holger.

Elle lui prend les mains.

HOLGER.

Prenez le plan : un travail d'artiste comme

vous verrez! C'est Halden qui l'a exécuté, naturellement.

RACHEL l'ouvre.

Oui, en effet! il fera bien, encadré et suspendu au-dessus de l'entrée; encore tous mes remerciements. (Ils s'inclinent tous deux.) Mais les papiers sont à mon nom?

HOLGER.

Naturellement.

RACHEL.

Le don est pourtant fait à l'hôpital.

HOLGER.

Le don est fait à vous! et vous n'avez qu'à en user comme il vous plaît.

RACHEL.

Ah! si mon projet était réalisable par mes seuls moyens!

HOLGER.

Vous pourrez ce que vous voulez ! Quand pensez-vous emménager ?

RACHEL.

Mais tout de suite — si vous n'avez pas d'objection ?

HOLGER.

J'ai encore quelques livres ici que je vais emporter ; c'est très simple.

RACHEL.

Vous ne sauriez croire combien tous mes malades se sont réjouis ! Aujourd'hui nous avons pratiqué une ouverture dans le mur qui sépare l'hôpital du parc, et tous ceux qui pouvaient se lever y sont allés pour regarder.

HOLGER.

Vous avez bien des choses à mettre en ordre ; aussi Halden et moi, nous allons vous laisser.

RACHEL.

Ah ! encore une question, Holger. Bien que vous n'aimiez pas vous entretenir à ce sujet ; si je vous en priais...

HOLGER.

Il n'existe rien, absolument rien, que je ne fasse pour vous être agréable. (Il la prie de s'asseoir. Eh bien ! qu'est-ce donc ?

Il s'assied lui-même.

RACHEL.

La grande assemblée des délégués ne doit-elle pas avoir lieu au château ? Ne donnez pas cette fête dont on parle, n'illuminez pas le château !

HOLGER.

Le château est un des plus beaux bâtiments de la contrée, et la vieille forteresse sur laquelle il se trouve est admirablement située. Quoi ?

RACHEL.

Sans doute la construction fait le plus

grand honneur à monsieur Halden. Tout le monde est d'accord là-dessus, mais...

HOLGER.

Ah ! oui ! Les ouvriers ont décrété que ce donjon leur était une insulte.

RACHEL.

Bien des événements cruels se sont passés dans cette forteresse.

HOLGER.

Maintenant ils sont voilés par tant de beauté. Il n'y a rien là de criminel. — Quoi ?

RACHEL.

L'époque misérable pendant laquelle le château a été construit...

HOLGER.

L'époque ? Mais c'est à cette époque qu'on a fait surgir du travail pour les malheureux. Là encore y a-t-il quelque chose de criminel ?

RACHEL.

Il y eut un malentendu. Rappelez-vous ce qui s'est passé aux fêtes d'inauguration !

HOLGER.

Une pastille de dynamite, quoi ? Tentative impuissante ! Les vieux et larges fossés de la citadelle empêchent les gens de pénétrer.

RACHEL.

Prenez garde que cela ne recommence.

HOLGER.

Il n'y aura pas que des illuminations ; non, j'aurai en outre trois groupes de musiciens sur la grande...

RACHEL.

Ah ! non ! ne faites pas cela !

HOLGER, se levant.

Comment cela ? Il nous faudrait nous écarter de notre chemin à cause des tentatives

ennemies ? Ah ! non, du moins aussi longtemps que je commanderai. Aujourd'hui comme autrefois les châteaux doivent donner à réfléchir au peuple. L'avez-vous vu la première fois qu'il fut illuminé ?

RACHEL.

Non, je ne voulus pas sortir.

HOLGER.

Vous avez eu tort. *Il va au fond de la pièce, arrière-plan.* Heureusement, j'avais ici un peintre qui a retracé tout l'éclat de cette soirée. Un peintre habile ! Voyez ceci !

Il soulève le grand rideau du fond. On voit une splendide peinture qui recouvre tout le mur. Elle représente une forteresse du moyen âge, garnie de tours et de créneaux, des murailles dentelées, et un large fossé de château-fort. Un donjon rayonne des feux électriques, tout le reste est illuminé. Au bas de la hauteur est située la ville avec un port, séparé de la ville par un môle. Le môle est également éclairé à l'électricité. Tout paraît illuminé en un clair crépuscule d'une soirée d'automne.

RACHEL, *qui s'est levée.*

Oui, c'est magnifique ! Réellement c'est magnifique !

HOLGER.

N'est-ce pas ? — C'est ainsi que sera la vie, quand de nouveau il y aura sur la terre place pour les hautes personnalités qui ont le courage et la force de se faire valoir ! — Quand nous aurons laissé bien loin derrière nous ces époques de fourmis et de fantastiques mille-pattes, — qui nous gênent. Alors nous retournerons aux génies et aux grandes volontés !

RACHEL.

Surprenant.

HOLGER.

L'essentiel dans ce combat est à mon sens de donner de l'essor à la Personnalité. Vous voyez une construction élevée aux temps où cette force était dominante. Ici règnent les tours, là des murs massifs, d'une portée et d'une forme qui démontrent la puissance et la fierté. — Quoi ?

Désirez-vous que ce tableau reste ici, ou qu'il soit enlevé ?

RACHEL.

Je préfère qu'il soit enlevé.

HOLGER, offensé.

Vous le désirez ?

RACHEL.

Oui.

HOLGER, à Halden.

Vous avez entendu. Ayez la bonté de faire enlever cette peinture. (Halden fait signe qu'il a parfaitement compris.) De suite... Quoi ?

Geste d'Halden comme auparavant. Il sort.

HOLGER.

Cet homme est une énigme pour moi.

RACHEL.

Vous avez quelque chose contre Halden ?

HOLGER.

Vous l'avez remarqué ?

RACHEL.

Oui, le premier soir où je vous ai vus tous les deux ensemble.

HOLGER.

Ah ! oui. Oh ! ça n'a rien d'étonnant. Votre hôpital s'élevait ici contigu au parc. — Ayant entendu dire qu'une jeune femme y consacrait sa fortune, je fus envieux de la connaître. Quoi ? — Un beau jour j'entre directement dans le nouveau bâtiment. Qui est-ce que je trouve en votre compagnie ? Halden ! Il était votre architecte, et il ne m'en avait pas soufflé mot !

RACHEL.

Il parle peu.

HOLGER.

Qui lui a donc scellé les lèvres ?

RACHEL.

Moi, je l'ignore. C'est sa seule volonté sans doute.

HOLGER.

Nous connaissons cela, nous aussi.

RACHEL.

L'Amérique rend plus rude celui qui y a vécu.

HOLGER.

Comment se fait-il qu'il soit devenu votre architecte?

RACHEL.

Il le désirait et a entrepris la chose gratuitement.

HOLGER.

Entièrement gratis?

RACHEL.

Oui, entièrement.

HOLGER, parcourant deux fois la largeur de la pièce.

Est-il venu lui-même vous offrir ses services?...

RACHEL.

Non, il m'adressa quelqu'un dans ce but.

HOLGER, debout, arrêté.

Pouvez-vous me dire?... Quoi?... Quelle était cette personne?

RACHEL.

Sans doute. C'était mon frère?

HOLGER.

Halden fréquente votre frère?

RACHEL.

Oui, non, je ne sais!... Mon frère me transmit son offre; c'est tout ce que je sais.

HOLGER.

Je me suis souvent creusé la tête pour savoir avec qui cet homme pouvait s'entretenir...Dans tous les cas, ce ne fut jamais avec moi. (Holger prend son chapeau.)

RACHEL.

Oui... Je ne sais rien de plus.

HOLGER.

... Mademoiselle, considérez-vous ici chez vous, aussi bien que vos malades.

RACHEL.

Mille remerciements! Aussitôt que tout sera emménagé, venez nous voir, afin que tous puissent vous remercier.

HOLGER.

C'est entendu...

RACHEL, se rapprochant de lui.

Je n'ai pas fait du tort à Halden en vous disant qu'il est en relations avec mon frère? car je ne le sais vraiment pas.

HOLGER.

Vous semblez porter bien de l'intérêt à Halden.

RACHEL.

Je serais si désolée de faire du tort à n'importe qui.

HOLGER.

Tranquillisez-vous.

RACHEL.

Et l'autre chose pour laquelle je vous ai prié ? Me l'accordez-vous, Holger, pour le bien de tous les hommes qui pourraient être tentés de faire...

HOLGER.

Je vous ai répondu tout à l'heure : je n'estime personne autant que vous. Mais vous le savez, vous et moi nous avons des religions différentes.

RACHEL.

Certains ont si peur. On dit qu'il existe de vieilles galeries de mines en-dessous de la forteresse.

HOLGER.

Oui, ainsi que sous la plus grande partie de la ville.

RACHEL.

... Oh! s'ils essayaient?...

HOLGER, s'éloignant d'elle.

Ce serait la meilleure chose qui puisse arriver.

RACHEL, se détournant de lui.

Vous êtes terrible!

HOLGER.

La religion des maîtres, mademoiselle Rachel!

RACHEL.

Et vous voulez enseigner cela aux enfants de votre sœur?

HOLGER.

Évidemment je le ferai! Je leur enseignerai tout ce qui peut nous sauver.

RACHEL, énergiquement.

Vous commettrez alors une grande, grande faute !... Puis, vous n'avez pas ce droit !

HOLGER.

Je n'ai pas ce droit ? Moi, qui abandonne à ces jeunes gens tout ce que je possède ?

RACHEL.

Leur donneriez-vous dix fois plus, Holger, que vous n'auriez pas le droit de prendre leurs âmes.

HOLGER.

Je n'ai jamais entendu pareille chose de ma vie... Quoi ?

RACHEL.

Mes paroles ont-elles moins de force pour cela ? Prendre à ces pauvres enfants tout ce qui leur appartient en propre : connaissances et volontés ? Vous n'en avez pas le droit.

HOLGER.

Pour leur donner en échange ce qui vaut bien mieux.

RACHEL.

Vous les haïssez donc tous deux, Holger. Personne n'a le droit de disposer de l'avenir par la violence. Oui, par la violence, Holger !

HOLGER.

Que la bataille décide...

RACHEL.

Vous n'avez pas le droit de prendre ces enfants à leurs parents.

HOLGER.

Leurs parents sont morts.

RACHEL.

Les parents morts emportent avec eux leurs droits sur leurs enfants.

HOLGER.

Et c'est pour cela que je devrais respecter les fantasques idées des parents ? leurs extravagances? — « Credo, Spera, » des parents qui nomment leurs enfants Credo et Spera ! Quoi ?

RACHEL.

« Je crois... tu dois espérer. » Est-ce si extravagant ? Avant que les enfants fussent nés, les parents leur avaient déjà marqué leur destinée. Il faut la respecter, Holger.

HOLGER.

Respecter ces folies ? Quelles sont ces croyances et ces espérances ? (Gaiement) En ce monde, ce ne sont pas les derniers qui seront les premiers, et les premiers les derniers, mademoiselle Rachel !

RACHEL.

Vous n'en savez rien, Holger. L'avenir appartient à des millions d'individus. A des millions !

HOLGER.

Hum ! que la bataille décide !...

RACHEL.

Il y a des torrents que l'on ne peut endiguer.

HOLGER, gaiement.

En tous les cas, j'éloigne ces enfants de la proximité du torrent...

RACHEL.

Vous osez le risquer, Holger ?

HOLGER.

Oui, je le risque ! — Et je vous prie de ne pas me troubler à ce sujet !

RACHEL.

Vous avez refusé de me laisser les enfants, je me résigne : mais vous ne pouvez pas me refuser de leur donner mes conseils.

HOLGER.

Puis-je le permettre ? Quoi ? Les enfants m'obéiraient-ils, quoi ? Il vaut mieux qu'ils partent !

RACHEL, effrayée.

Eux partir ! Ces enfants au loin ! (Émue.) Holger ! Vous atteignez donc votre but, de nous rendre tous trois affreusement malheureux ! Vous ajoutez cela à la perte douloureuse qu'ils ont faite !... Non ! vous ne le ferez pas !

HOLGER.

Je ne le ferai pas ? C'est-à-dire que je vais le faire sur-le-champ, malgré la peine que j'éprouve à vous refuser quelque chose. Vous m'y contraignez.

RACHEL.

Chaque fois que je vous adresse une demande, vous me la refusez, et m'assurez chaque fois en être désolé !

HOLGER.

Si vous n'étiez pas ce que vous êtes, je

n'aurais pas la haute opinion que j'ai de vous. Veuillez, je vous prie, m'accorder le même honneur.

Mademoiselle Rachel !

Il sort. Elle s'assied au fond et pleure.

SCÈNE III

RACHEL, seule, puis CREDO et SPERA.

On frappe à la grande fenêtre. Rachel s'en approche. Ses traits se transfigurent.

RACHEL.

Dois-je ouvrir ?

Elle ouvre et s'écrie.

RACHEL.

Non ! non ! non ! n'entrez pas.

Elle recule.

CREDO, 18 ans, il entre en faisant un saut.

Bonjour, Rachel !

SPERA, 15 à 18 ans, entrant de même.

Bonjour ! bonjour !

CREDO.

Pourquoi es-tu si triste ?

RACHEL.

Vous l'avez remarqué ?

CREDO.

Oui, c'est facile à voir.

RACHEL.

Naturellement, à cause de vous, pour vous !

CREDO.

Il nous a défendu de venir chez toi.

SPERA.

... Mais ça ne sert à rien !

RACHEL.

Il y a pis. Il veut vous envoyer ailleurs, vous éloigner de moi.

CREDO.

Il veut nous éloigner ?

RACHEL, émue

Pour que vous cessiez de me voir.

Elle les prend dans ses bras.

CREDO.

Il n'y réussira pas !

SPERA.

Quant à ça, nous ne lui obéirons jamais...

CREDO.

Ah ! quel malheur que nous ne sachions voler dans les airs !

SPERA.

S'il nous défend de nous servir de la poste, nous enverrons des pigeons, et chaque jour nous écrirons une page de mémoires qui sera pour toi.

RACHEL.

Oui, oui!

CREDO.

Et tu viendras souvent nous voir, tu le pourras, n'est-ce pas? Tu viendras?

RACHEL.

Si je viendrai...? Oui, n'importe où vous serez!

Ils se serrent les uns contre les autres.

CREDO.

Je découvrirai quelque chose qui répétera distinctement nos voix comme le fait le microphone, mais celui-ci ne répète pas la voix, il ne donne qu'un semblant, qu'un effet. Je l'ai bien étudié, je sais où est le vice de cet appareil. Alors, tu nous entendras parler depuis ta chambre! Tu sentiras notre présence. Rachel, Rachel!

RACHEL.

Chaque jour, vous recevrez des télégrammes, des lettres de moi! je vous le promets.

CREDO.

Jusqu'à ce qu'il reconnaisse qu'il est inutile de nous séparer !

SPERA.

Et qu'il nous laisse de nouveau vivre ensemble, n'est-ce pas ?

RACHEL.

Votre présence m'avait apporté le bonheur et la joie. Je ne puis plus m'en passer.

TOUS DEUX.

Et nous ne pouvons nous séparer de toi.

Ils entendent la sonnerie de la porte.

RACHEL.

Personne ne doit vous voir ici.

SPERA, courant à la fenêtre.

Au revoir !

CREDO, prenant de l'élan.

Hurrah ! Tu es la plus jolie femme de la terre !

(Ils disparaissent.)

On frappe.

RACHEL.

Entrez !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉLIE.

Élie entre.

RACHEL, allant vers lui.

Élie ! Enfin !

ÉLIE, courant à elle.

Rachel ! Ah ! Rachel !

Ils s'embrassent tous deux sans parler.

RACHEL, lui caressant les cheveux.

Comme tu es devenu pâle et comme tu parais fatigué, Élie ! Qu'as-tu ?

ÉLIE, soupirant.

Rude époque et manque d'endurance !

RACHEL.

Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps.

ÉLIE.

Justement pour ces raisons... J'étais à bout !

RACHEL.

Je le vois, tu as abusé de tes forces.

ÉLIE.

Surtout depuis que je travaille la nuit.

RACHEL.

Tu travailles aussi la nuit ?

ÉLIE.

Et nous ne mangeons pas à notre faim.

RACHEL.

Mais, cher Élie... dans quel but ces privations?

ÉLIE.

Nous devons nous habituer au sacrifice, a dit Bratt. Il a raison, mais le résultat a été bien inattendu.

RACHEL.

Pourquoi ne dors-tu pas?

ÉLIE.

Tu habites donc ici, Rachel! Il t'a donné cette demeure? Pendant qu'il nous refuse tout.

RACHEL.

Il l'a donnée à l'hôpital. Les malades pourront se remettre ici.

ÉLIE, se promenant autour de la pièce.

Il agit ainsi maintenant. Comme si on ne

lui avait pas fait d'autres réclamations ! Tu demeureras ici, Rachel ! dans cette chambre ?

RACHEL.

Oui, ou plutôt dans la chambre où tu viens de passer.

ÉLIE.

Tu as choisi la paix, Rachel ?

RACHEL.

Pas entièrement la paix, Élie. J'ai une grande responsabilité et beaucoup de travail.

ÉLIE.

Je le sais, Rachel, je le sais. Je voulais dire.. Je ne comprends pas que quelqu'un ait une demeure comme la sienne dans cette propriété, qu'il l'ose même alors que d'autres... Tu as sans doute entendu parler de Marie et de ses deux enfants !

RACHEL.

Oui, oui, je sais tout ce qui arrive. Ah !

Élie, que n'ai-je été constamment près de toi ces derniers temps !

ÉLIE.

J'ai bien souffert du mal du pays, je pensais au temps où nous vivions avec père et mère. Jamais je n'avais éprouvé de tristesse pareille.

RACHEL.

Je comprends ta souffrance. Dis-moi, Élie, as-tu confiance en la grève ?

ÉLIE, la regardant d'abord.

Et toi ?

Rachel secoue la tête.

ÉLIE, pareillement.

Ce sera un épouvantable désastre. Marie Haug était clairvoyante. Bien d'autres morts suivront la sienne !

RACHEL.

Tu souffres, Élie ! Je le vois à ton visage.

ÉLIE.

Ceux de la ville, Rachel, ont une autre conscience que la nôtre. Il faut d'autres événements pour les secouer.

RACHEL.

Bratt se rend-il compte de cela, lui? (Élie secoue la tête.) Depuis quand as-tu vu clair?

ÉLIE.

Du jour que je vous ai quittés, toi et lui.

RACHEL, affligée.

Tu ne vois plus Bratt?

ÉLIE.

Je ne lui ai parlé qu'aujourd'hui.

RACHEL.

De tout cela?

ÉLIE.

Non!

Mais laissons cela!... Veux-tu que nous revivions un peu de notre enfance, Rachel?

RACHEL.

Oui, je te comprends.

ÉLIE.

Assieds-toi près de moi. Causons de nos vieux et chers souvenirs. Je te l'ai dit, je souffre tant du mal du pays.

RACHEL.

Élie, veux-tu que nous allions là-bas dans le Nord ? Revoir les lieux de notre enfance ? Le fjord, les montagnes de roches nues, les nuits pâles, le cimetière de la paroisse ? Et l'église ? Aux lieux de l'éboulement l'herbe doit avoir poussé comme sur tant d'autres choses. Quel beau voyage ce serait ! La nature nous réapparaîtrait pleine de mélancolie, mais toujours fidèle et grande : et les souvenirs ! si purs, si nobles qu'ont laissés notre père et notre mère, Élie, nous irions revoir la maison paternelle, tu le peux maintenant. Tu es libre et si surmené, Élie !

ÉLIE.

Je ne suis pas libre, Rachel.

RACHEL.

Si, tu es libre, puisque ta présence est inutile.

ÉLIE.

Ce n'est pas sûr, Rachel.

RACHEL.

Ah oui ! Les aider de ton argent, mais tu peux le faire aussi bien par l'entremise de Bratt. Ah ! Élie, partons !

ÉLIE.

Quelle proposition, Rachel !

RACHEL.

Cela te guérira.

ÉLIE.

Demain je te ferai connaître ma réponse.

RACHEL.

Nous reverrons tous les endroits où nous avons joué !

ÉLIE.

C'est à cela que j'ai le plus pensé pendant mes nuits d'insomnie.

RACHEL.

Te souviens-tu de ce qu'on disait autour de nous, on ne nous voyait jamais l'un sans l'autre, et la main dans la main ?

ÉLIE.

Et nous babillions sans cesse ! on nous entendait de loin.

RACHEL.

Te rappelles-tu toutes les fantaisies que nous avions ? Que n'imaginais-tu pas, Élie !

ÉLIE.

Mais toi, tu étais mon guide, au fond tu m'as

toujours dirigé jusqu'au moment où nous nous sommes séparés.

RACHEL.

Te souviens-tu des ciders comme ils s'apprivoisaient avec nous?

ÉLIE.

Nous en avions soin, nous leur apportions de la nourriture dans leurs nids, et, quand les petits commençaient à suivre leur mère en voletant, nous les suivions dans le canot.

RACHEL.

Notre père jouait avec nous. Il était aussi enfant que nous-mêmes.

ÉLIE.

Il nous encourageait toujours et d'une parole dirigeait vers le bien nos actions et nos pensées! Le ciel, la terre étaient unis. Les miracles les reliaient comme un arc-en-ciel. Nos yeux voyaient le Paradis...

RACHEL.

... Avec père et mère au milieu, entre les anges, ou mieux les anges sur la terre au milieu d'eux. C'était notre conviction.

ÉLIE.

Et le bon Dieu nous parlait. Si quelque événement survenait, c'était un message de Dieu. Le beau temps, la tempête, les éclairs, les fleurs, tout ce que nous voyions, tout venait de lui. Si nous étions en prière, nous croyions être face à face avec lui. Nous l'apercevions aussi dans l'océan, sur les monts, dans les cieux. Tout était lui.

RACHEL.

Te souvient-il, lorsque les cloches tintaient ? Nous pensions fermement que les anges dirigeaient les sons à travers les airs, invitant les hommes à venir.

ÉLIE.

Ah ! Rachel ! celui qui a vécu cette existence se sent plus tard comme un exilé dans la vie.

RACHEL.

Oui, un exilé, tu as raison.

ÉLIE.

Rien ne le contente plus. A peine avons-nous eu quitté le foyer que ce monde nous est apparu froid et vide.

Ensuite, le doute ! Maintenant je vais te dire ce qui survit seul de tout cela, je vais te le dire : le désir de l'Au-delà.

RACHEL.

Pour toi peut-être ! Moi, je fuis cette pensée. Te souviens-tu après la mort de nos parents, comme la débâcle s'est faite tout autour de nous ! Tu voulais fuir tout le monde.

ÉLIE.

Oui, nous nous sommes serrés l'un contre l'autre. Nous ne pouvions ajouter foi à ce que nous voyions.

RACHEL.

Nous avions peur...

ÉLIE.

C'est vrai, tu sais bien.

RACHEL.

... Que les gens tiennent de méchants propos sur nos parents quand ils nous apercevaient.

ÉLIE.

... Parce qu'ils ne les avaient pas compris ! Et après la mort de tante Hanna, après ce grand héritage, comme en nous ce désir de l'Au-delà surgit tout à coup !

RACHEL.

Oui, oui, tu as raison ! il réveilla ce sentiment qu'il n'y avait pas de limites pour nous.

ÉLIE.

Alors, nous allâmes chercher Bratt, et près de lui cette pensée s'accrut et depuis cette époque elle est devenue de plus en plus vivante.

RACHEL.

Pour toi, mais pas pour moi. J'éprouve une sainte frayeur à y songer, mais aucun bonheur.

ÉLIE.

Vouloir la fuir ne sert à rien, Rachel; cette pensée réside en nous et malgré nous.

RACHEL.

La terre trouve sa route à travers l'infini. Pourquoi ne la trouverions-nous pas nous aussi?

ÉLIE.

Parfois, Rachel, j'ai le sentiment que je suis emporté sur des ailes! Plus de limite alors vers l'Au-delà.

RACHEL.

La mort, Élie, est la limite.

ÉLIE, se levant.

Non, c'est elle; c'est cette limite qu'il faut franchir, c'est elle surtout.

RACHEL, se levant.

Que veux-tu dire ?

ÉLIE, embarrassé.

Que tout ce que nous désirons faire vivre doit forcément passer par la mort !

RACHEL.

Par la mort ?

ÉLIE.

La vie exige la mort. Le Christianisme a tiré sa vie de la croix ; la patrie, de ses cadavres. Toute résurrection ne s'est faite que par la mort !

RACHEL.

Selon toi, il faut que les ouvriers meurent pour arriver à leur fin ?

ÉLIE.

S'ils l'osaient, leur cause serait gagnée ! Ils triompheraient sur-le-champ.

RACHEL.

Mais ce sera la révolution ?...

ÉLIE.

Pauvres ouvriers, grand Dieu ! Le grand dimanche des ouvriers !

Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? — Lundi ! — Dimanche n'est donc pas demain. Une longue semaine encore, toute une vie doit peiner jusque-là !

RACHEL.

Il n'y a qu'un travail profitable, Élie, c'est l'exemple, le bon exemple.

ÉLIE, se détournant d'elle.

Si tu te doutais comme tu dis vrai !... (S'adressant à elle.) L'exemple pour franchir les limites, comprends-tu ? Leur donner l'exemple !

RACHEL.

Franchir les limites de la vie ?

ÉLIE.

Un les franchit d'abord, le premier, puis un

second; c'est ainsi que cela a commencé, n'est-ce pas ? puis dix, puis cent, puis enfin des milliers. Car il en faut des milliers, avant que des millions osent faire le grand saut. Alors ils sont irrésistibles ! Voilà le grand dimanche, l'alléluia, le triomphe !

D'abord Jean, puis Jésus, puis les douze, les soixante-dix, puis des centaines, des milliers, et maintenant tous ceux qui le veulent. La vie de la résurrection ne saurait être reconquise à meilleur compte.

RACHEL.

Les hommes sont forts et tenaces, mais il faut bien que l'existence poursuive aussi sa courbe, comme la terre suit la sienne.

ÉLIE.

Non, les plus forts sont ceux qui veulent du nouveau ! Le feu éternel, la force ! la seule, est chez les pionniers d'idées. — Tout dépend d'eux ! Plus ils seront audacieux, plus nombreux seront leurs adeptes !

RACHEL.

Dans la mort ?

ÉLIE.

Il n'existe pas d'autre route ! On ne croit que celui qui s'aventure dans la mort, sortons de la vie, sortons-en, et ils nous croiront ! Regarde autour de toi ! En qui a-t-on confiance maintenant ? Ceux qui sont près de Bratt croient en lui, c'est vrai, mais ceux qui en sont éloignés, ceux qui justement devraient être convertis, ne se donnent même pas la peine de l'écouter. Il peut venir à bout de les émouvoir. Il est juste assez fort pour fomenter un peu d'agitation... mais ils ne s'en soucient pas et laissent à la police le soin de rétablir l'ordre.

RACHEL.

Tu as raison, c'est ainsi.

ÉLIE.

Mais, vienne une voix d'au-delà de la vie, ils l'écouteront ! Toutes les paroles venant de l'Au-delà acquièrent de la force et trouvent de

l'écho ici-bas. Si les forts veulent être entendus, ils doivent passer de ce côté. — C'est de cette tribune qu'on doit parler à la vie. C'est de là qu'il faut proclamer les lois au monde, et les plus sourds les entendront.

RACHEL.

Mais cette doctrine est terrible.

ÉLIE.

Terrible !

RACHEL.

Je veux dire qu'elle conduit à des atrocités.

ÉLIE.

Rien ne peut être plus atroce que le présent, Rachel. C'est la religion des martyrs que je t'annonce ici.

RACHEL.

Sans doute, cette morale est grande en elle-même...

ÉLIE.

Si elle te prend, tu n'en connaîtras plus d'autre.

RACHEL.

C'est depuis cette révélation que tu as perdu ta confiance en la grève?

ÉLIE.

Pour elle, j'ai fait mon possible, n'en doute pas.

RACHEL.

Je n'en doute pas. (Lui entourant le cou de ses bras.) Mais j'ai souci de toi, Élie. Là-bas, cet enfer, ce n'est pas ta place.

ÉLIE.

C'est le seul endroit où je dois être.

RACHEL, lui entourant toujours le cou de ses bras.

Viens donc avec moi revoir la maison paternelle, tout de suite, comprends-tu, s'en aller

seuls, tous les deux, respirer l'air de la mer. Élie ! Comme on pense et comme on sent différemment là-bas ! Et combien de souvenirs renaîtront pour nous pendant le voyage.

ÉLIE, qui pendant tout le temps l'a regardée d'une manière pénétrante.

En dépit de toutes les métamorphoses, tu n'as pas changé, Rachel. Tu pourrais, encore aujourd'hui, reprendre nos jeux avec les eiders.

RACHEL.

Oui, si tu étais avec moi.

ÉLIE.

Ah !

RACHEL.

Élie !

ÉLIE, l'attirant à lui.

Laisse-moi te regarder.

RACHEL.

Élie !

ÉLIE, de même.

Ton âme est douce comme le duvet des eiders ! Rachel, te souviens-tu quand nous saisissions leurs petites plumes, nous nous étonnions souvent de ce que les petits aient pu quitter leur nid ?

RACHEL.

Oui, et pourtant ils s'étaient envolés.

ÉLIE.

Ils s'étaient envolés. (Bas.) Au revoir, Rachel !

RACHEL.

Tu veux déjà partir ?

ÉLIE.

Je dois partir, mais il me semble que je ne puis t'abandonner.

RACHEL.

Alors, reste.

ÉLIE.

Il y a dans la vie une joie que nous n'avons goûtée ni l'un ni l'autre.

RACHEL.

Ce qui nous est échu en partage était beaucoup plus beau.

ÉLIE.

Tout de même parfois je me prends à regretter un bonheur que je n'ai pas connu !...

RACHEL.

Faiblesse !

ÉLIE.

Oui, faiblesse ! (Il l'embrasse.) Dans ce baiser, j'embrasse ce bonheur que je n'ai pas connu. Et puis, je t'embrasse toi, seulement toi ! (Il l'embrasse longuement.)

Adieu, Rachel !

RACHEL.

Demain?

ÉLIE.

Demain, tu sauras...

RACHEL.

Tu viendras toi-même?

ÉLIE.

Si je puis ; ah ! caresse des eiders. (Il l'entoure de ses bras, l'embrasse, reste debout à la porte.)

RACHEL.

Que dis-tu, Élie?

Élie fait un mouvement de la main et sort. Rachel reste immobile regardant la porte ; comme on frappe à la fenêtre, elle se retourne, va à la fenêtre et l'ouvre.

SCÈNE V

RACHEL, SPERA, CREDO.

SPERA entre en courant.

Qui était-ce, Rachel?

CREDO, entrant de même.

Ton frère, n'est-ce pas ?

RACHEL.

Oui.

SPERA.

Il a un gros chagrin ?

RACHEL.

Tu l'as vu.

CREDO.

Ah ! que veut-il ?

SPERA.

Quelque chose de grand ?...

CREDO.

Et où va-t-il ?

SPERA.

Loin, très loin, n'est-ce pas ?

RACHEL.

Nous irons ensemble.

TOUS DEUX.

Où ? Quand ?

RACHEL.

Dans notre pays de Norland. Peut-être demain déjà...

CREDO.

Mais pourquoi t'a-t-il fait un tel adieu ?

SPERA.

Comme s'il ne devait jamais te revoir ?

RACHEL.

Vous croyez ?... vous vous trompez. — Il est ainsi, toujours, lorsqu'il est malheureux. Alors, il ne peut plus me quitter.

On sonne. Tous deux se sauvent par la fenêtre que Rachel ferme. On frappe.

SCÈNE VI

RACHEL, BRATT.

RACHEL.

Entrez !

Bratt se précipite dans la pièce, agité, hors d'haleine.

Il n'est pas ici ?

RACHEL.

... Vous pensez à mon frère ? (Vivement.) Il n'est rien arrivé ?

BRATT.

Était-il ici ?

RACHEL.

Mais oui... Ne l'avez-vous pas rencontré ?

BRATT.

Il est venu ici ? Oui, c'est cela ! Qu'a-t-il dit ? Que voulait-il ?

RACHEL.

Vous demandez ce qu'il veut faire?

BRATT.

Vous ne savez rien ; je le vois, il ne vous a rien, rien confié ?

RACHEL.

Non. Il reviendra demain.

BRATT, vite.

Demain ?

RACHEL.

Ou bien il me donnera des nouvelles.

BRATT.

Que veut dire cela ? (A elle.) Vous a-t-il parlé de moi, Rachel ?

RACHEL.

Non. — Oui, c'est possible. Un peu incidemment !

BRATT.

Seulement ainsi ?... Oui, il me cache quelque chose !

RACHEL.

Il m'a dit que, sauf aujourd'hui, vous ne vous étiez pas vus depuis longtemps.

BRATT.

Vous a-t-il dit que je l'avais vu sans le reconnaître. Vous l'a-t-il dit ?... et cela parce qu'il était déguisé (1) ?

RACHEL, souriant.

Élie ?... Je ne puis vous croire.

BRATT.

Enfin, il n'est jamais chez lui la nuit !

RACHEL.

Il m'a bien dit cela. J'ai pensé que c'était causé par des insomnies.

Mais, mon Dieu, Bratt, qu'y a-t-il ?

(1). S.-ent. : en mineur. N. du Trad.)

BRATT.

Je ne puis vous le dire tout d'un coup. Vous ne le comprendriez pas. D'ailleurs, rien de précis qui me renseigne. Des prévisions, aucun acte.

RACHEL.

Si vous n'avez aucune...

BRATT.

Oui, oui !... cependant c'est certain !... Ah ! qu'une fois encore je..

Oui, attendez, je vais vous expliquer pourquoi... je suis ici....

Comme nous nous sommes aimés cependant ! Ce qu'il fut pour moi, Rachel, ce qu'il a été pour moi !

RACHEL.

Est-ce donc fini?

BRATT.

Quelqu'un me l'a pris?

RACHEL.

Que dites-vous là ?

BRATT.

Je n'y puis rien comprendre. Comment pourrais-je le comprendre, Élie ? Ce n'est qu'aujourd'hui que nous nous sommes revus... Je m'en suis de suite aperçu, et plus il parlait, plus ma conviction s'affirmait.

RACHEL.

Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

BRATT.

Quelqu'un me l'a pris.

C'est aussi sûr que l'été deviendra l'automne et que l'automne finira.

A ses illusions démesurées, à son besoin indomptable de se signaler, né de son état d'excitation nerveuse, je l'ai compris ! Comment pourrait-il vivre parmi vous ? Il rêvait de tenter quelque chose d'extraordinaire, une seule fois, de porter un grand coup !

RACHEL, angoissée.

Et ce serait ?

BRATT.

Il est si facile d'entraîner Élie, il est de bonne foi.

RACHEL.

Oui, oui ! mais qui l'a...

BRATT.

Quelqu'un qui lui a représenté la grève comme un procédé sans action... comme un malentendu ou quelque chose de pire. L'horreur l'a saisi, les plus affreux remords de l'inaction, et il n'a pu supporter la misère qu'il voit tout autour de lui... Voilà comment ça a dû commencer.

Alors il aura voulu réparer... réparer dans un noble but, faire quelque chose afin que les yeux s'ouvrent sur notre détresse ! Quelque chose de nouveau, quelque chose d'inouï ! Voilà comment ça a dû se passer.

RACHEL, en une angoisse croissante.

Mais quoi, quoi donc?

BRATT.

Un instant je vous prie, il faut que je vous raconte tout, autrement vous comprendriez mal, car ce n'est pas sa faute.

Il ne m'a pas dit un mot ! Bien que nous ayons la même responsabilité, que nous commettions la même faute, pas un mot de reproche ; il a voulu réparer pour le bien lui seul, tout seul... se sacrifier ! Il nous a déjà abandonné toute sa fortune.

RACHEL.

Élie ! Toute sa fortune ?

BRATT.

Un mot qui lui est échappé m'a tout révélé. Maintenant, ma conviction est faite. C'est ainsi. Il nous a donné jusqu'à son dernier sou. Hier il avait encore 2.000 francs, aujourd'hui il nous a tout donné.

RACHEL, fortement émue.

Il ne souffrira pas de la pauvreté.

BRATT.

Ce n'est pas cela ! Mais il nous a trompé ; il nous a chaque jour du nord et du sud, de l'est ou de l'ouest, fait envoyer de l'argent, si bien que nous avons cru à de nombreuses adhésions ; demain tout s'effondrera ! Nous ne pourrons secourir que les plus nécessiteux, et pendant peu de temps, ensuite plus rien ! rien que la misère, plus grande qu'auparavant.

RACHEL.

Pauvre Bratt !

BRATT.

Oui, vous le pouvez dire. Car Élie n'est en rien fautif. Le coupable, c'est moi, je dois donc m'expliquer.

RACHEL.

Parlez.

BRATT.

Jusqu'à ces derniers jours, j'avais conservé une confiance inébranlable dans mes propres

vues, je croyais fermement que Dieu était avec moi ? J'y étais amené par la force et la confiance que les autres me concédaient, rien ne me semblait plus beau! Mais Élie est venu, et, avant que je n'aie pu m'en apercevoir, le sol s'est dérobé sous mes pas.

RACHEL.

Pauvre ami !

BRATT.

Aussi, comment l'homme qui a vécu une vie telle que la mienne a-t-il pu enfin avoir la Foi et se dire encore de nouveau : Voilà la vérité. Je ne me trompe pas !

Il se cache le visage.

RACHEL.

Mon ami, mon pauvre ami !

BRATT, la regardant avec une profonde émotion.

Parfois je croyais voir une figure devant moi qui me demandait : Es-tu capable de

trouver la bonne route? Peux-tu conduire les autres sur le vrai chemin?

Rachel fait un pas en arrière.

BRATT, la suivant.

Dites-le-moi maintenant, vous doutiez-vous aussi?

RACHEL.

Oui.

BRATT.

C'est à cause de cela que vous vous êtes éloignée de moi.

RACHEL.

Oui.

BRATT, se rapprochant tout près d'elle: elle recule devant lui.

Je n'aide pas les hommes, je les séduis. Je ne les conduis pas, je les égare.

Toujours je fais le contraire de ce que je veux, ne dépassant pas le but auquel j'aspire, je suis la cause d'ébranlements et de déses-

poirs. Est-ce vrai ? Cela doit finir ainsi, je tomberai là, et des milliers de malheureux penchés sur moi me condamneront.

RACHEL, se rapprochant de lui.

Un hasard peut se produire... vous m'êtes si cher, vous me l'avez été depuis la première heure.

BRATT.

Et vous vous êtes éloignée de moi ?

RACHEL.

Vous avez un noble et grand caractère, mais près de vous je perds mon énergie.

BRATT.

Vous l'avouez !

RACHEL.

Oui, vous prenez mes forces au point que je ne me reconnais plus.

BRATT.

C'est ainsi !

RACHEL.

Cela vient de votre nature. Vous n'y pouvez rien.

BRATT.

Croyez-vous que, si dès mon enfance on m'avait inculqué de saines pensées, j'aurais ainsi désorienté les plus robustes natures.

RACHEL.

Non!

BRATT.

Mais voilà. Nous sortons en chancelant de siècles d'obscurité et nous voulons sauver le monde. Il s'est accompli déjà tant d'évolutions alors que nous n'existions pas encore, nous ne pouvons en saisir toutes les nuances. Notre cerveau en est incapable...

L'exaltation de nos rêveries, la surexcitation de notre volonté, tout cela brise les forces qui sont en nous.

Nous avons vu des hommes monter le ciel, en des chariots de feu, notre esprit a aperçu les anges dans les nuages et le démon

dans le feu éternel, nous avons un besoin ardent de merveilles, notre cerveau n'est pas satisfait et nous ne pouvons nous contenter de l'existence naturelle. Non, non ! Nous gémissons, Rachel ! Nous jugeons mal et nous nous précipitons à l'aventure dans le monde. La conscience n'est point un gouvernail sur lequel nous pouvons compter, sa demeure n'est ni sur terre, ni dans le temps présent. Nous nous perdons dans les utopies... nous nous égarons dans l'infini...

RACHEL.

Dans l'infini ?

BRATT.

Comprenez-vous maintenant ?

RACHEL.

Élie !

BRATT.

Oui.

J'ai eu sur lui une funeste influence ! Je n'ai pas compris qu'un tempérament comme le *sien* n'aurait *jamais* dû être mêlé à notre cause.

RACHEL.

Jamais !

BRATT.

Et maintenant il se précipite dans l'infini et nous avec lui.

L'heure horrible approche ! Il s'est déjà dépouillé de toute sa fortune et bientôt lui-même se sacrifiera.

RACHEL.

Lui-même ? Élie ?

BRATT.

Il se sacrifiera lui-même pour en tuer des centaines d'autres ! Il doit s'y être préparé depuis longtemps ; mais à présent, c'est imminent ! Comprenez-vous ?

RACHEL.

Non.

BRATT.

Vous ne le comprenez pas. Rachel jette un grand cri et tombe.) Ah! tomber, tomber à tes côtés et ne plus se réveiller!

Le rideau baisse. on le voit à genoux près de son corps.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Un grand hall. — A gauche une espèce de fauteuil-trône. Au milieu des bancs solides, avec de hauts dossiers richement sculptés, qui sont placés le long des trois côtés. — Au lever du rideau, des chaises sont éparpillées dans la chambre. — Au second plan, des fenêtres à ogives très grandes ; parmi les bancs des deux côtés, mais tout à fait dans le fond, sont des portes d'entrée du même style que les fenêtres. Le plafond est beau et richement sculpté. Les murs sont ornés de tapis, d'écussons et de drapeaux, et aussi de feuillages frais comme pour un jour de fête.

SCÈNE PREMIÈRE

Holger est assis sur le fauteuil, ayant une petite table placée devant lui ; sur les bancs et les chaises sont assis les députés de toutes les fabriques du pays. Dans les embrasures des deux portes on en voit d'autres se tenant debout. Ils viennent précipitamment dans le hall, dès que la discussion est plus vive, puis s'éclipsent. Des domestiques, en livrées de style Moyen Age, apportent, d'une façon empressée, des rafraîchissements dans des grandes coupes et des verres.

ANKER, se tenant sur une petite estrade avec une table juste au-dessous du président. — A droite, se trouve encore une table auprès de laquelle sont assis deux secrétaires.

Il est dit dans le Saint Livre : Tu ne chasseras pas Belzébuth par Belzébuth. Mes actes doivent être conformes à ma religion. C'est en fait et non en apparence que nous devons donner le bien aux malheureux. Si nous ne le faisons pas, nous ne construirons rien, nous ne posséderons pas l'avenir.

Il descend. Profond silence.

HOLGER.

La parole est à M. Mo.

MO. Il monte à la tribune, ceux qui se tiennent à la cantonade, hors des portes, se pressent pour entrer dans la salle.

J'ai l'honneur, au nom des quatorze manufacturiers de ma ville natale, je dis des quatorze, de me rallier à la proposition de M. Holger. Et je le fais de tout mon cœur. (Écoutez, écoutez.)

Si les ouvriers forment un syndicat contre nous, eh bien! nous en formerons un contre EUX. (Écoutez, écoutez!

Nous donnons notre assentiment à la proposition entière et approuvons chaque paragraphe.

Je suis extraordinairement surpris du discours de M. Anker. Chaque fabricant devrait comprendre l'avantage qui ressort de l'union générale de tous les fabricants à l'heure du danger commun. Tous devraient apercevoir le côté pratique qui en résulterait pour eux, si les grèves avaient à compter avec une commission organisée, dont le chef suprême réunirait en sa personne tous les pouvoirs. Ce que nous perdrons en liberté, nous le retrouverons en sécurité. Nous adoptons cette proposition de tout notre cœur. Puissent les ouvriers comprendre que, toutes les fois qu'ils s'insurgeront, sans nous émouvoir nous les réduirons par notre autorité. Ils deviendront ainsi plus accommodants ; ce qu'il fallait démontrer.

Aussitôt que les possesseurs de fabriques des autres pays auront fondé pareille union, nous nous y joindrons. Finalement on constituera un syndicat global pour tous les pays civilisés. La proposition de M. Holger est grandiose. Et moi (Se tournant vers Anker.) je n'en redoute pas les conséquences. M. Anker a dit : « C'est la plus petite partie du monde luttant contre la plus forte. » M. Anker s'abuse, s'abuse par un argument archi-faux !

Il n'y a pas dans le monde que des manufacturiers et des ouvriers de fabrique ! Il y a d'autres individus ! Et sans aucun doute ceux-là ont intérêt à nous protéger, aider, plutôt que les ouvriers. (Écoutez, écoutez.) Tous réunis nous représentons l'État. L'État, c'est nous ! Il a été nous, il restera nous ! J'adhère donc de tout cœur à la proposition de M. Holger. (Écoutez, écoutez, écoutez.)

Il descend, applaudissements répétés et dialogues animés.

HOLGER.

M. Johan Sverd a la parole.

UN D'EUX.

Votons !

BEAUCOUP.

Oui, oui, votons !

DAVANTAGE.

Votons, votons !

JOHAN SVERD monte à la tribune avec une serviette qu'il ouvre devant lui.

Honorables collègues, il n'est pas besoin

de manifester si fort. J'ai pris l'air de la réunion. Je suis chimiste et comme tel habitué aux analyses. (Il flaire. Explosion de rire. Si, malgré vos cris, je monte à la tribune, c'est que je veux vous exposer les vues des collègues que j'ai l'honneur de représenter et auxquels j'ai fait des promesses.

UN D'EUX.

Que vous leur avez dictées.

UN AUTRE.

Dictateur !

JOHAN SVERD.

Si j'exerce une dictature, ce doit être celle de la persuasion !

MO.

Et vous voulez nous en faire tâter !

JOHAN SVERD, gaiement.

Avec votre très honorée permission, oui, je le veux. J'ai même un argument tout prêt, auquel aucune intelligence ne pourra résister.

PLUSIEURS.

Ah ! Ah !

JOHAN SVERD.

M'y voici ! Nos fabriques sont situées, comme le sait l'honorable assemblée, à la campagne : *or, nous avons accordé à nos ouvriers, sur leur demande, presque tout ce qui est la cause de la grève d'ici.*

Interruption.

TOUS.

Oui, mais hors la ville ! Ce n'est pas la même chose.

UNE VOIX, plus forte que les autres.

C'est très différent... tout à fait.

MO.

Montrez vos livres !

JOHAN SVERD, montrant sa serviette.

J'ai apporté ici le bilan légalisé de l'année écoulée. Il est modeste, mais il y a encore des bénéfices.

QUELQUES-UNS.

Modestes, oui !

JOHAN SVERD.

Oui, nous savons nous contenter d'un rendement modeste... et c'est peut-être là toute la différence entre ces très honorés messieurs et nous ?

PLUSIEURS.

Ah ! Oh !

UNE VOIX.

Mêlez-vous de ce qui vous regarde !

JOHAN SVERD.

J'ajouterai que tous nos ouvriers sont membres de l'*Union syndicale du pasteur Bratt*, et reçoivent le journal d'Élie Sang ! Eh bien, mon Dieu ! malgré cela, les montagnes près desquelles nous vivons, nos chutes d'eau n'en gardent pas moins leurs aspects

agréables et rafraîchissants ! Enfin le pire, c'est que nous autres, possesseurs de fabriques, nous sommes aussi membres du *Syndical de Bratt* et abonnés...

Bruyante interruption.

TOUS.

Ne l'écoutez pas ! Que venez-vous faire ici, alors ? Socialiste ! Anarchiste ! Allez-vous-en ! Taisez-vous !

JOHAN SVERD.

Je crains qu'il n'y ait pas ici les gens intelligents que je m'attendais à rencontrer !

Explosion de rires entrecoupés de cris furieux.

MO, d'une voix assourdissante.

Vous êtes un insolent !

UN D'EUX, d'une voix étourdissante.

C'est pas de sa faute ! Il appartient à une famille de tocs-tocs....

JOHAN SVERD.

Oui, et si j'appartiens à une famille de tocs-tocs (1), j'ai beaucoup de parents ici. (Explosion de rires.) Je tiens beaucoup à ma famille et j'espère qu'elle a une très bonne opinion de moi. Permettez-moi donc une courte critique sur la proposition de M. Holger... Je veux dire d'abord qu'un syndicat des industriels du pays, à plus forte raison de ceux du monde entier, ne peut aboutir que si tous les industriels eux-mêmes y adhèrent.

MO.

N'ayez crainte.

UN D'EUX.

On vous forcera à y adhérer.

ANKER.

Pas de contrainte.

(1) Plaisanterie intraduisible.

BEAUCOUP.

Si. On vous y contraindra.

Ils discutent entre eux.

JOHAN SVERD.

Monsieur le Président!

Celui-ci reste assis sans s'émouvoir.

ANKER, *se tenant*

Mais si les banques veulent les aider?

BEAUCOUP.

Elles n'oseront pas! Elles le regretteraient!

JOHAN SVERD.

Et les commissionnaires?

LES MÊMES.

Oh! oui! qu'ils essayent!

JOHAN SVERD.

Alors nous aurons deux autres syndicats, celui des banquiers et celui des commissionnaires.

MO.

Nous boycotterons les premiers et achèterons les autres.

JOHAN SVERD.

Très bien ! excellent et nouvel emploi des fonds de garantie. Et que devient le parti libéral ? L'affaire tournera à la politique.

MO.

Elle y a tourné et depuis déjà longtemps.

JOHAN SVERD.

Non, mais voilà du vrai nouveau ! Le syndicat des industriels obligé de réduire les ouvriers, boycottant les banques, en lutte avec les commissionnaires, avec les compagnies de transport, etc., etc... Ce sera tout à fait nouveau !

ANKER.

Ça n'ira jamais.

BEAUCOUP, exaspéré.

Ça ira ! ça ira !

JOHAN SVERD, vivement.

Bien !... J'admets que vous réussissiez... même brillamment ! que vous commandiez le marché, les ouvriers, les fabricants ! Indirectement donc l'administration et l'État ! Et après ? Les très honorés industriels empiéteront aux premiers symptômes de révolte, car toute puissance est la source des abus ? Nous en viendrons aux guerres, exaspérés comme aux temps des querelles religieuses de nos ancêtres. Et en serons-nous plus avancés ? Nous retournerons à ces temps de sauvagerie où tous les instruments de travail étaient mis en pièces, les fabriques incendiées, et les directeurs massacrés ! Tout cela, d'ailleurs, n'est pas loin d'arriver, car nous en sommes déjà à des escarmouches d'avant-postes.

ANKER.

C'est vrai !

JOHAN SVERD.

Et qui donc sera atteint dans une pareille guerre ? Les deux camps ! Messieurs les Industriels comme les ouvriers. Vous pouvez faire infiniment mieux et atteindre le même résultat... Que chacun reste tranquillement chez soi, puis à un coup de cloche convenu vous mettrez le feu à tous vos biens, et les ouvriers en feront autant de leur côté. — C'est beaucoup plus simple, plus simple que l'incendie pour lequel vous travaillez et qui dévorera la ville et le pays.

Approbation involontaire.

MO.

Dites donc cela aux ouvriers !

JOHAN SVERD.

On doit dire aux deux partis qu'ils se heurtent à l'impossible et agissent contre les lois naturelles ! C'est une impulsion aveugle, héréditaire, un besoin de grandeur et d'inconnu en dehors de la nature, mais je vous l'affirme, Messieurs, le jour viendra où les hommes

découvriront qu'il y a plus de grandeur et de poésie à suivre les lois naturelles et possibles, quelles que soient leurs piètres apparences, qu'à servir l'extraordinaire, et il en a toujours été ainsi depuis les temps du culte du Soleil jusqu'aux derniers sermons de nos pasteurs. Si, à l'heure actuelle, les deux adversaires s'en tenaient à la simple réalité, que découvriraient-ils ? Que l'ennemi dangereux à tous est hors de nos atteintes. Il s'augmente de ce que nous nous ruinons les uns les autres ! Il nous tient réciproquement par sa force ! Cet ennemi, c'est le capital.

UNE VOIX DE FAUSSET.

Ne parlez pas du capital !

JOHAN SVERD.

Pourquoi, très honoré monsieur, ne parlerais-je pas du capital devant tous ? Alors que, tous, nous savons que dans ce pays industriel la plupart des gens travaillent avec de l'argent emprunté, et dont ils voudraient bien se libérer ? Mais le capital...

LA VOIX DE FAUSSET.

Ne parlez pas du capital !

JOHAN SVERD, sur le même ton.

Serait-il sacro-saint, par hasard ?

Rires.

MO.

Je ne veux pas dire cela. Mais ces récriminations contre le capital...

JOHAN SVERD, pendant que Mo parle encore.

Récriminations contre le capital ?

LA VOIX DE FAUSSET.

Ne parlez pas du capital !

Immense explosion de rires fous.

JOHAN SVERD.

Monsieur le Président, voulez-vous faire cesser ces enfantillages ?

Holger n'y prête pas attention.— Explosion de rires. Cris : « Bravo »!

JOHAN SVERD.

Je constate que la liberté de la parole n'est

pas respectée ici ! Je constate que ni le Président, ni l'assemblée ne garantissent la liberté de la tribune.

Écoutez ! Rires, huées.

JOHAN SVERD, sec et amusant.

J'en avais le pressentiment, aussi j'avais amené un sténographe.

Il s'élève une tempête de cris.

TOUS.

C'est interdit ! Les débats sont secrets. On ne doit faire aucune publication.

JOHAN SVERD.

Si la liberté des débats est violée, on doit en appeler au public. Cris. J'ai d'ailleurs aussi apporté un phonographe.

Il descend en riant, un plan sous son bras.

TOUS.

Méphisto !... Prestidigitateur !... C'était bien évident !... et vous parlez de liberté !...

HOLGER, tandis que tous crient d'une manière assourdissante.

La parole est à M. Ketil.

Cris, bravos et bans.

KETIL, qui se trouve tout à fait derrière, dit à Johan Sverd, sur le point de quitter la discussion, et que deux hommes suivent, dont l'un porte une petite caisse.

Vous partez ?

JOHAN SVERD, gaiement.

Oui !

KETIL.

Mais je vous voulais justement répondre.

JOHAN SVERD.

Il y a encore assez de monde pour s'amuser avec vous.

Il salue et part. On rit beaucoup.

KETIL, ironique, monte à la tribune.

Nous venons d'entendre qu'il est horriblement dangereux de faire ce que les ouvriers ont fait depuis longtemps.

PLUSIEURS.

Écoutez ! Écoutez !

KETIL.

Nous savions déjà de longtemps que nous n'avons aucun recours contre les ouvriers, mais ce qui est plus neuf, c'est que nous ne puissions faire ce qu'ils ont déjà fait. (Hilarité.) Il ne nous reste plus qu'à leur obéir. Toute autre chose est dangereuse.

Il nous faut donc augmenter leurs salaires, afin qu'ils puissent se soûler davantage. (Explosion de rires et... Écoutez, écoutez !) Je ne veux pas vous ennuyer longtemps à ce sujet, j'ai voulu attirer votre attention sur ce fait que les ouvriers devant avoir un intérêt sur les profits, surtout quand il n'y en a pas (Grande hilarité.), il s'ensuit naturellement qu'ils deviennent nos associés et que les banques seront très disposées à nous ouvrir leurs crédits ! — (Hilarité.)

Précisément à cet instant où la concurrence devient de plus en plus aiguë, nous ferons bien de partager la direction et les bénéfices. Nous pouvons en être certains, les affaires marcheront à souhait !

Hilarité générale, croissante et prolongée.

KETIL.

Que signifie donc le pouvoir centralisé sans la servitude pour les autres? — Non, ce principe est faux. Personne n'aura le pouvoir, mais chacun sera malheureux, voilà l'idéal! (Rires de plus en plus bruyants.) La liberté ne peut pas aller de compagnie avec la puissance de l'argent. Misère et liberté : voilà l'idéal! (Hilarité croissante.)

M. Anker, qui est un homme selon Dieu, vient de nous parler, d'une manière saisissante, des vices inhérents à la richesse ou à ceux qui ont la possibilité de devenir riches. Il nous a nommé : la paresse, la dissipation, l'amour de la bonne chère, la débauche et l'ambition. Et les vices des ouvriers? Il nous est encore heureusement permis de les reconnaître et nous pouvons admettre qu'ils sont beaux à côté des nôtres, si les ouvriers en ont aussi. Ils sont sales, paresseux, serviles, envieux, ivrognes, voleurs, violents et souvent meurtriers. Et davantage aujourd'hui où l'anarchie les rend des théoriciens du meurtre.

Je n'irai pas jusqu'à dire: je préfère les vices des riches à ceux des classes infé-

rieures, mais je trouve bon de faire remarquer qu'en somme chacun a bien les siens. Mais on ne signale que ceux des riches, peut-être parce que ceux des ouvriers sont bien plus délicats. Rires et applaudissements. M. Anker, qui est un homme selon Dieu, croit-il que les vices disparaîtront lorsque les ouvriers auront une part dans les bénéfices? S'il le croit, les bénéfices remettent les péchés ici comme là.

Permettez-moi de vous le dire, une pareille pensée émane d'un cerveau légèrement affaibli. Nouveaux rires. Il en est de même de toutes ces belles idées qu'on nous sert pour de la morale, sitôt que nous voulons entreprendre quelque chose de sensé. Oui! Oui! C'est cette fausse morale, dont on nous entrave, qui nous empêche d'agir et de défendre l'État et la Patrie, tels qu'ils nous ont été transmis et tels que nous devons les transmettre à nos enfants.

Aussi, pour les défendre, pour que ce soit gravé dans les mémoires, pour que personne ne puisse jamais y toucher, nous devons décider de suite que nous ne transigerons pas pour obtenir la paix.

Il descend au milieu de bruyantes ovations. On s'est levé et on lui parle avec animation.

HOLGER, quand la première émotion s'est un peu calmée

M. Anker demande de nouveau la parole.

UN D'EUX.

Encore du Anker ?

BEAUCOUP.

Assez d'Anker !

UN AUTRE.

Nous en avons vraiment soupé d'Anker !

Rires bruyants.

UN TROISIÈME.

Nous préférerions quelque chose de plus frais.

UN QUATRIÈME.

Non, rien du tout ! Votons !

UN PLUS GRAND NOMBRE.

Aux voix !

ANKER, se hissant à la tribune.

Mais non, goûtez encore un peu de mon Anker. Si le vin qu'on vient de vous servir moussait en abondance, il m'a paru d'une légèreté un peu par trop catholique. Nous venons d'apprendre que l'on pouvait faire mousser l'eau claire. Ah bah ! Plusieurs quittent la salle en criant.

Des temps nouveaux réclament de nouvelles conditions sociales, et, qu'on le veuille ou non, nous en sommes là, qu'il ne doit plus y avoir richesse excessive ou misère profonde. Une vie moyenne apparaît entre ces deux états, il faut l'accepter, et plus nous en approcherons, plus les vices disparaîtront, cortège des riches, couvées des pauvres.

Puissiez-vous être éclairés à temps, vous vous éviteriez de nombreux et terribles chocs !

Un des orateurs a dit qu'il y avait une case de dérangée dans nos méthodes de concevoir car le bon sens semblait s'être évanoui de nos discussions. Le bon sens, a-t-il sans doute voulu dire, est au-dessus de nos forces !... Il avait raison, à mon avis. Chacun de nous a ses raisons intimes et propres, qui sont celles de

son voisin, et la lumière disparaît. Le poids des guerres féroces, les écrasants budgets des États, les prodigalités de vivre des particuliers m'en sont témoins. La Force dirige l'existence d'un chacun : mais disparaisse la Force, disparaît l'anarchie devenue impossible !

L'ignorance de la responsabilité, l'inconscience des riches dissipant leurs millions dans la noce, — comme s'il n'existait personne d'autres qu'eux-mêmes et ceux qui les leur gagnent, — voilà la véritable anarchie, la révolte contre les lois divines et humaines ! Ils jettent à chacun le mot d'ordre : « Agis à ta guise et fais ce que tu veux. »

KETIL, se levant.

Je demande la parole.

L'orateur lui fait un geste. On s'en amuse.

ANKER.

Quant à la littérature des riches, de ceux qui ont du *bien*, la soi-disant littérature des *cerveaux organisés*, elle est adéquate à leurs actions. Elle déborde d'individualisme exaspéré, elle bafoue, excite aux violences contre les lois et les bonnes mœurs ! Ne vous étonnez

donc plus de l'anarchie qui tue par la dynamite ! C'est une autre anarchie, voilà tout !

UNE VOIX.

Monsieur le Président, nous nous écartons des faits.

BEAUCOUP.

Au fait ! Au fait !

PLUSIEURS.

Votons ! Votons !

BEAUCOUP rentrent dans la salle et se joignent avec des cris

Votons ! Votons !

ANKER.

Personne n'a le droit de faire ce qu'il veut avec son argent.

UN D'EUX.

C'est cependant naturel.

ANKER.

Ce n'est pas naturel. Nous avons pour nous

sauvegarder des lois écrites et non écrites. Eh bien ! vous vous lèserez les uns les autres en agréant aux mesures coercitives développées dans la motion Holger.

PLUSIEURS, entre eux, après une seconde de réflexion.

Nous ne nous laisserons pas intimider.

ANKER.

Encore un mot. Je trouve révoltantes les conditions que vous imposez aux ouvriers ! C'est une violation des lois écrites et naturelles.

Je suis certain que beaucoup parmi vous pensent comme moi.

Il descend.

HOLGER.

Nous pouvons en faire l'épreuve.

TOUS.

Oui ! Oui !

Tous crient ensemble, même ceux qui se trouvent dans la pièce voisine.

HOLGER.

Que tous ceux qui partagent l'opinion de

M. Anker veuillent bien se déclarer ? Silence général. Je veux dire : se faire entendre.

Silence, puis finalement explosion de rires.

UN HOMME, d'une voix craintive.

Je pense comme M. Anker.

Bruyants éclats de rires.

HOLGER.

Ainsi, une seule personne.

Joie générale, trépignements continuels.

ANKER.

Puisqu'il en est ainsi, je vous prie, Messieurs, de m'excuser de vous avoir retenu si longtemps.

Il part avec son adhérent.

UN D'EUX.

Bon voyage !

ANKER, depuis la porte.

Je n'ose pas vous faire le même souhait.

Il sort.

HOLGER.

On a proposé de voter.

TOUS.

Oui ! Oui !

HOLGER.

L'assemblée ne veut-elle plus entendre M. Ketil ?

TOUS.

Si, si, si !

On applaudit.

HOLGER.

Toutefois, M. Blom doit avoir la parole avant M. Ketil.

BLOM.

Un Monsieur grave, tout habillé de noir, élégant, se lève. Il n'a pris jusqu'ici aucune part aux démonstrations. On l'a vu se lever plusieurs fois comme s'il voulait parler, mais sans être remarqué. Enfin, durant la dernière péroraison d'Anker, avant que Kétil ait eu la parole, il a réussi à l'obtenir.

HOLGER.

Permettez ! Je présume tout d'abord que vous acquiescez à la proposition.

BLOM.

Oui.

HOLGER.

La parole est à M. Blom.

BLOM, montant à la tribune.

Oserai-je vous prier de me faire donner un verre d'eau ?

HOLGER regarde autour de lui. les autres membres font de même.

Où est le domestique.

PLUSIEURS s'empressent d'aller aux deux portes. regarder en dehors.

MO.

En voici un !

Il fait signe. Un domestique vient.

BLOM.

Puis-je avoir un verre d'eau bien fraîche!

Sortie du domestique.

BLOM.

Messieurs, notre pays a déjà perdu des millions. Je dis des millions. Les bénéfices annuels des fabriques sont dérisoires et j'ajouterais...

UN D'EUX.

Quoi donc ?

BLOM, avec courtoisie.

J'ajouterai que : « La légèreté, pour ne pas dire le ton frivole, oui, le ton frivole, qui a régné dans cette assemblée, m'a vivement blessé.

UN D'EUX.

Ah ! bah ! si vivement ?

BLOM, avec courtoisie.

Certainement. Nous ne soutiendrons cette

crise qui vient d'éclater que par la retenue et la discipline.

UN D'EUX.

... la discipline...

BLOM, avec courtoisie.

Oui, la discipline. Rires. C'est le seul moyen pour nous de mettre la force de notre côté et de sortir vainqueurs de la lutte ; par la discipline nous gagnerons l'appui de la puissance la plus grande. Je veux dire...

Le domestique arrive avec une magnifique carafe et une coupe pareille sur un plateau, la coupe est remplie et il la présente.

BLOM, prenant le verre et le buvant.

Je veux dire...

UN D'EUX.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

UN AUTRE

L'armée ?

UN TROISIÈME.

Le roi ?

UN QUATRIÈME.

Les électeurs ?

UN CINQUIÈME.

Les femmes ?

Explosion de rires.

UN SIXIÈME.

L'argent ?

Nouveaux rires.

BLOM, replaçant le verre.

Je veux dire l'Église.

PLUSIEURS.

Ah ! L'Église !

BLOM.

Oui, l'Église. En acceptant de nous discipliner, nous l'aurons de notre côté.

UN D'EUX.

... de notre côté...

BLOM, avec courtoisie.

De notre côté.

UN D'EUX, assis tout à fait à l'arrière plan.

Puisque l'Église ne fait pas peur aux ouvriers, que diable pouvons-nous faire avec elle ?

PLUSIEURS.

Écoutez ! Écoutez !

UN TROISIÈME.

Oui, que diable vient-elle faire ici ?

BLOM, sans s'émouvoir.

L'Église n'est pas du côté des ouvriers. Nous le savons, nous le savons, mais elle n'ose pas s'allier ouvertement avec nous parce que les bonnes mœurs et la discipline ne nous font défaut, et que nous exigeons ces qualités des ou-

vriers. Si nous pratiquions ces vertus, l'Église nous aiderait.

UN D'EUX.

... nous aiderait...

BLOM, avec courtoisie.

Oui, elle nous aiderait. J'accepte la motion proposée, mais si nous ne recherchons pas l'appui de l'Église, il nous sera impossible de faire aboutir notre projet.

UN D'EUX.

... de faire aboutir notre projet...

BLOM, avec courtoisie.

De faire aboutir notre projet. C'est mon opinion.

Il descend de la tribune.

HOLGER.

M. Ketil a la parole !

Applaudissements unanimes, tous se précipitent.

KETIL, montant à la tribune pendant que durent les ovations.

Donc, nous manquons de discipline ! (Éclats de rires. Écoutez ! écoutez !)

Et l'Église, la malheureuse Église ne sait que faire ! Elle ne peut nous aider parce que nous manquons de discipline et de bonnes mœurs ! (On rit ; écoutez !) Mais pourquoi donc alors l'Église est-elle toujours si fidèle à ceux qui détiennent le pouvoir. Est-ce qu'ils sont toujours, eux aussi, de bonnes mœurs et disciplinés ! (Vives acclamations.)

Emparons-nous du pouvoir et nous pourrons compter absolument sur l'appui de l'Église ! (Acclamations.)

Il en est de même avec les ouvriers. Après que le Gouvernement de Paris, en 1871, eut fusillé une dizaine de mille des pires agitateurs, il obtint de longues années de paix. Cela prouve qu'une saignée de temps à autre n'est pas inutile. (Éclats de rires. Écoutez ! écoutez ! Ils discourent entre eux.)

Bientôt il en faudra en faire une là-bas dessous. (Explosion de rires.)

Peut-être ne serons-nous pas obligés d'en arriver là. Il nous suffit de prendre posses-

sion du pouvoir, de montrer que nous sommes un corps dans l'État et que nous prétendons assurer l'ordre et la tranquillité, et tout marchera bien, j'en suis sûr. (Rires bruyants. Écoutez !) On a dit ici que nous blâmions l'anarchie des autres, mais que nous avions aussi notre anarchie, et que nous ruinions le pays. Oui, mais peut-on comparer la folie d'un riche dilapidant son argent aux ruines causées par une grève de deux semaines comme cela s'est vu en Angleterre et plus particulièrement en Amérique ? Quand les grévistes brisent le matériel nécessaire à la fabrication, ils en détruisent pour des millions, arrêtent toutes les branches d'industrie et troublent les marchés du monde entier ! Et c'est avec la bête féroce, qui se cache dans tout ouvrier, même dans le meilleur, que nous devrions partager les bénéfices ? C'est à lui que nous devrions abandonner toute la direction des affaires ?... Quelle serait notre garantie ? Devant de pareilles créatures, nous devons bien réfléchir avant de nous laisser arracher notre pouvoir et aller jusqu'au bout pour le bien de tous ? (Bruyants applaudissements.)

Ce n'est pas seulement sur chaque para-

graphe que je suis d'accord avec la proposition de M. Holger, non, ce que j'exige, c'est le vote absolu, *en bloc*. (Il descend au milieu d'une tempête d'applaudissements.)

Tous se lèvent, à l'exception de Blom.

UN D'EUX.

Par acclamations !

TOUS.

Oui ! Oui !

On frappe des mains.

MO.

Vive M. Holger ! Vive notre grand directeur ! Hourra !

Toute l'assemblée semble unie. — M. Blom aussi est debout.

ANKER.

Il apparaît entre les deux portes avec son adhérent, debout, inopinément.

Excusez-moi, monsieur le Président, mais nous ne pouvons pas sortir.

HOLGER.

Vous ne pouvez pas sortir ?

ANKER.

Toutes les portes sont barrées.

HOLGER.

Et le garde de la porte, où est-il ?

ANKER.

Le garde de la porte est introuvable.

HOLGER.

Comment ? Où sont les domestiques ? Quoi ?

ANKER.

Nous n'avons rencontré aucun domestique.

Inquiétude.

MO.

Tout à l'heure, un d'eux était encore ici ?

Plusieurs s'empressent d'aller vers les portes et regardent au dehors.

UN D'EUX.

Le voici.

Il fait signe. Le domestique vient.

HOLGER.

Tiens ! c'est un des domestiques supplémentaires ! Au domestique. Menez ces messieurs dehors. Le domestique regarde sa montre, puis s'en va, accompagnant les deux messieurs.)

Et cherchez donc le garde de la porte ? quoi ?

Messieurs, vous pouvez être absolument tranquilles. J'ai donné l'ordre de tout fermer pour que personne ne puisse nous troubler. La police est en dehors. Les domestiques sont sans doute réunis à préparer le dîner.

PLUSIEURS, dont les visages s'éclaircissent.

Ah ! c'est cela !

HOLGER.

Cette interruption m'a empêché de vous remercier, ainsi que je l'eusse désiré, des marques de dévouement que vous m'avez témoigné et de la confiance dont vous m'avez honoré en acceptant ma proposition.

Je vous remercie aussi de m'avoir dispensé de prendre part aux débats dans lesquels nous nous sommes égarés d'une façon si inattendue. (Écoutez!) C'est le défaut de notre époque, de vouloir toujours jouer au parlement. Toutes les idées doivent être défigurées, les plus nobles aspirations nivelées. Il n'en peut pas être autrement de ce qui dépasse les médiocres. (Écoutez, écoutez.)

Messieurs, veuillez vous asseoir, je vous prie. (Quelques-uns s'asseyent, le plus grand nombre restent debout.) Je tiens pour décisif ce qui vient d'être accepté ici. C'est un grand événement, qui, d'ailleurs, fut le but de ma vie.

Peu de temps avant que j'eusse l'honneur d'entretenir mes collègues, j'ai eu une entrevue avec les ouvriers, et j'ai dû leur entendre dire que c'étaient eux qui avaient construit les fabriques et nous avaient amassé l'argent dont nous vivons. A les en croire, ils ont bâti l'État et le maintiennent debout. Nous, nous vivons du produit de leur travail!

Mais le travail dispersé n'a jamais eu tel pouvoir. C'est à peine s'il peut subvenir aux propres besoins de vie de celui qui l'exerce.

Seul, le travail collectif concentré et organisé a pu produire des résultats.

Or ce travail a été dirigé par les grands propriétaires unis en sociétés. *Ces Puissances* sont donc les agents créateurs du bien-être public. Les guerres y ont contribué, parfois l'ont détruit. Ainsi fit aussi l'Église, tour à tour aide, ou destructrice.

C'est nous les héritiers de la noblesse et des grandes corporations. C'est nous qui représentons en ces temps nouveaux le travail organisé. Nous sommes à présent les fondateurs des grandes fortunes. Par nous, la ville et le pays construisent. Par nous les ouvriers vivent. De nous provient le bien-être que procurent les sciences et les arts. Tempête d'acclamations ininterrompue.

Aussi longtemps que les grandes fortunes resteront dans nos mains, la vie sera individuelle, renouvelée et féconde. — Chacun suivra son goût suivant sa fantaisie.

Maintenant, au lieu de nous, imaginez-vous l'état futur, l'état communal : un seul directeur, un seul acheteur et un seul goût. — puisque tout le monde sera inscrit dans le même angle. Ce sera le véritable Enfer. Toute l'année

sera lugubre comme un dimanche à Londres. (On rit.) Les hommes se ressembleront peu à peu les uns les autres, au point qu'il n'y aura plus de différence entre eux, qu'ils vivent dans telle ou telle autre fourmilière. On se reconnaîtra à l'odeur, peut-être, comme les toutous!... (On rit.) Jusqu'au jour où l'odeur elle-même deviendra commune ! Quoi ? On rit davantage.

Aux autres qui vous crient que le pouvoir doit leur revenir parce qu'ils sont la majorité, — et ils sont la majorité, hélas ! — nous répondrons : « Les insectes aussi sont la majorité ! »

Et, si jamais une telle majorité, par le vote ou de toute façon, arrivait au gouvernail, sans les traditions des hommes de pouvoir, sans leur ardeur pour le luxe, cette noble ardeur pour les lois bien ordonnées, solidifiées par les siècles et éprouvées en grand comme en détail, nous, tranquilles, fermes, devrions alors répondre : « Amenez les canons ! »

Les assistants se dressent, crient, applaudissent, enthousiasmés, et l'entourent.

HOLGER.

Et maintenant, Messieurs, la fête peut commencer! (Il se tourne, appuie sur un bouton ; au même mo-

tant éclate un coup de feu, puis deux autres, et on entend le prélude d'un orchestre commandé en l'honneur de la fête.)

Permettez-moi, Messieurs, de vous conduire à table.

Il se dirige vers M. Ketil et lui offre le bras. Les autres membres de l'Assemblée en font autant et se mettent en ordre, deux par deux.

ANKER reparaît avec son adhérent, dans le milieu de la chambre, entre les deux portes.

Nous ne pouvons pas sortir! (Tous s'arrêtent en silence.) Nous ne pouvons même plus descendre! Nous avons visité toutes les issues.

HOLGER.

Faites sauter les portes!

ANKER.

Nous avons découvert que les portes sont barricadées du dehors avec des tiges de fer.

HOLGER, abandonnant le bras de son hôte.

Que signifie cela? Où est le domestique?

ANKER.

Il a disparu.

Signes d'inquiétude parmi l'assemblée.

MO.

Non, le voilà !

Il le désigne.

HOLGER, s'adressant à lui.

Venez ici !

PLUSIEURS.

Que signifie cela ? Qu'y a-t-il donc ?

HOLGER, tranquille, les repoussant.

Silence ! (Il saisit le bras du domestique et s'avance avec lui.) Explique-moi ce que cela signifie ?

BEAUCOUP, qui se sont avancés en même temps que Holger, se tournent à présent du côté du domestique.

Oui, qu'est-ce que cela signifie ?

LE DOMESTIQUE.

Lâchez-moi ! On le lâche. Vous voulez savoir ce que cela veut dire ?

TOUS.

Oui.

Le domestique monte à la tribune des orateurs.

TOUS.

Il monte à la tribune !

LE DOMESTIQUE.

Vous désirez savoir ce qu'il y a !

TOUS.

Oui.

LE DOMESTIQUE.

Nous sommes emprisonnés.

HOLGER.

Mais le portier, les domestiques ?...

LE DOMESTIQUE.

Ils sont partis.

HOLGER.

Volontairement... ou non.

LE DOMESTIQUE.

On ne sait trop. Les premiers ont pris soin

des seconds, à présent il n'y a plus personne ici.

Silence, frayeur.

TOUS.

Mais la police ? La police ! Appelez donc la police !

D'abord, quelques-uns courent à la fenêtre, puis beaucoup d'entre eux. Ils ouvrent brusquement la fenêtre et se penchent au dehors.

UN D'EUX.

On ne distingue aucune police.

PLUSIEURS.

Personne. Il n'y a personne dehors.

TOUS.

Quoi ! Nous sommes enfermés ?

MO, sur le premier plan, criant d'une façon assourdissante.

Explique-toi ! Plus de police ici ! On ne voit plus âme qui vive dehors !

On se serre de nouveau autour de lui.

KETIL.

Avez-vous donc éloigné la police?

LE DOMESTIQUE.

Oui. Le cordon de police est plus loin maintenant.

HOLGER.

Mais je n'en ai pas donné l'ordre?

LE DOMESTIQUE.

Je l'ai fait en votre nom.

TOUS.

Ils se sont réunis en plus grand nombre.

C'est infernal!... Qu'allons-nous faire!... Nous sommes trahis!... Que va-t-il arriver?...

MO grimpe sur une chaise.

Silence! taisez-vous tous! Au domestique.) Voyons, qu'y a-t-il? (Tous se taisent soudain. On entend distinctement l'orchestre jouer une marche triomphale. Ne peut-on pas faire taire cette musique imbécile? (Il fait signe des bras.)

PLUSIEURS.

Faites taire la musique !

TOUS.

Faites taire la musique !

BLOM, criant, le corps penché hors de la fenêtre.

Hé ! la musique ! Assez ! Silence ! entendez-vous ?

Attente générale. La marche triomphale continue à résonner.

MO, désespérément.

Personne ne peut donc faire taire là-haut ?

HOLGER.

Il faut envoyer quelqu'un.

KETIL.

C'est déjà fait.

Tous sont de nouveau silencieux. On entend l'orchestre.

MO.

Ils continuent ! Mes chers amis, envoyez encore quelqu'un là-haut.

Trois ou quatre des assistants courent dehors.

LA VOIX DE FAUSSET, s'adressant à Blom qui s'est de nouveau avancé sur le premier plan.

Comme ils jouent faux !

BLOM.

Non, je ne trouve pas, je ne trouve pas, mais ils sont crispants !

L'orchestre se tait.

BLOM.

Enfin !

PLUSIEURS.

Dieu soit loué !

MO, au domestique.

Voulez-vous répondre maintenant ? Qu'est-ce que cela signifie ?

(Silence.)

ÉLIE.

Quelqu'un hurle après vous !

Profond silence ; à la fin.

MO, d'une voix basse et faible.

Qui ? Qui ?

LE DOMESTIQUE.

Marie Haug, que nous avons enterrée aujourd'hui. Elle veut que vous la suiviez ! (Silence.)

MO, qui est toujours debout sur une chaise.

Quoi ? que voulez-vous dire ?

LE DOMESTIQUE.

Autrefois, quand on a construit le château, on a posé un fil électrique jusque sous la voûte des galeries des mines qui sont ici, en dessous de nous. Eh bien ! on a rendu cette galerie praticable, et durant la nuit dernière, on l'a remplie de dynamite.

Profond silence.

HOLGER, qui n'a pas fait un mouvement pendant tout le temps.

Qui a fait cela ?

LE DOMESTIQUE.

Le même qui avait posé le fil.

HOLGER.

Est-il ici ?

LE DOMESTIQUE.

Non, il a encore du travail.

MO, avec force.

Alors, toi, qui es-tu?

LE DOMESTIQUE.

C'est indifférent.
Je n'ai pas d'ambition à l'immortalité.

MO.

Tuons-le! Il saute de sa chaise.

BEAUCOUP se précipitent vers le domestique.

Scélérat! Assassin!

HOLGER, se plaçant entre eux.

Non, non! Attendez! attendez, vous dis-je!
(Une certaine détente se produit.)
Je veux causer un instant, seul, avec cet homme? Au domestique. Voulez-vous descendre et me parler.

LE DOMESTIQUE, regardant encore sa montre.

Soyez bref, alors. (Il descend, se dirige vers Holger, tous deux sont sur le premier plan. Holger fait signe à ceux qui sont les plus proches d'avoir à se retirer ; ce qu'ils font.

HOLGER.

Quel prix demandez-vous pour nous faire sortir ? Demandez ce que vous voulez.

La garantie que vous voudrez ? Sortez-nous d'ici : aujourd'hui, secrètement nous partirons par un paquebot affrété spécialement. Répondez ?

LE DOMESTIQUE, le laissant seul, debout, monte sur le fauteuil du Président de l'assemblée.

Je prends le commandement ! Votre voyage va s'effectuer à mon gré, mais tenez-vous bien, la mer sera mauvaise.

Expressions épouvantables, chuchotements

KETIL.

Une question, je vous prie, Commandant ?

LE DOMESTIQUE, regardant sa montre.

Allez, vite !

KETIL.

Où donc... où donc tout cela nous mènera-t-il ?

LE DOMESTIQUE.

A voyager dans les airs !

KETIL.

Oui, mais dans quel but ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un avertissement.

PLUSIEURS répètent en cinchotant.

Avertissement ?

KETIL.

Bon ! eh bien, cet avertissement vous coûtera plus cher qu'à nous.

LE DOMESTIQUE.

Ah ! mais après celui-là, d'autres suivront ! le bloc sera utile.

L'avertissement éblouira comme le soleil ! Réjouissez-vous de cet honneur immérité de finir comme des soleils.

HOLGER.

C'est maintenant ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, très honorés amis du soleil. C'est maintenant, attention !

Il saute de son siège pour se diriger vers le fond.

HOLGER.

Tu ne donneras toujours pas le signal !

Prompts comme l'éclair, quatre coups de revolver se font entendre.

LE DOMESTIQUE, qui avait fait un pas, se tient demi-renversé, il se saisit la poitrine. Alors, levant les deux mains au-dessus de sa tête, il s'écrie.

Ah !... Merci, c'est bien !

Il tombe en roulant sur l'avant-scène. Holger l'a suivi et est placé de telle façon que le domestique semble être tombé à ses pieds. — Tous accourent pour voir le malheureux, quelques-uns gravissent la tribune des orateurs, d'autres le siège présidentiel, beaucoup sont debout sur les sièges, pour voir au-dessus des têtes de ceux qui sont placés devant eux. Ils sont entassés autour du mort, quand arrive subitement

L'HOMME BRUN.

Mentionné dans la scène du 1er acte.

Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Il se blottit dans un coin, puis s'agenouille près du corps, se relève d'un saut, puis s'enfuit, comme une flèche qui se détend, du côté droit, pendant que Holger lui envoie deux coups de pistolet.

MO, avec une peur terrible.

Il y en a d'autres, ici ?

TOUS.

Sans doute !... Il y en a encore d'autres !... Que va-t-il arriver à présent ?

Grande émotion.

MO, qui involontairement a couru se placer derrière, s'arrête immobile.

Chut ! Chut !

QUELQUES-UNS.

Qu'y a-t-il ?

MO.

Chut ! Chut ! Il m'a semblé que quelqu'un nous appelait du dehors ?

Il se penche en dehors d'une fenêtre.

BEAUCOUP, pleins de joie.

On vient à notre secours ?

Ils courent aux fenêtres.

MO.

Silence, vous dis-je ? C'est une femme de l'autre côté des fossés de la citadelle. Écoutez ! Voyez !

UN D'EUX.

Elle fait des signes.

MO.

Silence !

Profond silence.

UNE VOIX DE FEMME, dans le lointain, d'un ton désespéré.

Dépêchez-vous de sortir ! Le château est miné.

LE DOMESTIQUE.

Rachel.

HOLGER, qui se trouve encore placé près de lui, bas.

Il vit ?

PLUSIEURS crient au dehors, dans l'air du soir.

Nous ne pouvons pas sortir !

MO, il crie.

Qu'un seul crie à la fois!... Nous ne pouvons pas sortir!... Envoyez quelqu'un pour nous ouvrir.

PLUSIEURS.

Envoyez quelqu'un pour ouvrir.

LES AUTRES, qui sont encore debout dans la salle, accourent aux fenêtres pour suivre des yeux.

MO.

Pstt! silence !

On fait silence.

LA VOIX DE FEMME.

Personne ne peut entrer. Le pont-levis est levé.

LE DOMESTIQUE.

Rachel !

HOLGER, immobile, au même endroit, bas.

Est-ce son frère?

TOUS s'éloignent de la fenêtre, se précipitent à l'avant-scène, pendant qu'ils se crient les uns aux autres.

Le pont-levis est levé! Enfermés! Que faire maintenant? Si on avait des cordes ou des échelles pour se laisser glisser jusqu'en bas!

UN AUTRE, répétant affolé.

Si on avait des cordes ou des échelles pour se laisser glisser jusqu'en bas!

HOLGER.

Je crains qu'il n'y en ait pas ici. Tout est neuf.

MO.

De par le ciel! Pourquoi nous avez-vous, alors, enfermés ici?

UN D'EUX.

Un repaire d'assassins.

PLUSIEURS.

Vous n'auriez pas dû... Tout ça est votre faute!

BEAUCOUP.

Si nous mourons, vous en êtes responsable.

MO.

Votre vanité colossale... Les mots se perdent. Votre arrogance...

PRESQUE TOUS.

Vous devez nous faire sortir d'ici!... Vous saviez bien que cette place était dangereuse!... Mais c'est horrible! Nous nous sommes confiés à vous, maintenant faites votre devoir!

HOLGER, tranquillement.

Messieurs, je vous prie, un peu de calme.

tâchons d'envisager les choses avec calme. Considérez que l'explosion ne peut atteindre tout le château, c'est impossible. Réfléchissez aussi que celui qui devait donner le signal est étendu ici.

Le domestique essaye, à ces mots, de se relever.

UN D'EUX s'écrie.

Il vit?

TOUS.

Il vit?

Ils s'assemblent de nouveau autour de lui. Le domestique ne peut plus que soulever la tête.

LE PREMIER.

Il veut dire quelque chose; chut!

LE DOMESTIQUE.

Je... je ne suis pas seul.

Il laisse retomber sa tête.

UN D'EUX chuchotant.

Où sont les autres?

PLUSIEURS, à voix basse.

Où sont les autres? Où doit éclater la mine?

QUELQUES-UNS.

Ce doit être ici!

D'AUTRES.

Oui, elle doit être là!

BEAUCOUP.

Oui, ici! C'est tout à fait sûr, ici!

MIO, se tordant les mains de rage.

Pourquoi n'y ai-je pas plus tôt pensé? Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Il se précipite à une des fenêtres, et, avant que quelqu'un ait pu l'en empêcher, il la franchit d'un bond.

BEAUCOUP, courant aux fenêtres, reculent alors épouvantés.

Écrasé sur les pavés! la tête fracassée.

Ils le crient aux autres qui ne l'ont pas vu. On entend les plus diverses exclamations : « Abominable! Qu'allons-nous devenir? » Un deuxième veut encore se jeter par la fenêtre, les autres luttent corps à corps avec lui pour l'en empêcher.

HOLGER, d'une voix retentissante.

Prenez garde ! Le désespoir est contagieux !

PLUSIEURS.

Oui, oui, il est contagieux, prenez garde !

HOLGER.

Essayez d'envisager l'irrémédiable avec dignité. Nous devons tous mourir un jour, et notre mort, telle qu'elle nous est offerte en ce moment, servira mieux que notre vie, — fût-elle très longue, — les intérêts du pays. — Quant à ceux qui agissent aussi traîtreusement envers nous, jamais le pouvoir ne leur appartiendra ! Soyez-en certains. — Nous devons mourir heureux de cette pensée ! Notre mort prêtera à nos concitoyens le courage et l'indignation qui peuvent encore sauver la société ! Vive la société !

Toute l'assemblée est en rumeur. Au même instant, le calme se rétablit, mais on entend retentir un affreux rire à droite, en dehors.

UN D'EUX.

C'est encore lui, naturellement !

Il court après le mort.

PLUSIEURS.

C'est lui !

Ils sortent.

BEAUCOUP.

C'est lui ! attrapons-le

Ils sortent.

TOUS.

C'est lui ! Empoignez-le ! Tuez-le !

Tous se précipitent furieux, dehors, du côté droit. Blom les suit lentement.

SCÈNE II

HOLGER, ANKER, KETIL.

KETIL, à Holger.

Ils ne savent plus ce qu'ils font.

HOLGER, qui avait suivi les fuyards des yeux.

Oui, ils veulent se sauver, naturellement !

ANKER, attendri.

Oui, mes amis, à présent... il ne nous reste plus qu'à nous recommander à la miséricorde de Dieu !

KETIL.

Faites-le, mon jeune ami ! Je suis un vieux marin. J'ai souvent vu la mort en face.

Anker s'agenouille à gauche et reste plongé en prières.

HOLGER marche en long et en large. En passant il examine le domestique.

Tous se taisent un instant.

KETIL.

Il n'y a aucun moyen d'échapper ?

HOLGER, distrait et sans rester immobile.

Impossible !

KETIL.

Cela devait arriver, je l'ai souvent pensé.. Si ces masses se mettent jamais à s'ébranler... Eh bien, ma foi ! je m'assieds ici, et je ne bouge plus, advienne que pourra !

ANKER, tournant la tête de son côté.

Abdiquez votre orgueil, cher, cher ami! Venez prier pour le salut de votre âme!

KETIL.

Quand bien même je croirais, à quoi ce serait-il bon! L'âme est ce qu'elle est. Elle ne se métamorphose pas si soudainement. — S'il existe quelqu'un qui doive nous recevoir... il ne se laissera pas convaincre par les quelques mots que je puis encore maintenant lui adresser.

Un rire bruyant résonne au-dessus d'eux. Puis on entend du bruit et les cris de ceux qui poursuivent. Cela semble se rapprocher.

HOLGER, après une pause.

Tout de même, j'aurais voulu vivre encore un peu.

ANKER, les yeux brillants de sa prière, s'adressant à eux.

Ah! prions pour nos enfants! Comme ils souffriront. Ils verront des jours terribles! Prions, pour qu'ils vivent dans une époque meilleure! Ah! prions pour cela!

On entend maintenant un rire bruyant à gauche, puis plus près. Au loin, du bruit et des hurlements, les cris se rapprochent de plus en plus, alors de gauche apparaît toute la troupe bondissant... sauvage; elle traverse et s'engouffre à droite. Blom suit lentement.

HOLGER s'arrête et considère ces gens pris de vertige.

En bas ou ici, canailles encore!

KETIL.

Oui, il faudrait des hommes énergiques.

HOLGER.

Un seul suffirait et il viendra!

ANKER.

Hâtez-vous maintenant de prier avec moi! Ah! priez avec moi, que Dieu aide les bons et fasse repentir les méchants. Dieu sauve la patrie... Dieu...

On distingue un grondement souterrain et des cris de « au secours! », poussés par des centaines de gens. Ketil est soulevé, projeté en l'air, avec son siège, et disparaît. Holger est culbuté et on ne le voit plus. Un nuage de poussière voile tout. On dirait que Anker a disparu dans le mur, jusqu'à ce qu'on entende en dernier lieu

ANKER.

Dieu protège la Patrie !
Dieu protège...

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Sous les arbres du grand parc. — Sous les gros arbres, des bancs circulaires. — Avant le lever du rideau on distingue dans le lointain le bruit d'une musique mélancolique. Quelques instants après, on entend au loin un chœur de voix.

SCÈNE PREMIÈRE

RACHEL, HALDEN

Rachel arrive lentement, accompagnée d'Halden. Pendant l'entretien qui suit, Rachel va et vient. Halden s'appuie fréquemment contre un arbre.

RACHEL.

Je vous remercie ! (Elle regarde autour d'elle.)
Comme c'est agréable de posséder ce parc.
Ces chemins qui paraissent monter au ciel,
cet air printanier! Ah ! cela fait du bien !

HALDEN.

Oui, la nature console de bien des maux.

RACHEL, se considérant.

Sans toutefois comme les hommes chercher à chasser notre chagrin. Elle se contente de se montrer à nous avec son impérissable puissance, avec le souvenir de ce qui... Bas.) ...de ce qui survit.

HALDEN.

Il faut lutter. Le chagrin s'évanouit en fumée, et cependant c'est de lui que naîtra le progrès.

RACHEL.

Ne vous fâchez pas, je vous en prie, si dans ma douleur je veux rester avec lui. Dans la vie je n'ai pu le suivre, et le soir de nos adieux je l'ai laissé partir parce que je ne l'avais pas compris.

HALDEN.

S'il vivait, il vous dirait : N'aie pas de chagrin pour moi, mais seulement...

RACHEL, l'interrompant.

Je vous sais gré de ces paroles ! Il dirait cela, c'est vrai. Il est mort comme il a vécu, lui, *pour les autres*.

Oh ! cet homme qui l'a conduit à sa perte !

Il est écrit : « Quiconque scandalisera l'un de ces petits qui croient en moi, il lui vaudrait mieux qu'on lui mît une pierre de meule autour de son cou et qu'on le jetât dans la mer. » Mais alors que fera-t-on à celui qui égare la plus noble ardeur d'un homme ?

HALDEN.

Si pourtant ce qui vient d'arriver réveillait enfin les consciences ?

RACHEL.

Élie disait toujours ce mot !... c'étaient ses *propres* paroles : réveiller les consciences ? Après un millier d'années familiales et religieuses, ne peut-on réveiller les consciences sans... sans... ?

Vous, grands et silencieux témoins qui m'écoutez sans répondre et attirez mes regards

vers vous où rien ne se réfléte, pourquoi me guidez-vous dans le chemin du ciel? Il ne reste rien qui puisse s'élever à vous de toute cette misère. Rien qu'un cercle infini dans lequel je m'égare.

HALDEN.

Là-haut est le progrès.

RACHEL.

N'espérons plus... Nous sommes plongés de nouveau dans la barbarie. Toute aspiration vers le bonheur et le progrès est éteinte à présent... Voyez et comprenez !... La plus désolante conséquence de cette folle explosion, ce ne sont ni les morts, ni ceux qui les pleurent, c'est qu'elle tue en nous le courage. La miséricorde a disparu. Tous crient vengeance, la justice, la bonté, les pensées douces et secourables se sont enfuies. Aujourd'hui les soldats sortent de terre comme des taupes, on ne voit plus que cadavres mutilés, lancés dans le néant. Et les hommes se cachent.

Peut-on faire de plus profondes blessures

aux hommes. La mort n'est rien auprès d'une vie sans la joie de vivre.

Et maintenant Holger, le seul qui ait été sauvé, est là silencieux, paralysé, lui, l'homme au courage effrayant, et les ouvriers l'approchent encore pour lui demander grâce, eux qui voulaient le tuer autrefois !... Et depuis cette affreuse soirée le soleil n'a pas cessé de luire ; les jours ont succédé aux nuits, et la nature s'est parée des splendeurs d'un ciel inaltérable comme nous n'en avons pas eu autrefois.

Honte à vous !... Honte à vous !... semble nous dire toute cette nature. Vous souillez mes feuilles de sang et vous profanez ma beauté par les râles des mourants ! Voilà ce qu'elle nous dit ! Vous contaminez mon printemps ! Vos maladies, vos méchantes pensées s'infiltrent, se glissent dans les bois et sur les champs. Partout ! partout s'étend la misère que vous avez laissé pénétrer dangereuse comme de l'eau corrompue. Voilà ce que la nature nous dit !

Votre ardeur de posséder, votre jalousie sont de terribles sœurs jumelles qui dès leur naissance voulurent combattre. A peine m'avez-

vous laissé ma montagne immense, mes steppes de sable et mes glaciers !... partout ailleurs coule à flots le sang que vous avez répandu, et l'écho répète vos cris furieux. Vous avez assombri ma clarté pour imaginer un enfer que vous peuplez de vos impuretés ; vous qui devriez tendre à la perfection, vous vous plaisez dans nos vices et vous ne méritez que des malédictions. Voilà ce que la nature nous dit.

Ah ! pouvoir encore une fois crier mon chagrin après avoir tant écouté celui des autres et les avoir secourus, je me suis tue. Je me suis cachée, et j'avais pour raison de penser qu'ici tout mon chagrin se retrouverait !

HALDEN.

Votre douleur est grande puisqu'elle vous a faite si injuste.

RACHEL.

Et cependant elle me soulage au point que bientôt je ne pourrai plus pleurer.

Mais vous avez raison, le chagrin est égoïste, j'abuse de votre bonté.

HALDEN.

Ne dites pas cela !

RACHEL.

Dans le peu qui vous échappe je pressens quelque chose... quelque chose... Je hais la doctrine des exemples. Elle écrase les faibles *si cependant elle aboutit à la rédemption*. Je hais l'inhumanité.

N'est-ce pas horrible? De mon côté, Élie a souffert de ma lâcheté devant le merveilleux, et d'autre part il a trébuché dans la barbarie des théories...

Oui, je vois ce qui s'est passé.

On a capté son imagination par un acte qu'on lui a déclaré grand, parmi les plus grands. Et il fut dupé jusqu'à l'infini. On ne tente pas l'Au-delà.

Quelqu'un doit avoir deviné comme il était facile de séduire le fils du Pasteur Sang dans le sens du surhumain.

HALDEN.

Non! Cela n'a pu se passer ainsi.

RACHEL.

Je ne juge personne ; moi, la sœur d'Élie Sang, je n'en ai pas le droit.

Mais, dites-moi, Halden, si la Bonté apparaît à travers les éclats de la dynamite, où se trouve le bien, où se trouve le mal ?... La Bonté ne se manifeste-t-elle pas davantage par la production et la création. En s'épanouissant elle donne la joie, le superflu même aux désirs du prochain. Mais si elle tue ! Ah ! par quel malheur Élie est-il devenu le bras d'êtres féroces.

J'étais sur les remparts lorsque le château sauta dans les airs. J'étais debout, là-bas près de Bratt. Nous fûmes jetés à terre ! Quand Bratt se releva, il était fou ! Je le serais moi-même aujourd'hui, si les soins dont je dus entourer Bratt ne m'avaient sauvé. Croyez-vous que, si Élie nous eût vu là-bas, tous deux, il eût exécuté son projet.

Le dernier soir, près de moi, son visage exprimait la plus profonde détresse. Je m'en souviens à présent.

HALDEN.

... Je vous en prie... ne parlez plus !...

RACHEL.

Je ne puis pas me taire.

Que je souffre... si je pouvais pleurer !...

S'il était ici celui qui exalta mon frère, s'il entendait mes cris de douleur, ne distinguerait-il pas dans mes gémissements ceux de milliers d'êtres qui s'y confondent.

Je ne lui adresserais cependant pas une parole méchante. Les hommes vivent dans un brouillard d'illusions. Ils sont aveuglés. Notre éducation en est cause, je n'accuse personne.

Mais Dieu veut que nous souffrions afin de nous rapprocher de lui, afin de comprendre mieux son infinie bonté, sa beauté éternelle.

Et plus nos plaintes sont longues et répétées, plus Dieu les ressent et les souffre profondément.

Ta mort, Élie, aura fait son œuvre ! Non pas selon les théories du monstre qui t'a armé, mais parce que tu as frayé des routes à la douleur, et que rien ne nous appartient sans que la douleur ne l'ait touché. Nous ne comprenons aucun idéal si le chagrin ne nous a effleurés. Nous ne saisissons rien des choses, si nous n'avons été visités

par le malheur. Notre âme est comme une chambre encombrée de visiteurs importuns, elle ne devient véritablement nôtre que lorsque, sournois ou brutal, le malheur y pénètre. Alors, seulement nous sommes chez nous !

Élie ! Élie ! à présent seulement je te comprends comme tu le mérites. Maintenant, je ne te quitte plus, non plus que la cause pour laquelle tu es mort : notre douleur la purifiera, la sanctifiera, et nos larmes la rendront éclatante de lumière.

HALDEN.

Voici Holger ! (Halden se retire à gauche.)

RACHEL.

Le malheureux fait sa promenade du matin.

(Halden se retire à gauche, de manière à n'être pas vu d'Holger.)

SCÈNE II

RACHEL, HOLGER.

(Holger porté sur un fauteuil de malade par deux domestiques. Il a la tête entourée de bandages, et le côté droit paralysé.)

RACHEL, (elle prend la main gauche d'Holger dans les siennes.)

Il désire s'arrêter un peu ici.

Les domestiques le déposent.

HOLGER, faisant un effort inutile pour lever la main droite.

J'oublie toujours que je ne puis agiter la main droite. Je voulais faire signe aux serviteurs de s'éloigner.

RACHEL, qui s'est penchée sur lui, dit aux serviteurs.

Laissez-le, je vous prie, un moment.

Les serviteurs se retirent.

HOLGER, à voix basse.

J'ai quelque chose à vous dire.

RACHEL.

Qu'est-ce, mon cher Holger?

HOLGER.

Lorsqu'on m'a retiré de dessous les ruines, on a vu que j'étais le seul survivant... alors vous m'avez offert de prendre soin de moi.

RACHEL.

Oui.

HOLGER.

Aussi... c'est un peu malgré moi si je suis ici, si je suis le premier malade qui soit entré dans cette maison et dans ce parc que je vous ai donné.

RACHEL, agenouillée à ses côtés.

Cela vous chagrine, Holger. Cela vous est-il désagréable ?

HOLGER.

Non... Mais... j'étais trop malade pour vous dire...

RACHEL.

Que...

Une pause.

HOLGER.

A-t-on retrouvé le corps de votre frère ?

RACHEL.

Oui, on ne l'a reconnu qu'avec peine.

HOLGER.

Aucune trace ne laissait deviner... de quelle manière il est mort ?

RACHEL, attentive.

Est-il mort d'une autre façon que les autres ?

HOLGER.

Il nous a parlé... Il nous a dit qu'il devait donner le signal pour mettre le feu aux mines. Alors on le tua.

RACHEL, près de défaillir.

On l'a tué ?...

HOLGER.

Je ne l'ai pas reconnu.

RACHEL, se relevant brusquement

C'est vous qui l'avez tué !

HOLGER.

Je ne l'ai pas reconnu... J'ignorais qu'il fût votre frère !...

Et, si je l'avais su d'ailleurs, je crains bien que j'eusse agi de même.

RACHEL, murmurant.

Ah! c'est épouvantable!... épouvantable!

HOLGER.

Il mourut en héros... quelques minutes après le coup de pistolet, il prononça ces mots : Ah! merci! c'est bien!

RACHEL.

Qu'il a dû souffrir!...

HOLGER.

Il vous a entendu appeler, il prononça votre nom... vous avez appelé deux fois, et deux fois il répéta votre nom.

RACHEL.

Élie! Élie!

HOLGER.

Me condamnez-vous?

RACHEL, perdant la raison.

Non!... Non !... (Au même instant elle fond en larmes.) Maintenant je puis pleurer! Maintenant je puis pleurer ! Je puis dire comme lui : oh! merci, c'est bien ! (Elle sanglote, puis se relève.) Élie!... Élie ! tu m'as caché ta détresse... Maintenant tu libères la mienne.

HOLGER.

Venez, venez, transportez-moi ailleurs !

Les serviteurs accourent et le transportent lentement vers la droite et sortent avec lui.

RACHEL.

Il a prononcé mon nom ! Depuis que je le sais... Depuis que j'ai entendu cela...

Elle recommence à pleurer, elle s'assied. Halden s'avance, s'arrête et s'agenouille devant elle, il lui tend les mains et semble supplier. Rachel ne voit pas le mouvement d'abord, mais à peine l'a-t-elle vu qu'elle fait comme un mouvement de recul.

HALDEN, les mains jointes.

C'est vous qui avez raison.

RACHEL, le voyant à peine.

Que dites-vous ?

HALDEN.

C'est vous qui avez raison. Je m'incline devant vous...

RACHEL, bas.

Qu'est-ce que cela signifie ?

HALDEN.

Plus que vous ne pensez.

Il se lève et reste debout.
Rachel le regarde et au même instant on entend Bratt au fond. Halden le désigne et s'en va vers la gauche.

BRATT, parlant à une personne imaginaire près de lui.

Ainsi !... que dites-vous... hein ?... Ah ! oui... oui...

RACHEL, le regardant s'éloigner.

Que voulait-il dire ?... Je ne sais pas lire dans le cœur des autres.

Vous ! cher Bratt !

BRATT, l'air misérable, parlant d'une voix sourde et lente.

Oui... Et Monsieur Karl Marx... Je puis vous le présenter... Karl Marx.

Il s'incline à droite et à gauche.

RACHEL.

Vous me l'avez déjà souvent présenté.

BRATT.

Oui, peut-être, mais ce n'était pas à vous que je voulais le présenter, mais au jeune monsieur Holger, n'était-il pas ici, à la minute?

RACHEL.

Le jeune Holger?... Halden?... Vraiment!... En effet, ils se ressemblent. Vous disiez le jeune Holger.

BRATT.

Oui... celui qui mit le feu au fil.

RACHEL, tressaillant, puis bas.

Que dites-vous?... (Elle crie.) Halden! Serait-ce Halden?

BRATT, reculant de deux pas.

Vous m'effrayez !

RACHEL.

Qui était ici ?

BRATT.

Lui... le... le...

RACHEL.

Celui qui se tenait là... Qui était-ce ?

BRATT.

Oui... oui... qui était-ce ? Il me semble parfois que je ne puis...

RACHEL, se rapprochant de lui, douce.

Dites, qui était la personne qui se tenait là ?

BRATT.

Laissez-moi le demander à M. Karl Marx.

RACHEL.

Pour lui.

Oui, demandez-le-lui ?

BRATT, s'inclinant à droite et à gauche.

Dites-moi, Monsieur Marx, qui était-ce vraiment... qui se tenait là... sur les ruines ?

RACHEL.

Ah !... oui !... (Elle s'assied.) Non, ce n'est pas possible, ce pauvre homme ne peut rien savoir.

BRATT, se rapprochant d'elle.

Il est de mode aujourd'hui de parler de *ruines*.

RACHEL.

Allez-vous tous les jours sur les ruines du château ?

BRATT.

Oui... là, a disparu ce que je cherche.

RACHEL.

Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

BRATT.

Oui, je vous remercie... bien. S'il n'y avait pas... ce qui a disparu, que je ne pourrais jamais retrouver. — (Debout, il tient sa main gauche contre sa joue gauche et regarde par terre devant lui à ses pieds.) Ce que j'ai cherché tant d'années. Je ne puis même me le rappeler maintenant, c'est pénible?

RACHEL, allant vers lui, le calme et semble s'efforcer à l'aider de démêler sa pensée.

Cher Bratt, chez moi vous serez toujours bien.

BRATT.

Oui, je sais bien... si ce n'est seulement que je ne peux pas me souvenir.

RACHEL.

Karl Marx viendra à votre aide.

BRATT.

Il dit que nous devons chercher sous des ruines.

RACHEL.

Oui, c'est là qu'il a disparu.

BRATT.

Où qu'il a disparu?

RACHEL.

Voulez-vous y aller, maintenant?

BRATT.

Oui... oui... si monsieur Karl Marx... oui... oui, bonne santé. (Il part en paraissant écouter quelqu'un.) Vous pensez... je vous affirme, je cherche toujours et je ne puis le découvrir.

On entend les derniers mots dans la coulisse.

RACHEL.

Je n'ai pas la force de me partager, et je ne le ferais pas même si je le pouvais.

Revenez sombres pensées qui m'entourez de vos ailes noires!

Élie, j'aurais dû être pour toi ce que notre mère fut pour ce pauvre frère. Elle avait du courage, l'esprit de sacrifice. Moi, je n'en étais

pas assez pourvue. Tu gémissais sur moi dans tes derniers moments, tu m'appelais dans les spasmes de ton agonie, et ta plainte soupirait après tout ce qui restait inachevé. Maintenant ton regard me suit partout. Je te vois tel que tu étais lorsque tu exhalais ta suprême plainte. Tu étais couché là-bas abandonné de tous et tu m'appelais pour que je reçoive ton dernier soupir.

Il en est ainsi de moi, la vie m'abandonne et je t'appelle.

Elle semble prise de vertige, se laissant aller à une vision et retombe assise. — La musique qui jusque-là accompagnait ses plaintes, se transforme et devient plus douce et légère dans la scène suivante.

SCÈNE III.

CREDO, SPERA.

Ils entrent tous deux rapidement. En la voyant ils s'arrêtent puis s'avancent lentement de chaque côté d'elle et s'agenouillent.

RACHEL.

Vous ici ?

Elle les attire contre elle.

Et je vous avais oublié ! Merci d'être venus !

Merci! Merci ! (Elle éclate en sanglots.) Qui vous a donc permis de venir ?

TOUS DEUX.

Oui !

SPERA, douce.

Nous sommes venus voir notre oncle...

CREDO, de même.

... au moment où nous arrivions...

SPERA.

... à cet instant...

CREDO.

... il nous a dit qu'à l'avenir...

SPERA, à Credo

... nous resterions près de toi.

RACHEL.

Il a dit cela?

SPERA, à Credo.

Et il a ajouté qu'il ferait bâtir ici un pavillon pour nous !

RACHEL.

Ah ! c'est le premier espoir !

SPERA.

... il a ajouté que tout sera

TOUS DEUX.

... comme tu le souhaites.

RACHEL, les serrant contre elle.

Mes chers enfants.

Silence

SPERA, avec une douceur nouvelle.

Nous n'avons parlé que de toi pendant notre absence...

CREDO, de même.

... et de ce que nous te dirions lorsqu'on te reverrait.

SPERA.

Nous avions si peur que tu ne veuilles plus parler à personne!

CREDO.

Que cela te fût trop pénible!

RACHEL.

Oui.

Elle pleure. — Tous deux la tiennent contre eux, partagent son chagrin et attendent.

SPERA, bas.

Nous comprenons que pour toi nous ne le remplaçons pas, mais nous voulons essayer.

CREDO, de même.

Nous serons ce que tu désireras que nous soyons. Nous partagerons tout ce qui arrivera.

SPERA.

Nos parents nous ont habitués à cela.

CREDO.

Nous travaillerons ensemble.

RACHEL.

Non ! Non ! il n'y a plus d'avenir pour moi.

TOUS DEUX.

Et nous ?

SPERA.

Ton avenir est le nôtre.

RACHEL.

Oui, le monde s'ouvre devant vous !

SPERA.

Mais toi, Rachel, qui donne l'avenir au cœur de tant de malheureux !

CREDO.

Toi, si bonne pour tous !

RACHEL.

Je ne le puis même plus. J'ai essayé en vain,

et même si je le pouvais, quelle en serait l'utilité !

SPERA.

Rendre les hommes gais et heureux !

CREDO.

Il n'y a pas de but plus élevé sur terre !

SPERA.

Te souviens-tu de ce que disait père !

CREDO.

Quand il parlait de vaincre ce qu'il nommait « le désespoir du peuple ».

RACHEL, écoutant avec surprise.

Le désespoir du peuple ?

CREDO, avec douceur.

... Pour lequel est mort ton frère.

RACHEL, en elle-même.

Le désespoir du peuple !

SPERA, doucement.

Et qui l'a entièrement pris.

RACHEL.

Étrange ! Et que disait votre père à ce sujet ?

CREDO.

Il considérait ce désespoir comme notre pire malheur et disait que l'on devait réagir contre ces infortunées tendances.

SPERA.

Nous vivrons dans ce but.

RACHEL.

Par quel moyen voulait-il réagir ?

TOUS DEUX.

Par les découvertes et les inventions.

SPERA.

D'abord !

CREDO.

Et il nous a donné confiance.

SPERA.

Credo a tout compris!

CREDO.

Oui, et j'y pense des journées entières.

RACHEL.

Mais quelles seraient ces inventions?...

CREDO.

... Pour rendre les hommes heureux! leur rendre la vie plus équitable, et en la leur allégeant.

SPERA.

Puisque l'on sait que deux mètres carrés de terre suffisent à sa vie.

RACHEL.

Est-ce possible?

CREDO.

Quand on pourra faire des vêtements avec des feuilles et des herbes, de la soie sans vers à soie, de la laine sans les moutons, quand les maisons seront construites vingt fois meilleur marché et chauffées sans frais, tout cela ne constituera-t-il pas cet état de bonheur ?

SPERA.

Et les chemins de fer, Credo ?

CREDO.

Quand on sera arrivé à percer d'énormes masses de rochers aussi facilement que de terre, et à tirer des rails d'une matière plus commune que le fer, ou que nous produirons le fer à meilleur compte qu'à présent, quand nous posséderons une force motrice ne coûtant presque rien, alors les chemins de fer sillonneront les rues ; les transports seront gratuits, les distances n'existeront plus.

SPERA.

Et les ballons dirigeables, Credo !

CREDO.

Oui, Rachel, sache encore que bientôt nous pourrons nous diriger dans les airs, comme sur l'océan.

SPERA.

C'est la découverte de Credo, tu verras !

CREDO.

Voyager, ne coûte plus rien ! La vie deviendra heureuse !

SPERA.

On ne souffrira plus, ni de la faim, ni du froid, de la tristesse ou du découragement !

CREDO.

Raconte-nous, Spera, ce que tu veux faire !

SPERA.

Non, toi d'abord !

CREDO.

Je veux fonder une union de la Jeunesse !

RACHEL.

Comment ?

CREDO.

On commencera dans les écoles où la jeunesse s'y préparera, où l'on s'habituera à vivre les uns pour les autres. Une école se mettra en rapport avec une autre, chacune aura son initiative, cependant que toutes y seront associées : toute pour *une*, *une pour toutes*. Elles seront fortes alors d'un but commun auquel tout le pays sera intéressé... Maintenant, à toi Spera !

SPERA, lucidement.

Moi, j'aimerais à pouvoir dire aux femmes que dès l'école elles doivent avoir un but de vivre. Ainsi une ou plusieurs jeunes filles prendraient soin d'une petite fille, qui deviendrait comme leur enfant, comprends-tu ?

RACHEL.

Ah ! chère petite amie chérie, laisse-moi t'embrasser. Elle l'embrasse. Ta vue seule me

fait penser que tu es l'élue de l'Éternelle Rénovation.

CREDO.

Que sont nos épreuves auprès de celles des hommes d'autrefois ?

SPERA.

Ils furent victorieux cependant, mais dorénavant le droit prévaudra :

RACHEL.

Ah ! ma chère fille !

CREDO.

Sais-tu ce que disait père ? Si seulement tous ceux qui vivent de la guerre étaient contraints de travailler avec nous, quel progrès on pourrait faire, et quel bien-être se répandrait.

SPERA.

Mais il ajoutait...

CREDO, lui faisant signe de se taire.

Ce ne serait pas à comparer à ce qui arriverait si tous les hommes se reprenaient de nouveau à la terre ! à la vie réelle !

SPERA.

Que le ciel soit ici ! disait-il. Dans notre propre cœur. Voilà le ciel !

CREDO.

Dans l'avenir, dans tout ce que nous aurons fait pour l'avenir. Voilà le ciel !

RACHEL.

Le ciel auquel tous les hommes aspirent !

CREDO.

Parce qu'ils aspirent tous au mieux, et c'est la meilleure preuve d'un bonheur futur.

RACHEL.

J'entends votre père, quand vous parlez !

CREDO.

Sais-tu quels sont maintenant nos relations avec nos parents ?

SPERA.

Dans la persévérance de leur œuvre.

RACHEL.

Et moi, je dois poursuivre leur œuvre auprès de vous ?...

CREDO, se levant.

Allons voir Holger et le remercier de ce bonheur !

Les deux enfants se lèvent.

CREDO.

Tous les trois.

SPERA, intimidée, la serrant dans ses bras.

Nous irons tous les quatre.

RACHEL les embrasse.

Merci ! tous les quatre ! et savez-vous ce que nous ferons ?

CREDO.

Non !

SPERA.

Quoi donc ?

RACHEL.

Nous le prierons de reprendre les ouvriers.

TOUTES DEUX.

Oui ! Oui !

RACHEL.

Oui ! Quelqu'un doit donner l'exemple du pardon.

TOUTES DEUX, à voix basse.

Oui ! Quelqu'un doit donner l'exemple du pardon.

Ils sortent ensemble à droite. La musique les accompagne dans le lointain sans interruption et comme le souffle de l'avenir.

RIDEAU.

29151. — TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie.

THÉATRE

ALFRED CAPUS

La Bonne ou la Vie, comédie en quatre actes et cinq tableaux. 1 vol. in-18 jésus. Couverture en couleurs de Cappiello. . . . . .

MAURICE DONNAY et LUCIEN DESCAVES

La Clairière, comédie en cinq actes. Couverture de C. Carrière. 1 vol. in-18 jésus . . . . .

GERHARDT HAUPTMANN

La Vocation d'Henschel, pièce en cinq actes, traduite de l'allemand par Jean Thorel. 1 vol. in-18 jésus . . . . . .

ROMAIN COOLUS

L'Engrais de Cythère, conte lyrique bouffe en trois actes. 1 vol. in-18 jésus . . . . . .

L'Enfant malade, pièce en quatre actes, en prose. 1 vol. in-16. . . . . .

ANDRÉ DE LORDE et EUGÈNE MOREL

Le Crime de Vaux, tragédie en quatre actes, en prose. 1 vol. in-16 . . . . . .

ANDRÉ PICARD

La Confidente, pièce en trois actes. 1 vol. in-16

URBAIN GOHIER

Le Ressort, étude de révolution, en quatre actes. 1 vol. in-16 . . . . . .

JEAN BERNARD

Le Verdeau de la Liberté, comédie en un acte. Couverture de Toulouse-Lautrec. 1 vol. in-16

PT
8816
09F7
1901

Björnson, Björnstjerne
Au-dessus des forces humaines

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY